This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 934,106

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

848
B77 se
copy 2

Il a éte tiré de cet ouvrage :

30 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 30 ;

20 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 31 à 50 ;

100 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 51 à 150.

LE SENS DE LA MORT

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Enigme, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. - **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 1 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Étape**, 1 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Émigré**, 1 vol. — **Le Démon de midi**, 2 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de **Deuxième Amour**, **Céline Lacoste** et de **Jean Maquenem**, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **François Vernantes**, 1 vol.— **Un Saint**, 1 vol.— **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Complications sentimentales**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol.— **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol

POÉSIES

La Vie inquiète, **Petits Poèmes**, **Edel**, **les Aveux**, **Poésies inédites**, 2 vol.

THÉATRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André Cury), 1 vol. — **La Barricade.** *Chronique de 1910.* 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge Basset), 1 vol. — **Le Tribun.** *Chronique de 1911.* 1 vol.

ŒUVRES COMPLETES

Édition in-8° cavalier. Prix de chaque volume..... 8 francs.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 21403.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE SENS DE LA MORT

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1915

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Copyright 1915 by Paul Bourget.

A

HENRY DE CARDONNE

Son vieil ami

P. B.

LE SENS DE LA MORT

I

Avant que ces souvenirs s'effacent, je voudrais les écrire. Dans cette Clinique de la rue Saint-Guillaume, transformée en ambulance avec la guerre, j'ai bien peu de temps : quarante lits, toujours occupés, et par quels blessés! Nous sommes deux docteurs pour ce service. Quand je dis deux!... Le chirurgien ne vient plus que le matin pour ses opérations. Il repasse dans l'après-midi, donne un coup d'œil, s'en va, et je demeure seul, avec un malheureux étudiant de seconde année, réformé comme cardiaque, si maladroit que je peux tout juste lui remettre le soin d'une injection intra-vei-

295857

neuse. Voici neuf mois que cela dure : août, septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février, mars, avril, neuf mois depuis que j'ai demandé à partir au front, dans un poste de secours, malgré ma boiterie. Je revois cette après-midi radieuse, — elles furent si nombreuses dans ce tragique été de 1914, quelle ironie! — et mon arrivée chez mon pauvre maître, le professeur Michel Ortègue, qui s'était chargé de ma requête :

— « Impossible, mon cher Marsal. On ne veut pas de vous. Mais j'ai tout arrangé autrement. Je fais militariser ma clinique. Vous avez été mon interne à Beaujon. Vous avez un peu trahi la chirurgie depuis. Elle vous pardonne. J'ai besoin d'un aide sur qui compter. Je vous prends... Est-ce dit? »

Pour quiconque avait une fois travaillé dans son service, cet homme d'une si forte personnalité restait à jamais « le Patron, »

celui dont on ne discute pas les ordres. J'acceptai. J'aurai donc passé la guerre entière dans ce vieil hôtel, paradoxalement adapté par Ortègue à l'exercice de sa spécialité : la chirurgie nerveuse. Il avait l'orgueil de cet édifice construit par l'architecte Daniel Marot, en 1690, pour le premier duc de Colombières. Il aimait à en énumérer les fastes et les habitants : ce duc de Colombières d'abord, puis une petite-fille du grand Condé, puis je ne sais quel financier, fils d'un barbier enrichi par le système de Law. L'hôtel a servi de prison sous la Terreur, pour devenir, sous Napoléon, la demeure d'un maréchal, abriter une ambassade étrangère sous la monarchie de Juillet, un sénateur sous le second Empire. Bien des drames intimes ont dû se jouer, au cours de ces deux cent vingt-cinq ans, entre ces murs et devant les perspectives de ce jardin paisible, dont les antiques arbres poussent à cette minute les bour-

geons du nouveau printemps. Leurs feuilles verdoyaient au mois d'août. Je les ai vues jaunir, se faner, tomber. Je les vois reverdir. Bien d'autres yeux ont regardé ces mêmes arbres dans des heures d'angoisse, étonnés comme moi par le contraste entre ce travail de la nature, son rythme sans secousse, sa lenteur continue, et la douloureuse frénésie de l'agitation humaine. Qu'étaient pourtant les tragédies auxquelles les hôtes de ce logis se trouvèrent mêlés, en face de l'effroyable cataclysme dont je rencontre le sinistre rappel partout ici, même en regardant ce jardin printanier! Des mutilés s'y traînent, l'un amputé de son bras, l'autre de sa jambe, faibles et cherchant la caresse de ce premier soleil. Si je passais cette porte, je verrais, de chambre en chambre, des faces exsangues ou vultueuses de blessés sur les oreillers, des prunelles de fièvre, des narines pincées, des bouches tendues, et, sur les couvertures

des lits, des journaux épars, portant des en-têtes évocateurs de misères pires : *Violents combats à Dixmude... — Nouveau bombardement de Reims... — Transatlantique coulé par un Sous-marin!...*

Que de fois, durant tout cet automne et tout cet hiver, j'ai frémi, devant ces signes de la guerre si proche, d'être là, non pas inutile certes, mais *hors du danger!* Mon infirmité m'accablait de honte, comme si je n'étais pas très innocent du hasard qui m'a fait naître, il y a trente-deux ans, avec un pied bot inopérable. Quand les taubes et les zeppelins ont laissé tomber leurs bombes sur Paris, j'éprouvai, à travers la révolte et l'horreur, comme une sensation d'apaisement. Le danger était certes insignifiant, c'était pourtant un danger, et il me semblait que je communiais avec la bataille, rien qu'en entendant une seconde cet éclatement des bombes que nos héroïques soldats entendent tout le jour. Et

puis, je me raisonne. Je dis que ces soldats sont héroïques. Pourquoi? Parce qu'ils sacrifient bravement leur vie. A quoi? A leur devoir. Mais qu'est-ce que leur devoir? L'obéissance à la loi. Je creuse cette idée. Pour un savant, qu'est-ce qu'une loi? Une succession constante et nécessaire entre deux faits. Si Ortègue était encore de ce monde, il me donnerait, lui, une définition bien simple de l'héroïsme : « Un fait étant posé : le péril; un autre groupe de faits étant posé : tel tempérament, telle hérédité, telle éducation; — ce tempérament, cette hérédité, cette éducation sécréteront du courage, et tel autre tempérament, telle autre hérédité, telle autre éducation, de la lâcheté, comme un estomac sécrète du suc gastrique, un foie de la bile en présence de telle ou telle substance. » Je l'écouterais. Je n'oserais pas répondre. Je n'en penserais pas moins que les phénomènes psychiques sont plus complexes que ne l'admettent de

pareilles explications. Nous ne jugeons pas un estomac qui sécrète ou non du suc gastrique, un foie qui sécrète ou non de la bile. Nous jugeons le soldat qui montre du courage et celui qui montre de la lâcheté. Nous ne constatons pas seulement leur acte, nous le qualifions. Nous éprouvons de l'estime, de l'enthousiasme pour l'un, du mépris pour l'autre. Pourquoi encore? Parce que cet acte n'est pas nécessaire, parce qu'il n'est pas constant. Il est *obligatoire*. C'est la différence entre les lois qui régissent nos énergies volontaires et les lois qui régissent nos énergies physiologiques. Je creuse encore cette idée. L'obligation a sa limite, qui est la limite même de nos facultés. Aucun ordre d'aucun chef ne peut obliger des soldats à marcher sur la mer. Pourquoi? Parce qu'ils ne le peuvent pas. Notre puissance nous mesure donc notre devoir. Moi, par exemple, je ne pouvais pas être médecin dans une ambulance du front, à

cause de mon infirmité. Je n'ai pas à me reprocher de ne pas l'être. J'ai travaillé de mon mieux dans cet hôpital. J'ai adapté mes facultés à cette guerre. N'ai-je pas rempli tout mon devoir?

II

De quel étrange côté le cours de mes réflexions vient-il de dériver, étant donné précisément que je suis un médecin, chargé d'une besogne de médecin, dans un décor de médecin s'il en fut? Cette préoccupation, cette hantise du problème moral aura été le trait dominant de ma vie, durant cette guerre. Je n'ai même pris ce cahier de papier blanc et commencé de rédiger cette espèce de « mémoire » qu'à cause de cela, pour y voir clair dans ma pensée, en grou-

pant avec méthode toute une série de scènes dont le hasard m'a rendu le témoin, ici même. Sur le moment, bouleversé par leur étrangeté, je n'ai pas eu la force de les regarder intellectuellement, si je peux dire. Je n'ai senti que leur tragique. A distance, je crois démêler leur signification abstraite, leur valeur d'argument en faveur d'une certaine thèse, ou mieux d'une hypothèse. Que de fois, à Beaujon et devant la table d'opérations, j'ai entendu ce même Ortègue, le héros de ces douloureuses scènes, nous répéter, tandis qu'un de nous achevait d'anesthésier le patient : « Chaque malade est, pour le vrai clinicien, une expérience instituée par la nature ! » Les événements dont je voudrais fixer le détail furent, eux aussi, une de ces expériences, et le récit que j'en ferai ne sera qu'une de ces « observations, » comme Ortègue encore nous conseillait d'en rédiger beaucoup : « Des faits, » insistait-il, « ramassez des faits, toujours

des faits. Magendie avait raison : le Savant n'est qu'un chiffonnier qui se promène dans le domaine de la Science, une hotte au dos, un crochet à la main, et qui ramasse ce qu'il trouve. » Oui, mais si mon malheureux maître se relevait du somptueux tombeau qu'il s'était préparé au cimetière de Passy et où sa pauvre chair torturée a enfin trouvé le sommeil, — sans morphine, — cette « observation » ne lui plairait guère. Les faits que j'ai l'intention d'y consigner appartiennent à l'ordre de la psychologie religieuse, et, pour cet idolâtre des faits, ces faits-là n'existaient point. Quand on lui parlait du « problème religieux, » il riait haut et gai. Impossible alors de lui tirer une autre formule que celle-ci, parodiée du *Malade imaginaire* : « *Primò purgare, ensuita philosophari.* » Se purger? De quoi? De toute idée d'un au-delà possible, de ce malsain atavisme de mysticité qui nous incite à poursuivre dans les phénomènes de la na-

ture la trace d'une pensée, d'une volonté, d'un amour. Il n'admettait pas qu'il y eût du divin dans le monde, pas plus d'ailleurs que dans l'homme. Pensant de la sorte, il croyait obéir au principe de Magendie : la soumission de l'intelligence au fait brut. Il n'apercevait pas qu'il dogmatisait dans un autre sens, lui, l'ennemi de tous les dogmatismes. Il n'acceptait comme des faits que les phénomènes triés d'avance par une orthodoxie, non moins systématique, non moins partiale que l'autre : l'orthodoxie scientifique. Je lui objectais, timidement, que le fait religieux est un fait aussi ; il serait donc scientifique, d'après la doctrine expérimentale, d'en tenir compte : — « *Primò purgare,* » répétait-il. « Le Surnaturel n'existe pas. Tout ce qui suppose dans l'univers une intention personnelle est nul par définition. Si vous me dites : j'ai vu un animal qui sentait et marchait sans système nerveux, je n'ai pas besoin de vé-

rifier votre témoignage, je le sais faux... »

D'innombrables savants raisonnent comme Ortègue. J'ai raisonné de même. Je n'avais jamais rencontré, face à face, une réalité contre laquelle je viens de me heurter durant des semaines. Depuis cette évidence, la négation radicale du Surnaturel ou, pour parler plus exactement, du Spirituel me semble par trop sommaire. La Science, en dernière analyse, n'est qu'une hypothèse, dont nous éprouvons la valeur par le contrôle de la réalité. En médecine, — là-dessus Ortègue n'était pas moins net, — les théories les plus logiques sont condamnées dès que la clinique les dément, les plus déconcertantes reconnues exactes dès que la clinique les vérifie. L'*action* est donc, en définitive, le critérium suprême de la vérité. S'il est établi, par des faits simplement constatés, que certaines idées, absolument opposées à l'orthodoxie scientifique, permettent à certains hommes de s'adapter à la vie et, au

contraire, que certaines autres idées, scientifiquement orthodoxes, ne permettent pas cette adaptation, c'est la preuve, et indiscutable, que cette orthodoxie scientifique est à réviser. La présente « observation » n'a pas d'autre but que d'apporter cette preuve pour un cas, très particulier dans ses circonstances, très général dans sa donnée intime. Soyons plus précis. Apporter cette preuve? Non. La suggérer comme possible, puisque je la vois telle. Ma conscience de Savant exige que je l'écrive, cette « observation », que je scrute cette expérience pour en extraire la vérité qu'elle contient, si elle en contient une. Y voir clair dans ma pensée, disais-je tout à l'heure. Ces lucidités-là sont notre probité, à nous autres hommes d'étude. Ortègue répondrait encore, en lisant ces lignes : « Mais j'y vois très clair, moi, dans votre pensée. Votre père était professeur de philosophie à Montpellier. C'était un métaphysicien frotté à

des vitalistes. Votre mère était une catholique pratiquante. Vous prenez pour un problème à résoudre le postulat de vos hérédités? *Primò purgare.* » Mais quel savant a jamais travaillé avec un autre instrument que le cerveau que lui ont fait ses hérédités? Toute la question est de savoir si le résultat obtenu par cet instrument est valable en soi. Si je rédige ces notes, c'est justement pour mieux distinguer, dans cette aventure, la part qui m'est personnelle et le résidu positif, indestructible, qui serait le même pour tous les témoins.

III

Puisqu'il s'agit de faits, allons droit aux faits, et d'abord à la transformation de cette clinique privée en hôpital supplémentaire,

vers le début du mois d'août 1914. Elle fut rapide. Le 1er août, dès l'affichage de l'ordre de mobilisation, elle était décidée. Le lendemain, Ortègue voyait Moreau-Janville, l'opulent directeur des *Forges et Chantiers* de La Rochelle. Il avait sauvé la vie au fils de ce potentat de l'industrie, à la suite d'un accident d'automobile et par la plus audacieuse opération de trépan. Moreau-Janville consentit aussitôt à faire les frais de la clinique militaire pendant la durée de la guerre, au nom de la Société métallurgique dont il était le chef. Muni de cette promesse, Ortègue court au Ministère de la Guerre. Il demande que la maison de la rue Saint-Guillaume soit rattachée au Val-de-Grâce, afin d'y demeurer plus complètement maître. Il l'obtient, et quelques jours plus tard, le mercredi 5 août, nous procédions aux modifications nécessaires. Cette netteté dans l'exécution, Ortègue l'apportait à tous les actes, grands ou petits.

C'était vraiment un chirurgien, dans le sens complet de ce beau mot, fait de deux autres et si beaux aussi : χείρ, la main, ἔργον, l'œuvre. Pour lui, penser, c'était agir. Il y avait du direct, de l'immédiat dans toute sa personne. Quand il opérait, son maigre visage, encadré dans la gaze du masque, étonnait par l'intensité de l'attention, par le don, la présence de son être entier. On le voyait vivre jusqu'au bout des outils d'acier que ses longs doigts, si agiles, si souples dans le gant de caoutchouc, maniaient avec tant d'énergie tour à tour et tant de délicatesse. Et quelle sûreté de vision anatomique! Petit, mince, basané, ses prunelles d'un brun clair et chaud décelaient, comme son aspect général, ses os fins, ses cheveux longtemps très noirs, un atavisme étranger, presque exotique. Son père était pourtant un simple notaire de Bayonne. Mais le nom indique l'origine espagnole de la famille, et n'y a-t-il pas eu de l'autre côté des Pyré-

nées un botaniste appelé Ortega, d'après lequel fut même baptisée une plante du genre des Caryophyllées, l'*Ortegia?*

— « Je ne désire pas d'autre survie, » disait volontiers Ortègue, quand il mentionnait ce détail, « mon nom attaché à une découverte scientifique, petite ou grande. Déterminer, comme mon homonyme de Madrid, une espèce végétale, ou, comme Addison, Duchenne de Boulogne, Bright, le syndrome d'une maladie, c'est durer autant que la Science. C'est la seule immortalité. »

Cet amour passionné de la Science, de sa science, — « la sainte chirurgie, » disait-il encore, — c'était le tréfonds de cet homme au maigre et impérieux profil de magicien arabe sorti des *Mille et une Nuits*. Il y joignait un goût, une passion de la somptuosité qui avait en effet quelque chose d'oriental. Ce trait de caractère, étonnant chez un maître de la chirurgie nerveuse, semblait

naturel quand on le regardait. Son hôtel de la place des États-Unis n'était qu'un musée encombré d'objets rares : meubles, étoffes, armures, tapisseries, marbres, bronzes. Il y avait réuni une vingtaine de tableaux, tous choisis, soit par suite d'un hasard, soit par un instinct héréditaire, dans cette curieuse école Espagnole, si mal représentée chez nous. Le maître Catalan de Saint-Georges, Jacomart Baço, Luis Dalmau, Jorge Inglés, ces noms d'artistes connus des seuls initiés, étaient familiers aux clients du célèbre professeur. Allant et venant dans les salons d'attente, ils pouvaient en épeler longuement les déconcertantes syllabes sur des cartouches fixés au bas de cadres anciens, dignes des toiles et des panneaux. Des noms plus classiques s'y lisaient aussi. Ortègue possédait une Sainte Ursule de Zurbaran, délicieuse dans sa robe jaune et rose, de Murillo un Saint François, l'ébauche d'un cavalier par Velazquez et

une tauromachie de Goya. Avec cela, c'était, dans l'appartement, un luxe de fleurs extravagant, et le reste de la vie à l'unisson : domestiques en livrée, vaisselle plate, que sais-je? trois automobiles! Le magicien arabe était un Parisien parisiennant, qui avait sa baignoire aux Français et à l'Opéra pour les jours d'abonnement, sa loge à toutes les répétitions générales. Je le comparais à un personnage des *Mille et une Nuits*. Moralement, il s'appariait plutôt à un docteur Faust, assoiffé de toutes les joies de la vie et les étreignant toutes. Son extraordinaire prestige sur nous, ses élèves, venait de cette dualité : un prince de la Science vivant princièrement. Il nous apparaissait comme l'incarnation même du succès. Professeur à quarante ans, après d'éclatants succès de concours, il avait les honneurs. Il avait la pensée. Il avait la gloire. Il avait l'argent, — on parlait d'une année où il avait « fait le million! » — Il

semblait, jusqu'à sa terrible maladie, avoir l'éternelle jeunesse. Il avait pu, à quarante-quatre ans, sans que personne s'avisât de trouver cette union ridicule, épouser une enfant de vingt ans, qui portait, elle aussi, un nom illustre dans la médecine, la fille du physiologiste Malfan-Trévis, l'élève favori de Claude Bernard. Dans ces années-là, — qu'elles sont récentes, puisque ce mariage date de 1908, et qu'elles sont loin! — le Professeur et Mme Ortègue n'entraient pas dans une assemblée quelconque, salle de théâtre ou d'exposition, sans que la jeune femme ne provoquât cette attention admirative qui fait battre d'orgueil le cœur du mari plus âgé, — en attendant que ce soit de jalousie.

IV

Je viens de m'arrêter d'écrire, pour la revoir, en souvenir, cette femme, aujourd'hui si malheureuse, quand elle n'était que la fiancée de mon maître, alors si heureux lui-même. De quel accent il m'avait annoncé cet événement, très inattendu pour nous! Il flottait autour de lui une légende de bonnes fortunes, incompatible, semblait-il, avec l'enthousiasme naïf de phrases comme celle-ci :

— « Oui, mon cher Marsal, je me marie, et j'ai trouvé l'Idéal. Vous m'entendez, l'Idéal. Vous me comprendrez quand vous verrez Catherine. Je l'appelle par son petit nom. Je l'ai connue haute comme cela, et je l'ai découverte depuis cet hiver. Je me dis

quelquefois : Ai-je été bête ! Elle pouvait en épouser un autre... Mais vous la verrez... »

Mlle Malfan-Trévis justifiait cette exaltation. A vingt ans, c'était une longue et souple jeune fille, avec un visage au teint mat, d'une pureté de lignes presque classique et que couronnait une magnifique chevelure d'un châtain sombre à reflets blonds. Sa noble et fière physionomie respirait à la fois la passion, la gravité et la grâce. Ses yeux surtout, grands et comme étonnés, posaient le regard de leurs prunelles grises avec une fixité sérieuse, qui donnait l'idée d'une sensibilité profonde et contenue. La bouche, réfléchie au repos, devenait enfantine dans le sourire, et ses lèvres un peu renflées découvraient des dents brillantes, dont la santé annonçait, chez cette créature encore fragile, une réserve intacte des forces physiques, et le futur épanouissement de la femme dans le mariage et le bonheur. Un je ne sais quoi

de trop concentré ajoutait à ce beau visage un charme de pathétique, pour ceux qui savaient, — Ortègue me l'apprit aussitôt, — quelle épreuve elle avait subie : son père mort d'une attaque et dans des conditions particulièrement cruelles, en pleine rue, et sa mère remariée, un an après, dans des conditions non moins cruelles. Il était trop évident que Mme Malfan-Trévis régularisait une très ancienne liaison. La jeune fille avait eu froid au cœur dans la maison de cette mère, dont elle n'avait peut-être pas compris tous les torts, mais elle les avait sentis. La pitié envers cette solitude morale entra-t-elle pour une part dans l'amour d'Ortègue? Ou bien se donna-t-il ce prétexte, afin d'excuser une telle disproportion d'âge, dans une union, acceptable encore en 1908? — Mais dans dix ans, mais dans vingt? — Y eut-il de la reconnaissance dans l'élan avec lequel l'orpheline se précipita vers ce sauveur, qui la délivrait de la

plus pénible situation? Aima-t-elle Ortègue pour sa gloire, pour la force géniale de sa personnalité, pour le prestige qu'exerça sur elle une supériorité analogue à celle dont la mémoire de son père restait revêtue dans son regret? D'une chose du moins j'avais eu l'évidence : ce mariage était pour elle, comme pour Ortègue, un acte, non pas de raison mais d'entraînement, et cette passion de la jeune fille s'avouait avec tant d'ingénuité qu'il n'y avait eu qu'une voix parmi les assistants lors de la célébration :

— « Mais elle est encore plus amoureuse de lui qu'il n'est amoureux d'elle? »

V

L'était-elle toujours à la date où je reprends mon récit, c'est-à-dire sept ans plus tard, et vers ce début du mois d'août 1914?

L'amour n'avait-il pas cédé la place à un sentiment plus dévoué peut-être, plus préparé à tous les sacrifices, mais d'un autre ordre? Pourquoi cette question s'imposait-elle à moi avec tant de force, durant ces jours d'attente du mois d'août et tandis que nous installions notre ambulance? Mme Ortègue avait voulu présider à ce travail. C'était la première fois que je l'approchais dans une intimité de presque toutes les heures. Elle allait et venait sans cesse, à travers les chambres et les couloirs du vieil hôtel, si belle toujours, plus belle, si élégante de taille dans le blanc pur de ses vêtements d'infirmière. J'aurais dû trouver, dans cette assiduité à une besogne qui l'associait davantage à son mari, et aussi dans sa manière de s'en acquitter, une preuve qu'elle n'avait pas changé. A coup sûr, Ortègue était le seul homme qui existât pour elle. Vis-à-vis des internes, des officiers, de moi-même, jamais la moindre

trace de coquetterie. Avec quel scrupule, au contraire, elle s'employait à exécuter les instructions du Professeur pour l'aménagement de la Clinique! Ses pieds, qui restaient jolis et minces dans leurs souliers blancs sans talons, montaient et descendaient inlassablement les marches de pierre du grand escalier, courant de la pharmacie à la lingerie, de la salle d'opération à celle de stérilisation. De ses doigts fins, où ne brillait plus aucune bague, — pas même son alliance, épinglée à son tablier par un petit bijou de Croix-Rouge, — elle aidait à déballer les bouteilles d'eau oxygénée, les ampoules de chloroforme, les tubes scellés des drains. Elle classait les chemises des blessés, empilait les rouleaux de bandes, les paquets d'ouate, vérifiait les chariots de pansements, les vitrines étincelantes d'outils d'acier. Elle s'initiait à ce détail de notre austère métier avec des ignorances qui révélaient quelle cloison étanche le chirurgien

avait dressée entre son ménage et les portions sévères de ses occupations professionnelles. Elle y déployait un zèle qui démontrait aussi combien elle tenait, dans ces heures graves, à partager l'activité patriotique de son mari. Ces préparatifs fiévreux évoquaient de sinistres images, surtout avec l'accompagnement des premières nouvelles de la ruée allemande en Belgique. D'autres infirmières, enrôlées dans notre équipe par charité, en frissonnaient d'avance. Mme Ortègue, non. Au regard dont elle interrogeait le Professeur, quand il visitait son hôpital encore vide, on devinait chez elle cet unique souci : le contenter. Anxieuse quand il s'irritait, — trop souvent, lui, jadis, si maître de ses nerfs, — je la voyais soulagée jusqu'à en être radieuse, quand il disait : « C'est bien! C'est très bien! » Un tel désir, un tel besoin, un tel appétit de satisfaire quelqu'un, il semble que ce soit de l'amour et de l'amour heureux. Par quelle

obscure intuition pressentais-je donc, en dépit de ces indices, une tragédie latente entre ces deux êtres, — qui entre parenthèses n'avaient pas d'enfant, — un de ces drames du cœur qui se jouent à notre insu et pour notre future épouvante, dans les troubles profondeurs de notre inconscient? Une intuition? Non. Une évidence, tout simplement celle des sept ans, — six ans et demi exactement — écoulés depuis l'après-midi où j'entendais les confrères et les élèves d'Ortègue envier ainsi la passion qu'il inspirait, dans la cour de la mairie du XVIe, au sortir du mariage civil. Mon étrange maître m'avait demandé de ne pas venir au mariage religieux :

— « C'est une concession que je fais à la mère de ma femme, la première de ma vie sur ce terrain-là. Je la fais, et je ne m'en estime pas. Je désire que mes vrais amis, ceux de ma pensée, parmi lesquels je vous compte, ne me voient pas à l'église

et dans un geste qui n'est pas vrai... »

L'homme qui me parlait ainsi était jeune encore, malgré ses quarante-quatre ans. A moins de cinquante et un ans, le Michel Ortègue du mois d'août 1914 était presque un vieillard. Depuis l'hiver dernier, je remarquais une lente et constante altération de son *facies*. Il maigrissait. Ses traits se creusaient. Son teint naturellement brun se bistrait davantage. En avril, puis en juin, deux fièvres bilieuses suivies de jaunisses. Ces ictères légers avaient laissé une trace aux conjonctives et à la paume des mains. Ses cheveux et sa barbe avaient blanchi. Mais il restait si allant, si vivant! Il y avait en lui de telles reprises d'énergie, et, d'autre part, je lui étais si attaché! Je ne voulais pas voir la redoutable vérité, inscrite déjà, pour un clinicien un peu expérimenté, dans tout son aspect. Je m'obstinais à considérer ces deux poussées d'ictère comme des accidents. J'expliquais son dépérissement par

le surmenage, cette commode échappatoire de nos ignorances. Pour me rassurer, je reconstituais mentalement une des journées de ce frénétique travailleur : la Salpêtrière le matin, où un service spécial a été créé pour lui, la rue Saint-Guillaume ensuite et les opérations, jusqu'au déjeuner pris en hâte, avec l'attente, à la porte, des malades venus pour la consultation, suivant le jour, ou les courses en ville chez les clients, le monde le soir ou le théâtre, et, par surcroît, des préparations de cours, ces cours eux-mêmes, des rédactions de mémoires originaux, des voyages en province et à l'étranger, appelé par quelque cas désespéré. L'étonnant, c'est qu'Ortègue eût résisté jusque-là. Mais quelle usure dans tout son organisme!

Ce contraste entre le vieillissement de plus en plus marqué du mari et la jeunesse de plus en plus épanouie de la femme, avec quelle netteté le jour cru des salles de cli-

nique me le rendait perceptible ! Je ne l'avais pas discerné à ce degré auparavant. Chez lui, dans la pénombre somptueuse des grands appartements encombrés, le visage flétri d'Ortègue gardait un saisissant caractère de portrait. Sur ce fond clair de la clinique, ce n'était plus qu'une ruine humaine, au lieu qu'elle, avec son front et ses joues lisses, ses paupières souples, ses lèvres où le sourire flottait sans se creuser, la ligne pure de son cou, elle prenait, entre ces murs blancs et nus, comme un charme de fleur. Les deux époux se rendaient-ils compte que leur seule présence, à côté l'un de l'autre, dans ce décor révélateur, pouvait suggérer aux malveillants des ironies, pire encore, et aux fidèles, comme moi, des tristesses, des craintes, des méfiances ? Elle, certainement, n'en soupçonnait rien. Elle n'eût pas été si simplement filiale dans sa sollicitude pour Ortègue, tantôt le forçant à s'asseoir, tantôt fermant une fenêtre pour

lui épargner un courant d'air, d'autres fois l'invitant à rentrer et à se reposer. Mais Ortègue? A plusieurs reprises, durant la période où se reporte à présent mon souvenir, j'observai, dans son regard fixé sur la jeune femme, une expression bien étrange. Il me sembla y lire une détresse, une inquisition sauvage, presque de la cruauté. Cet homme, si longtemps superbe et prématurément vieilli, regardant ainsi cette belle créature, dans toute l'opulence de la vingt-sixième année, qui était à lui, et cela parmi ce cadre chirurgical où l'attente des blessés de la guerre se faisait partout visible, c'était déjà un drame privé sur l'arrière-fond du drame national. J'en prévoyais, j'en pressentais plutôt la gravité douloureuse, par une intuition, je le répète, par un de ces malaises divinateurs qui saisissent les effets à travers les causes. Tout se passe comme si, à de certaines heures, un sentiment de la réalité s'éveillait

en nous, plus perspicace qu'aucun de nos sens et que notre raison même. C'est aussi de l'inconscient, une pensée d'autant plus aiguë qu'elle s'ignore : la communication peut-être de notre psychisme personnel avec ce milieu mental, ce psychisme ambiant que l'orthodoxie scientifique n'admet pas non plus. Mais qu'admet-elle? Et qu'elle est pauvre, quand on la mesure à la réalité humaine! Avait-il assez raison, cet autre : « Il y a plus de choses sous le ciel et sur la terre que n'en peut comprendre notre philosophie. »

VI

J'arrive maintenant à l'épisode qui marque pour moi l'entrée véritable dans la tragédie ainsi pressentie. Elle devait, jus-

qu'à son terme, se développer parallèlement à l'autre, la grande et terrible tragédie française. En dégageant de l'aventure tout intime dont je fus le témoin sa signification profonde, je crois mieux entrevoir un des enseignements de l'immense épreuve collective qui continue à l'heure où j'écris. Mais n'anticipons pas sur des conclusions qui devront sortir des faits et des faits seuls. Revenons à ces faits. Nous étions toujours dans la première moitié du mois d'août. La guerre était déclarée depuis dix jours. Les quinze lits supplémentaires, qui achevaient le chiffre de quarante exigé par le Val-de-Grâce, étaient installés. Nous vivions dans cette fébrile anxiété des catastrophes historiques, où les heures paraissent à la fois si longues et si courtes. Les journées d'attente n'en finissent pas, et puis, quand l'événement arrive, il est si énorme que l'on s'étonne qu'il ait pû surgir si vite. Nous connûmes d'abord une fièvre d'espé-

rance que le seul Ortègue ne partageait pas. Je dois lui rendre cette justice : il cachait son pessimisme à tous, sauf à moi. Je l'avais accompagné à un congrès de chirurgie, tenu à Berlin, et il me rappelait nos impressions d'alors :

— « Ces gens sont formidables d'organisation, » me disait-il. « En 1904, vous vous souvenez, nous sommes revenus épouvantés de l'Allemagne que nous avions vue. Ils ont dix années de plus de préparation, et nous avons dix années de plus d'à peu près. Concluez. »

— « Comptez-vous pour rien les énergies morales et leur spontanéité? » répondais-je. « Voyez notre entrée en Alsace. »

— « Ils se concentrent, voilà tout, » répliquait-il. « Et quant aux énergies morales, allez donc vous précipiter avec ça contre une automobile! »

Puis, son maigre visage se resserrant, il haussait les épaules :

— « A quoi bon ces bavardages? Le métier d'un médecin est de savoir la vérité, mais de la cacher au malade. »

Ce programme de dissimulation était plus aisé à formuler qu'à observer. Les Italiens ont un trivial, mais expressif proverbe : « La langue bat où la dent fait mal. » Ortègue avait beau professer une admiration voulue pour le caractère scientifique de la Culture allemande, il était passionnément Français par son inconscient encore, — cet inconscient qu'il s'acharnait à nier dans tous les domaines. Il ne pouvait plus causer avec quelqu'un, sans éclater en indignations contre l'invasion de la Belgique et les premiers attentats. Lui qui prenait à peine le temps, jadis, d'ouvrir un journal, il en achetait dix, douze, quinze, et, comme nous tous, la feuille aussitôt dépliée, il la jetait, déçu de n'y trouver jamais qu'une vérité incomplète ou frelatée.

— « Si les journaux ne racontaient que

ce qu'ils savent sûrement, » me disait-il, un jour que je lui montrais un démenti donné par une feuille du soir à son édition du matin, « ils paraîtraient en blanc, et il n'y aurait pas besoin de censure. Mais nous aurons demain un renseignement exact. Vous connaissez bien Ernest Le Gallic, le petit-cousin de ma femme? Vous l'avez rencontré à dîner chez moi, quand il était saint-cyrien. Il est lieutenant dans un régiment d'infanterie, maintenant. Il était en Alsace. Il vient à Paris, en mission, pour quelques heures. Il m'annonce qu'il passera nous saluer à la Clinique, avant de prendre son train. C'est un troupier fini et qui ne bavarde pas sur le service. D'ailleurs, comme intelligence, c'est pauvre... Mais rien qu'à son ton nous sentirons bien comment les choses vont là-bas. »

J'avais vu, en effet, figurer souvent, en bout de table, aux opulents dîners de la place des États-Unis, un jeune homme re-

vêtu d'un uniforme de saint-cyrien, apparition assez surprenante chez le peu militariste Ortègue. Il m'en restait l'image d'un garçon timide et gauche, dont je n'avais guère entendu la voix. Je savais sa parenté dans la maison, pour être une fois sorti d'un de ces dîners avec deux des rivaux d'Ortègue en chirurgie, et je les avais entendus, non sans révolte, soulager leur envie par les phrases suivantes :

— « Il est toujours là, le petit cousin? »

— « Comme vous dites ça ! C'est tout naturel, pourtant. La mère de Catherine Ortègue est une demoiselle Ferlicot, et la mère de ce petit Le Gallic était aussi une Ferlicot. Elle est morte. Je connais ce monde-là du pied et du plant. Ce sont des gens de Tréguier, et je suis de Lannion. »

— « C'est égal. Si j'avais fait la folie, comme notre génial ami, d'épouser une femme plus jeune que moi de vingt-cinq

ans, elle n'aurait pas de petit cousin. Vous vous rappelez la chanson?... »

— « Parfaitement, » dit l'autre en riant, « ça me rajeunit. Je me crois à la salle de garde, » et il fredonna :

« Nous étions trois d'moisell's de magasin,
Bonn's fill's, aimant à rire.
Nous avions chacune un petit cousin,
Un p'tit cousin pour nous conduire... »

Cette méchante insinuation m'avait fait observer d'un peu plus près l'attitude du saint-cyrien vis-à-vis de sa cousine. Je n'y avais discerné qu'un respect d'autant plus frappant qu'il s'accompagnait d'une certaine familiarité de manières. Les deux jeunes gens se tutoyaient, comme deux camarades d'enfance. J'avais, en revanche, constaté, chez Ortègue, une cordialité qui excluait toute hypothèse de jalousie; cet homme autoritaire déguisait mal ses moindres humeurs. Autant la générosité de son altruisme le rendait chaud envers ceux aux-

quels il s'intéressait, autant il manifestait librement ses antipathies avec cette habitude d'affirmer sa personnalité que prend si vite un Patron comme lui, véritable dictateur dans son service.

VII

La connaissance que j'avais de ce trait de son caractère faillit me lancer sur une bien fausse piste, lors de cette visite faite par « ce petit Le Gallic, » comme l'appelait son compatriote de Lannion. J'étais là, quand l'officier entra dans le bureau d'Ortègue, à la Clinique. Mme Ortègue s'y trouvait aussi. Nous rendions compte au Professeur d'un détail de service insignifiant, à l'occasion duquel il s'était irrité avec une violence presque morbide. Il s'agissait d'une facture

de chloroforme majorée par les fournisseurs, à l'encontre d'une convention verbale. Il y avait encore de cette irritation, dans le geste, presque contrarié, par lequel il releva la tête, à l'arrivée du nouveau venu, et comme l'ironie d'un sarcasme dans sa première phrase :

— « C'est vous, Ernest?... Ça vous réussit de faire la guerre, dites donc. Vous avez une mine de prospérité!... »

Ce compliment équivoque ne répondait guère à l'aspect du jeune lieutenant. S'il respirait la force et même la joie, par tous les traits de son visage martial, par toutes les attitudes de son corps entraîné, le principe de cette force et de cette joie résidait ailleurs que dans la santé. Avec son uniforme déjà fatigué, avec son teint hâlé par ce début de campagne, et ce je ne sais quoi de tendu et de souple à la fois dans ses moindres mouvements, il donnait vraiment l'impression d'un ouvrier de guerre, qui

vient du danger et qui va au danger. Ses claires prunelles bretonnes, d'une couleur presque pareille à celle des yeux gris pers de sa cousine, brûlaient d'une flamme. Mais ce n'était pas la fièvre heureuse de la vie. C'était l'ardeur d'une volonté résolue. Le masque incertain, inachevé, du saint-cyrien de jadis, s'était virilisé tout ensemble et apaisé. La simplicité et l'unité de cette physionomie, — je ne trouve pas de terme plus juste, — annonçaient un être humain complètement d'accord avec lui-même. Le Gallic avait le front large, le nez busqué, des yeux comme allongés, des sourcils droits, la bouche ferme et grave. La face rasée, sous les cheveux coupés court, paraissait plus intacte encore. De taille moyenne, il présentait une silhouette si militaire qu'il émanait de lui une suggestion de sécurité :

— « C'est que je suis si heureux, mon cousin, » répondit-il à la phrase acerbe

d'Ortègue. « Je viens de vivre des jours magnifiques. Cette entrée en Alsace a été si émouvante, et comme nos hommes l'ont senti! On ne connaît pas les Français tant qu'on ne les a pas conduits au feu. Et il a déjà chauffé, le feu. Ça promet. Nous avons eu deux affaires, — je n'ai pas le droit de vous dire où, — mais là, sérieuses, et enlevées!... Si ça continue dans la même allure, vous apprendrez bientôt que nous avons passé le Rhin. »

— « Ah! que c'est bon de t'entendre parler ainsi! » dit Mme Ortègue, et, se retournant vers le Professeur : « Tu vois bien, mon ami, que tu as tort d'être pessimiste. »

— « Vous, mon cousin, pessimiste?... » interrogea l'officier. « Ça ne vous ressemble pas. J'aurais voulu que vous fussiez là quand j'achevais mes préparatifs à Riom. Mon ordonnance me dit : « On croirait que « ça vous fait plaisir, mon lieutenant, d'aller

naissais ce tic dans ses minutes de nervosité, quand, par exemple, revoyant l'après-midi un opéré du matin, il lui trouvait une température inattendue. A cette profession de foi exaltée, il répondit, d'un ton aussi tranchant que la lame d'un de ses outils de chirurgie :

— « Si nous sommes vainqueurs, mon ami, c'est tout bonnement que nous aurons eu de meilleurs canons, de meilleurs fusils, de meilleurs généraux et de meilleurs soldats. » Puis, sur un geste de l'autre, il esquissa un ricanement et coupa net la discussion en citant deux vers, appris sans doute dans ses années d'étudiant, car il ne perdait guère son temps à lire les poètes :

— « Quittons ce sujet-ci, dit Mardoche, je voi
Que vous avez le crâne autrement fait que moi... »

Et brusquement, tourné vers sa femme :

— « Catherine, il faut en finir tout de suite avec cette affaire de chloroforme.

Marsal va te dicter une lettre qui la règle. Tu la taperas en double... Oui, mon cher Le Gallic, votre cousine vient d'apprendre à pianoter sur cet instrument commercial. » Il montrait une machine à écrire. « Elle fera fonction de secrétaire à la Clinique pendant la guerre. Vous voyez que nous servons tous ici, chacun selon ses moyens. Et ce sera du service bien fait, je vous assure, et utile, quoique tout soit laïque, rue Saint-Guillaume, depuis le patron et la patronne jusqu'aux infirmières... Mais vous avez bien quelques instants à nous donner. Je vais vous montrer notre installation. Elle n'est pas mal. »

Il entraînait l'officier, qui le suivit, et je l'entendis qui continuait, dans le corridor .

— « Regardez. Sur chaque porte, j'ai fait peindre des bouquets et baptisé chaque pièce d'après des fleurs : chambre des Œillets, chambre des Lilas, chambre des Roses... Ces jolis noms ne valent-ils pas

celui d'un saint Laurent, qui évoque l'idée d'un gril, ou d'un saint Labre, qui n'évoque pas l'asepsie?... »

VIII

Mme Ortègue avait certainement éprouvé le même malaise que moi, durant cet entretien. Ces gouailleries de carabin ne ressemblaient pas à l'homme supérieur qui se les permettait, et envers qui! Si naïf que pût paraître Le Gallic dans son explosion de foi religieuse, il venait de se battre. Son courage à risquer sa vie garantissait trop la sincérité de ses convictions pour qu'il n'eût pas droit au respect. L'agacement mal dissimulé auquel avait cédé Ortègue ne provenait pas des déclarations mystiques de son interlocuteur. Un savant de ce type, arrivé

à la négation totale et définitive, par l'amphithéâtre et par le laboratoire, ne se crispe pas plus contre un croyant qu'il ne ferait contre un enfant ou un maniaque. La seule présence de Le Gallic, et non ses discours, avait causé cette irritation. Pourquoi? A cette demande, le trouble extraordinaire dont je voyais Mme Ortègue possédée suggérait une réponse trop plausible. Tandis que je lui dictais la lettre au fournisseur incorrect, ses mains tremblaient. Les accrocs et les reprises dans le tapotage de la machine à écrire attestaient comme les faux-pas de ses doigts, manquant les touches. Le jeune cousin, si beau, si intéressant, à côté du mari âgé, venait-il donc d'émouvoir un regret trop vif dans ce cœur de femme? Je le pensai à cette minute. Mais, s'il en était ainsi, à coup sûr, elle ne voulait pas se l'avouer. Car je la sentis absolument vraie dans la question qu'elle me posa tout d'un coup, en retirant du rouleau de la machine la feuille imprimée :

— « Mon mari n'a pas été très gentil pour mon cousin. Vous avez trouvé, vous aussi, Marsal? Ne dites pas non. J'ai lu votre étonnement sur votre figure. Pourtant, il l'aime beaucoup. Ce matin encore, il m'en parlait avec la plus grande affection. Seulement... » Elle hésita : « Il s'irrite maintenant pour la moindre chose, et c'est quelquefois hors de proportion. Cette erreur de facture, par exemple, ça n'est rien... » Elle hésita de nouveau. « Il était d'un caractère si égal autrefois! Il a changé, il change. Je l'ai bien observé. C'est tout physique. Mentalement, intellectuellement, il reste le même... Alors j'ai peur pour sa santé. Vous qui êtes médecin et qui le connaissez depuis si longtemps, qu'en pensez-vous? »

— « Il travaille beaucoup, » répondis-je, « peut-être trop. Et puis, la gravité des événements... »

— « Oui, » fit-elle, « je me dis cela, et

j'ai peur. Je vous répète que j'ai peur. Peur qu'il ne soit atteint, et profondément! Je n'arrive pas à le faire manger. Il maigrit d'une manière effrayante. C'est depuis sa jaunisse. Il n'a pas l'air de s'en être débarrassé. »

A mesure qu'elle m'interrogeait, ses yeux me fixaient, me scrutaient, me pénétraient, plus grands ouverts, plus étonnés, plus graves encore que d'habitude. J'y lisais maintenant l'appétit et l'épouvante d'une vérité, insupportable également à ignorer et à connaître. Moi aussi, j'avais entrevu, comme une explication possible à ce changement trop évident d'Ortègue, une hypothèse terrible. Cette idée, aussitôt rejetée qu'apparue, l'angoisse grandissante de cette femme me l'imposait de nouveau, et, pensant à voix haute, je m'entendis avec étonnement faire écho à son cri d'alarme :

— « Il y a bien des moments, en effet, où il m'inquiète... »

— « Vous voyez! » Et, me saisissant le bras d'un geste convulsif : « Qu'est-ce qu'il peut avoir? Dites-moi tout. J'ai le courage de tout entendre. »

— « Je ne l'ai jamais ni questionné, ni ausculté, » répondis-je, effrayé à mon tour du bouleversement où l'avait mise mon inutile et imprudent aveu, trop peu justifié médicalement.

— « Hé bien! » reprit-elle, « questionnez-le, auscultez-le, et pas demain, aujourd'hui. Je vous ai toujours entendu dire à tous qu'un bon diagnostic, fait à temps, peut empêcher des catastrophes... »

— « Ne prononcez pas des mots pareils, madame, » interrompis-je vivement, « ne les pensez pas... »

— « Il dépend de vous de me tranquilliser, » répliqua-t-elle. « Vous-même, n'éprouvez-vous pas le besoin de savoir? Car vous l'aimez, mon mari. Vous l'avez montré à tant de reprises, que vous l'aimiez.

A vous aussi, cette incertitude doit être intolérable. »

— « Mais, » lui dis-je, « avec le caractère du Professeur, vous devez vous rendre compte qu'une pareille inquisition... »

— « Est très difficile? » interrompit-elle. « Oui, je m'en rends compte. Je ne vous demande que d'essayer... »

— « Soit! » fis-je, vaincu par la suggestion de son anxiété, « j'essaierai. »

— « Aujourd'hui, » dit-elle impérieusement. « C'est aujourd'hui qu'il faut lui parler. A quoi bon remettre, quand le moindre retard est un danger? Et puis, je le connais, il est dans un de ces moments où il ne se possède pas tout à fait. Il parlera peut-être... »

— « Soit, madame... J'essaierai aujourd'hui, quoique... »

Elle m'arrêta d'un regard. Sa tête se pencha, pour écouter, dans la direction du corridor. Son extrême surexcitation lui fai-

sait percevoir des bruits que je n'entendais pas encore. Elle lâcha mon bras, que sa main n'avait pas cessé d'étreindre, et, d'une voix très haute, volontairement rieuse, mais où je sentais frémir son cœur :

— « Je ne sais pas où j'avais la tête. Cette copie est pleine de fautes. Je la recommence, pour n'être pas trop grondée quand le Professeur reviendra. »

Elle avait glissé une feuille blanche dans la machine, et le tic tac des petites touches allait de nouveau son train, lorsque la porte s'ouvrit. Ortègue rentrait, accompagné de Le Gallic. Quoique la promptitude de Mme Ortègue à se dominer me prouvât, une fois de plus, le déconcertant pouvoir d'inhibition que les femmes ont à leur service, il ne me vint pas à l'esprit que celle-ci eût joué une comédie et mis sur le compte d'une inquiétude conjugale un trouble causé par un autre sentiment. D'ailleurs, l'apparition d'Ortègue justifiait trop les pires

craintes. Sa chétive silhouette, juxtaposée à celle du jeune officier, si vigoureux, si svelte, semblait plus douloureuse encore, plus évidemment marquée des stigmates de la fin prochaine. Son visage plus jaune, plus desséché que d'habitude, se contractait, comme si une crise de souffrance aiguë le suppliciait à cette seconde. Son corps émacié se penchait en avant, les mains crispées au creux de l'estomac. Le courageux personnage eut cependant l'énergie d'aborder sa femme avec un sourire :

— « L'étonnement de Le Gallic t'aurait amusée, ma chère amie, » commença-t-il. « Il n'avait jamais rêvé une installation comme celle-ci. Je lui ai dit qu'il t'en fît son compliment et non à moi. Tu as réellement transformé la Clinique, depuis ces dix jours. Ce dortoir de soldats dans l'ancienne chapelle, voilà une idée merveilleuse. »

— « C'est vrai, Catherine, » insista l'offi-

cier, « que le Professeur et toi avez organisé l'ambulance idéale, dans ce décor de boiseries peintes, avec ce jardin si frais, ces beaux vieux arbres, ces pelouses vertes, ces massifs de fleurs sous toutes les fenêtres. » Puis, sérieux, et l'accent changé : « Je ne ferai qu'un reproche à votre hôpital. On y serait trop bien pour mourir. »

— « Il est heureux que vous n'appartenez pas au service de santé, mon brave Ernest, » dit Ortègue, redressé cette fois. Visiblement, l'intensité de la crise diminuait. Et, sérieux à son tour, avec une affirmation singulière : « On ne cotonne jamais assez une agonie. Mon mot d'ordre, à moi, devant un diagnostic désespéré, c'est : En avant, la bonne morphine! Car enfin, souffrir, à quoi cela sert-il? »

— « A payer, » répondit Le Gallic sur le même ton de vérité profonde.

— « Payer quoi? » demanda Ortègue.

— « Mais nos fautes, » dit Le Gallic. Il

eut un instant d'hésitation, avant d'ajouter : « Et celles des autres. »

— « Nos fautes, passe encore, » fit Ortègue. « Et pourtant!... » Il hésita, lui aussi, une seconde, puis amèrement : « Nos fautes? Comme si nous avions demandé la vie! De quel droit alors celui qui nous l'aurait imposée exigerait-il que nous en rendissions compte?... » Et, passionnément : « Mais les fautes des autres? » Il répéta : « Des autres? Voyons. C'est monstrueux!... Pardon, mon cher Ernest, si je vous froisse... »

— « Non, » dit Le Gallic, « vous me peinez. Comme tout dans la vie aboutit à la souffrance et à la mort, si la souffrance et la mort n'ont pas ce sens-là, celui d'un rachat, quel sens ont-elles, et quel sens a la vie? »

— « Aucun, » dit Ortègue.

Il y eut un silence. Cette parole, tombée de la bouche d'un homme évidemment si

malade, dans cette chambre d'un hôpital de guerre, devant cet officier qui serait au feu demain, rendait un son bien étrange. Celui qui l'avait proférée en fut lui-même gêné. Il reprit :

— « Nous discuterons philosophie et religion quand vous nous reviendrez capitaine et décoré de la Légion d'honneur. Et, encore une fois, ne m'en veuillez pas plus de mon incroyance que je ne vous en veux de votre croyance. Ne pas avoir le même chimisme cérébral n'a jamais empêché deux hommes de cœur de s'aimer et de s'estimer, et vous savez que je vous aime beaucoup, que je vous estime beaucoup. Avant même de vous avoir vu, tout à l'heure, si courageux, si allant, j'étais très sûr que vous feriez, en campagne, tout votre devoir et mieux encore... Mais vous êtes pressé... Allons, embrassez-moi et bonne chance... Envoyez-nous de vos nouvelles souvent, beaucoup de cartes pos-

tales... Catherine, reconduis ton cousin, et tu monteras à la pharmacie. Il y a là-haut tout un arrivage à surveiller. Moi, je vais revoir ta lettre avec Marsal et faire les corrections... Au revoir, Ernest. Vous m'excuserez, n'est-ce pas?... »

IX

Du seuil de la porte, Mme Ortègue se retourna. Elle me lança un regard qui signifiait : « C'est le moment. Essayez. » Ce regard d'angoisse conjugale, le parfait naturel d'Ernest Le Gallic sortant avec sa cousine, la simplicité avec laquelle Ortègue offrait aux jeunes gens ce tête-à-tête d'adieu, tout achevait de démentir mes premières imaginations. J'ai compris plus tard le sens contradictoire et secret de ces scènes di-

verses : Mme Ortègue n'aimant plus son mari d'amour, mais d'affection, de reconnaissance et se refusant à se l'avouer, trop torturée d'ailleurs par l'énigme de cette santé pour prendre garde, dans son inquiétude, aux sentiments d'un autre; — cet autre, Ernest Le Gallic, aimant sa cousine d'un amour trop longtemps réprimé pour qu'il n'en fût pas devenu le maître, et comment, avec sa piété exaltée, eût-il hasardé un seul mot qui pût rendre coupable cette dernière visite? Il se l'était permise comme un adieu muet; — Ortègue enfin, étouffant un tragique secret, mordu d'envie plus que de jalousie à la place saignante de son cœur, par la comparaison de sa déchéance avec l'insolente jeunesse de l'officier. En l'emmenant loin de sa femme, il avait cédé à un mouvement de mesquinerie. Il en rougissait déjà. Comme ces dessous s'éclairent aujourd'hui pour moi! Sur la minute, une seule impression me domina : l'opportunité

de mon enquête à la fois et sa difficulté. Le retournement d'Ortègue et son effusion soudaine révélaient un trouble intérieur dont il était sage de profiter. Comment oser cependant? La personne de ce maître exerçait sur moi un tel hypnotisme qu'elle m'intimidait à vide, si j'ose dire.

— « Catherine avait raison, il y a vraiment là trop de fautes, » fit-il, après avoir parcouru des yeux la première copie de la lettre. La seconde pendait inachevée sur la machine. Sa remarque prouvait qu'il avait écouté les paroles prononcées quand il allait rentrer dans la chambre. Il ajouta : « Où avait-elle la tête, en effet? »

Son visage creusé avait sa contraction de tout à l'heure. Sans doute, ressentait-il de nouveau cet élancement de la méfiance, si aigu, même quand il reste vague. J'en eus l'intuition, mais comme il s'asseyait en s'appuyant de la main sur la table, sa posture exprima une souffrance toute physique, si

peu dissimulée que je m'écriai instinctivement :

— « Vous n'êtes pas bien, mon cher maître? »

— « Pourquoi? » me répondit-il, et sa tête de prince arabe se redressa, du geste hautain qui lui était familier.

— « Parce que vous semblez souffrir. » Je m'étais jeté à l'eau, je poursuivis : « C'est comme il y a dix minutes, quand vous êtes revenu, les mains ici. » J'imitai son attitude courbée, pliée en deux, et ses poings ramenés sur l'épigastre.

— « Ah! » dit-il en se levant, et la voix altérée : « Vous avez remarqué cela? »

Il fit quelques pas dans la chambre. Puis, marchant droit sur moi, il mit ses mains sur mes épaules, et, les yeux fichés dans mes yeux, il me dit :

— « Marsal, pouvez-vous me donner votre parole d'honneur que la confidence que je vais vous faire restera entre nous,

absolument, que vous n'en répéterez rien à personne, surtout pas à ma femme... »

— « Je ne peux pas vous donner cette parole, mon cher maître, » répondis-je, « avant de savoir... Vous voulez me parler de votre état, n'est-ce pas?... »

— « Oui, » dit-il, étonné.

— « Mais si je me suis permis de vous interroger tout à l'heure, c'est que Mme Ortègue s'inquiète de votre santé. C'est elle qui m'a demandé d'aborder ce sujet avec vous... »

— « Elle aussi! » gémit-il, avec un accent qui me déchira le cœur. Il prit son visage dans ses mains et demeura une minute peut-être dans cette crispation de détresse. Il se ressaisit, et me montrant son front, ses yeux, sa bouche éclairés par cette flamme de volonté que je lui avais si souvent vue au cours d'opérations trop dangereuses : « Cela devait être. Vous pouvez toujours vous engager à dire simplement, quand elle vous questionnera, que vous m'avez trouvé

malade et que vous ne savez pas ce que j'ai. C'est le mot qui ne doit pas lui être prononcé, le terrible mot. Promettez-moi, sur l'honneur, de ne rien préciser. Moi, j'ai un besoin urgent de vous parler. Je ne peux le faire qu'à cette condition... » Et, suppliant, — supplier, lui, Ortègue! — « Les mourants ont des droits, Marsal, et je suis mourant... »

— « Ce n'est pas vrai, mon cher maître, » m'écriai-je, « et je vous assure... »

— « C'est vrai, » interrompit-il : « Promettez-vous? »

— « Je promets, » balbutiai-je.

— « Merci, » dit-il, avec un évident soulagement. Et, redevenu calme : « Mon ami, je n'ai pas trois mois à vivre. » Il m'arrêta du geste : « Vous allez juger vous-même. »

Un divan, destiné aux examens, encombrait un des coins de la petite pièce. Il s'y étendit, défit son gilet, releva les genoux, et, conduisant ma main :

— « Tenez, là, au-dessous des fausses côtes, palpez. Vous sentez le bord du foie, avec ce petit noyau marronné?... Oui? Maintenant cherchez la vésicule biliaire... Vous l'avez?... Remarquez cette tumeur piriforme produite par la bile qui ne circule plus. Rappelez-vous le signe de Courvoisier-Terrier. La vésicule est dilatée. Donc, il ne s'agit pas d'un calcul... Arrêtez... »

Il avait écarté ma main et s'était redressé. Il battit des paupières, un instant.

— « Je vous ai fait mal, » m'écriai-je, de plus en plus bouleversé.

— « Pas vous, » répondit-il très doucement. « Mais les filets nerveux envahis par le néoplasme. » Il montrait une place au niveau de la dernière vertèbre dorsale. « C'est ici la douleur, une douleur profonde, térébrante, déchirante. Elle irradie partout. Je ne la calme un peu que par cette flexion du torse en avant, qui vous a frappé. Quand

je suis seul, je me couche sur ce canapé, plié, en chien de fusil. Ça passe. Je vous épargne les autres symptômes. Ils sont trop humiliants. Je les ai tous observés, un par un. Vous vous souvenez de mon ictère? Il a été léger, fugace. Il est intermittent. Joint au reste, il ne permet pas l'erreur. Mon cher Marsal, je suis atteint d'un cancer de la tête du pancréas. Je suis perdu. »

Jamais, dans ses leçons les plus applaudies de la Faculté, il n'avait eu plus de netteté dans la parole, plus de décision dans le regard, plus de certitude dans l'affirmation. En entendant ce : « Je suis perdu, » je me rappelai le grand Trousseau résumant à Peter, dans les mêmes termes, son propre diagnostic. Cette tristesse résignée, dont parle Peter, je l'avais devant moi. Ç'avait été celle de Trousseau. C'était celle d'Ortègue. Durant ces minutes, pour moi inoubliables, le constat scientifique donnait au génial chirurgien cette sérénité intellectuelle

où le stoïcisme antique a cherché sa force. Comme Trousseau, il se détachait de sa destinée personnelle pour ne plus voir en lui-même que la vérification d'un chapitre de pathologie interne. De son diagnostic, je ne doutai pas plus que Peter n'avait douté de celui de Trousseau. Dans le cas actuel, c'était la grille posée sur le cryptogramme, et qui en révèle tout le sens avec une évidence mathématique. Les vagues observations que j'avais faites ou plutôt qui s'étaient faites en moi ces derniers temps, s'éclairaient d'un jour sinistrement sûr. Je n'essayai même pas de discuter avec cet héroïque et impitoyable esprit de Savant. J'étais là, consterné d'admiration, oserai-je dire. Le calme subit d'Ortègue dans une telle révélation le revêtait pour moi d'une grandeur, émouvante jusqu'à en être auguste. Je lui pris la main et la lui serrai, sans un mot. Il me rendit mon étreinte avec un regard qui signifiait de nouveau « merci, » et il continua :

— « Vous comprendrez maintenant pourquoi j'ai eu ce mouvement de colère, ou presque, tout à l'heure, quand ce pauvre Le Gallic est venu nous étaler son optimisme d'incompétent. Qu'il s'ébaubisse à s'imaginer un psychisme sans système nerveux, cela s'excuse. Il n'a jamais disséqué. Mais il vient du champ de bataille. Il retourne au champ de bataille. Cet affreux mot : la *guerre*, se traduit pour lui, depuis ces quelques jours, en visions d'horreur, et qu'il sait *réelles* : des membres broyés, des ventres ouverts, des crânes crevés, toute la férocité de la brute ancestrale déchaînée dans l'homme, des cris, des hurlements, des hoquets, des râles, et, pour finir, le charnier. Hé bien! voilà un gaillard à qui ces abominations n'apprennent rien, ne représentent rien. Il ne raisonne pas plus d'après ces faits, que s'il ne les avait jamais rencontrés. Il vient vous parler de la bonté de Dieu! Lui-même, il est jeune, robuste,

un beau gars, — vous l'avez vu. — Il peut être tué demain, et, à cette minute, ils sont en Europe des millions de jeunes gens comme lui, qui se ruent à cette boucherie, pour rien, parce qu'une imbécile idée de conquête a traversé le cerveau d'un dégénéré, atteint d'une otite suppurée et inguérissable. Vous et moi nous expliquons très simplement cette fureur par les origines animales de l'homme, par la réapparition, dans le civilisé, du grand anthropoïde primitif. Mais lui, — vous l'avez entendu, — il croit dur comme fer qu'un Être tout-puissant et parfait, son Dieu, préside à ces massacres. Il leur trouve un sens dans la justice et la bonté de ce Dieu! J'avais à l'Hôtel-Dieu un camarade d'internat qui s'amusait à épouvanter une vieille religieuse en lui disant : — « Si Dieu existait, ma Sœur, il mériterait le bagne. » Marsal, c'était lui qui avait raison. Car enfin, supposons qu'il existe, ce Dieu, et prenons mon cas...

Comment? Il est bon. Il est juste. Et il m'aurait créé, moi, Michel Ortègue, pour qu'à cinquante ans, riche, célèbre, marié à une femme que j'adore, tout ce bonheur me soit arraché brutalement, sans que j'aie rien fait dans mon existence que de soulager des misères, que de guérir des condamnés à mort? La chirurgie nerveuse, ce n'est que cela. Et c'est à l'heure où je pourrais être le plus utile, que je suis frappé! Avec ces armements modernes, il va y avoir des blessures au cerveau et à la moelle en plus grand nombre, dans cette guerre, que dans aucune autre. Et des hommes mourront, des hommes resteront paralysés ou idiots, deviendront aveugles, parce que Michel Ortègue, qui les aurait sauvés, mourra lui-même, pendant ce temps-là, de ce cancer absurde, causé par quoi? Par le plus stupide accident, un pneu d'automobile crevé, comme nous allions en consultation, mon collègue Sal-

van et moi, dans les environs de Versailles. La voiture capote. Vous vous rappelez. La chose a été racontée dans les journaux à l'époque. Le chauffeur n'a rien. Salvan n'a rien. Je reçois un coup violent sur la paroi abdominale. J'étais prédisposé sans doute, et me voici!... »

La révolte grondait maintenant dans sa voix, et la haine rancunière, presque personnelle, que j'avais toujours constatée chez lui contre la consolation religieuse. Je continuais de me taire. Si, tout à l'heure, j'avais senti la beauté de son attitude devant son terrible diagnostic, je ne sentais plus maintenant que la tragédie de ce diagnostic. L'époque où nous étions, cette menaçante entrée dans une guerre monstrueuse, ajoutait un caractère plus effrayant à la détresse de ce chirurgien illustre, frappé à mort, et qui le savait. Un flot de pitié me jaillit du cœur, et, lui reprenant la main, je répétai impulsivement :

— « Mon pauvre maître! mon pauvre maître!... »

Sa main à lui se déroba cette fois. Il secoua la tête avec impatience. Il lui était odieux d'être plaint. L'orgueil lui rendit la même force qu'un instant auparavant la Science, et il redevint maître de lui pour achever :

— « Je viens de vous parler comme un enfant, Marsal, et presque aussi niaisement que Le Gallic. Il n'y a rien d'absurde dans le monde, puisqu'il n'y a rien que de déterminé. Mais ne saisissant pas la concomitance des phénomènes, quand deux séries se croisent, nous appelons cette rencontre un hasard. Nous prononçons le mot de mystère. Le hasard n'a pas plus de mystère que la mort. Nous ignorons, et c'est tout. Laissons cela. Si j'ai tenu à vous avoir fait cette confidence, mon ami, c'est que j'ai un service à vous demander. Mes affaires d'argent ne sont pas ce qu'elles pourraient être. J'ai

beaucoup gagné, mais j'ai aussi beaucoup dépensé. J'ai aimé la vie passionnément, Marsal. J'ai voulu aller dans la jouissance aussi loin que j'allais dans la Science, réaliser en moi un type d'homme complet, être un roi de mon temps, de toute manière. Je n'ai jamais compté. Je sentais ma force, et j'étais sûr du lendemain. Il m'échappe. Les opérations de cinquante mille francs, c'est fini. Si j'arrive à travailler un peu dans cet hôpital, c'est tout, et pour combien de semaines? J'avais fait quelques gros placements qui risquent d'être compromis dans cette tourmente. Le plus solide de ma fortune, c'est cet hôtel de la rue Saint-Guillaume que j'ai heureusement achevé de payer l'hiver dernier et cette Clinique, ma Clinique. Moi parti, que deviendra-t-elle? Il faut, Marsal, que vous la défendiez quand je n'y serai plus, pour ma femme. Il me serait trop dur de laisser Catherine à une existence diminuée. Cette maison bien

menée, une fois cette crise finie, lui représentera seule une large indépendance. Ce revenu, joint à mon assurance, lui permettra de ne pas quitter son installation de la place des États-Unis. Elle ne sera pas obligée de se réduire. J'ai besoin pour cela de quelqu'un qui se dévoue à cette Clinique, qui en fasse son affaire, qui soit compétent et honnête homme. Voulez-vous être ce quelqu'un? Ne me répondez pas tout de suite. Il s'agit d'une affaire, — j'y insiste, — où, bien entendu, vos intérêts à vous seront ménagés. Si vous acceptez, en principe, j'aurai à vous initier aux comptes de cette maison. Vous en connaîtrez les charges et les bénéfices. Nous dresserons un acte d'association. Le point essentiel, c'est que vous n'ayez pas d'objection foncière. En avez-vous une? »

— « Aucune, mon cher maître. Je ne peux que vous remercier d'une preuve d'amitié qui, venant après tant d'autres... »

Il m'interrompit :

— « Nous reparlerons de ce projet, dès demain. Je vais donner un coup d'œil, là-haut... Peut-être reverrez-vous Mme Ortègue avant moi. Souvenez-vous de votre engagement. Ne prononcez pas le mot... »

— « Mais, » lui dis-je, en l'arrêtant à mon tour, et comme il allait vers la porte, « êtes-vous absolument sûr de ce diagnostic?... Vous savez mieux que moi... »

— « Absolument sûr, » répondit-il. « Vous vous souvenez que j'ai été appelé en Allemagne, il y a six semaines, auprès d'un de mes malades. J'ai profité de l'occasion et poussé jusqu'à Berlin. Je me suis présenté sous un faux nom, chez un des spécialistes de là-bas. Il n'a pas hésité à prononcer le mot, lui, et à me conseiller naturellement la fameuse opération de Kehr, l'opération en baïonnette, — *en païonnette,* » rectifia-t-il, en imitant la prononciation tudesque.

— « Et alors? » interrogeai-je.

— « Alors, je n'en veux pas, » répondit-il. « La guérison radicale n'est pas possible. Cette opération m'assurerait peut-être quatre ou cinq mois de survie, à moins que je ne reste sous le couteau. Cette chance-là, celle de mourir tout de suite, je ne veux pas la courir. J'aime trop ma femme pour risquer de perdre volontairement une seule des heures qui me sont comptées. J'ai du moins la certitude de les passer avec elle. Non, non, non, » répéta-t-il, « cette chance de m'en aller plus tôt, je ne la courrai pas. Je ne jouerai pas cette carte-là. D'ailleurs, une opération m'immobiliserait. Je serais incapable de rendre ici les quelques derniers services dont je vais avoir l'occasion, à cause de cette abominable guerre. Et je veux les rendre. Je veux être utile jusqu'à la fin. Il faut prouver aux Le Gallic et autres mythologues que nous n'avons besoin ni de leur Dieu, ni de leur

Christ, ni de leur vie future pour faire œuvre d'altruisme, sans espérance. Non. Je ne serai pas opéré, mais j'opérerai, tant que cette main aura la force de tenir le bistouri... Seulement... » Il se plia de nouveau en deux, ses poings ramassés contre sa poitrine. « Seulement, je souffre trop quelquefois. Si ces paroxysmes duraient plus de cinq minutes, j'y resterais... Mais attendez... »

Je le vis marcher vers un petit meuble dont il ouvrit un tiroir. Il y prit une seringue à injection, alluma une lampe à alcool, flamba l'aiguille. Il avait retrouvé la lenteur et la méthode professionnelles. Il vida dans la seringue une ampoule de morphine, découvrit son bras, enfonça l'aiguille et appuya sur le piston, toujours aussi tranquillement qu'il eût exécuté cette piqûre sur un autre. Puis, remettant en place les outils de la bienfaisante et fatale intoxication, il referma le tiroir, et me dit :

— « J'en suis déjà aux dix centigrammes. Ça s'use, comme le reste, malheureusement. Que ma femme ignore cela aussi, n'est-ce pas? Vous me le promettez? »

— « Je vous le promets. »

X

Cette vertu du mensonge bienfaisant, c'est l'ABC du métier pour le médecin. Tout jeunes étudiants, nous nous y dressons, dès nos premières séances à l'hôpital. Avec les malades eux-mêmes, elle est aisée à pratiquer. Leur instinct de conservation conspire avec nous, pour les abuser. Auprès de ceux qui les entourent et qui les aiment, la tâche devient plus difficile, surtout lorsqu'il s'agit de dépister les inquiétudes d'une femme. La mère, l'épouse, la

fille, la sœur possèdent un sens divinatoire pour démêler la réticence dans nos discours le plus naturellement débités, et, dans l'arrière-fond de notre regard le plus ouvert, la brisure. Alors elles n'interrogent plus directement, elles observent, elles épient. Un duel s'engage entre vous et leur aguet. Pas un de vos gestes, pas une de vos intonations, pas un pli de votre visage qu'elles n'étudient et que leur inquiétude n'interprète précisément dans le sens dont vous voudriez les détourner. Ce duel, je m'y attendais. Il commença dès la minute où je revis Mme Ortègue, une demi-heure après avoir quitté le Professeur. Je m'étais dit : « Le plus habile sera de ne pas jouer la tranquillité. » Aussi, à sa première question : « Vous avez parlé à mon mari? » je me crus très adroit de répondre :

— « Je lui ai parlé. Je l'ai questionné. Il ne s'est pas défendu. Il m'a même permis de l'ausculter. J'en suis pour ce que j'ai

dit : un surmenage assurément inquiétant, surtout étant donné son âge. Seulement, aucune lésion, du moins appréciable. »

— « Mais cet ictère, il y a quelques mois, avec cette récidive? »

— « Une jaunisse banale, à laquelle je n'attache aucune importance. »

— « Aucune importance? » releva-t-elle. A cette remarque, je compris qu'elle en savait plus long qu'elle ne disait. Elle me tendait un piège. « Alors pourquoi Dieulafoy écrit-il dans sa *Pathologie :* le pronostic d'un ictère doit toujours être réservé? Pourquoi ajoute-t-il : tout ictère accompagné de fièvre ou qui se déclare au milieu de symptômes de faiblesse doit être tenu pour suspect?... Je sais ces lignes par cœur, tant j'ai lu et relu ce chapitre. J'ai pris ce livre dans la bibliothèque de mon mari, d'autres encore, et, depuis ce temps-là... »

— « Madame, » interrompis-je, sur le

ton que l'on a pour gronder un enfant, mais je frémissais à la pensée des phrases trouvées dans ce manuel où l'ictère léger est indiqué comme un signe du cancer du pancréas. « Madame, vous êtes la fille d'un médecin, la femme d'un médecin. Combien de fois avez-vous entendu votre père et votre mari répéter, devant vous, qu'un des fléaux de notre métier, c'est la lecture d'un livre de médecine par un ignorant? Permettez-moi de vous le dire : dans des matières si spéciales, vous n'êtes qu'une ignorante. Je vous répète, moi, qu'une jaunisse de cet ordre, passagère, fugace comme celle-ci, n'a pas de signification, et je vous supplie, au nom même de la tranquillité de votre mari, de ne plus ouvrir ni ce manuel, ni aucun autre. Si je croyais le Professeur en danger, je serais le premier à exiger qu'il se soignât. »

Elle ne répondit point. J'avais mal menti. Je m'en rendis compte. Je ne cherchai ni à

le temps de rêver à des complications sentimentales, quand je me meurtrissais, heure par heure, à des réalités si sévères? Ces semaines du mois d'août ressuscitent, et j'en subis à nouveau les affres. Ce furent d'abord, à côté des besognes matérielles de l'ambulance, les longs tête-à-tête avec Ortègue, pour m'initier à la future gérance de la Clinique. J'avais, bien entendu, souscrit à son projet, définitivement. Il me fallait appliquer mon esprit à un ordre d'idées et de documents inédits pour moi. Chacune de ces séances renouvelait ma sensation de la tragédie pathologique à laquelle le hasard m'avait mêlé. J'apprenais, avec un détail plus précis, le labeur effrayant auquel s'était usé Ortègue, et aussi à quelle opulence la mort prochaine allait l'arracher. Chaque fois surtout, — il ne se gênait plus pour souffrir devant moi, — c'était la constatation du ravage accompli, presque de minute en minute, par la maladie qui le

rongeait et par la drogue qu'il employait pour soulager l'intolérable douleur. Lui-même comparait le prurit continuel dont il souffrait à un cilice vivant qui, à de certains moments, le rendait fou. Je voyais l'ictère revenir à la paume de ses mains et à ses conjonctives, gagner son visage, se foncer par places. Le caractère espagnol de son masque s'accentuait par ce verdissement noirâtre qui lui donnait une espèce de beauté, mais effrayante, mais sinistre, et tout cela sous les yeux, de plus en plus perspicaces, de la jeune femme ! Ce fut, parallèlement et en même temps, l'angoisse grandissante de la guerre, après l'espérance folle des premiers succès en Alsace : les troupes françaises refoulées sur Nancy, — l'armée belge acculée à Anvers, — Namur bombardée, — la bataille engagée à Charleroi, — Liège enlevé, — le Donon et le col de Saales abandonnés, — les ennemis à Péronne, — Longwy pris, Maubeuge, —

puis la retraite, — les Allemands à Compiègne, à Senlis, — le gouvernement parti pour Bordeaux, — Paris menacé, — enfin l'ordre du jour de Joffre, dont les termes disaient la gravité du péril : « Coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place, » — et l'attente, — et l'immense espérance, à laquelle nous n'osions pas croire, — et l'Ourcq, le Grand-Morin, Montmirail, — les ennemis repoussés, — Lunéville, Saint-Dié, Raon, Pont-à-Mousson dégagés, — enfin la victoire de la Marne. De quelle joie mon âme eût été inondée, même auprès d'Ortègue mourant, si ces jours de délivrance n'eussent coïncidé avec l'arrivée de nos premiers blessés !

Ce fut le 8 septembre, un mardi, que l'autorité militaire nous les envoya. Ils étaient tous atteints à la tête ou à la colonne vertébrale. La spécialité d'Ortègue voulait que le Val-de-Grâce les eût choisis ainsi. Leur présence nous fut annoncée par le

timbre réservé à cet usage. J'entendrai longtemps ce premier appel, ces trois coups perçants et prolongés qui nous dressèrent d'un sursaut, Ortègue et moi, quoique le téléphone nous eût avertis déjà. En un instant, tout le personnel de l'ambulance, infirmiers et infirmières, Mme Ortègue avec eux, était en bas. Trois automobiles stationnaient devant la porte, trois longues voitures grises, marquées d'une croix rouge et couvertes d'une bâche. Nous avons vu depuis bien des véhicules semblables s'arrêter dans cette étroite rue Saint-Guillaume, chargés de leur douloureux fardeau, mais c'est toujours avec un tremblement intérieur que je retrouve le souvenir de cette première arrivée. Nous étions si près encore du commencement d'août, de ces jours enflammés où toute la jeunesse, toute la force de la France partait, le rire et la colère aux lèvres. Nous avions tous vu les grandes gares de l'Est et

du Nord, comme des volcans, lancer vers la frontière une lave humaine, le plus chaud, le meilleur de notre sang. Nous avions vu s'ébranler les trains fleuris, entendu les chants, qui, du Midi au Nord, volèrent sur les campagnes avec la fumée des locomotives. La perception de ces choses avait été pour moi d'autant plus aiguë que j'allais m'en repaître à la hâte, dans l'intervalle de nos occupations à la Clinique, avec le cuisant regret de rester à l'arrière. J'avais vu aussi des yeux de femmes agrandis d'épouvante, qui, plus pénétrants que ceux des hommes, lisaient d'avance dans l'inconnu. La saison n'avait pas changé. Le soleil d'été brûlait toujours dans le ciel clair, et la vision des yeux hallucinés était devenue une réalité, sanglante, immédiate, implacable. Devant moi, deux infirmiers retiraient lentement d'une voiture un brancard où gisait une forme rigide, en capote bleue et pantalon rouge, la tête enveloppée de

linges qui ne laissaient voir qu'un bas de visage couleur de terre, une bouche bleuie, aux lèvres tendues sur des dents desséchées. Et puis un autre brancard, et puis un autre. Il y en eut neuf, que nos infirmiers déposèrent dans le vestibule d'en bas. Ortègue et moi, assistés de notre étudiant, nous fîmes de ces hommes un premier examen. Une opération d'urgence pouvait être nécessaire. Ils nous étonnèrent par leur silence. Il semblait qu'ils eussent tant souffert, roulés en wagons à bestiaux depuis Charleroi, avec des arrêts dans de petites ambulances où l'on n'avait pas osé toucher à des plaies pareilles, — tant souffert qu'ils ne voulaient plus parler! De leurs vêtements, troués et couverts de paille, montait une odeur de sueur et de sang. Ils gardaient aux pieds leurs lourds brodequins où collait la terre des champs de bataille. Nous constatâmes avec horreur que deux d'entre eux étaient aveugles, un troisième réellement

incapable d'articuler un mot, ayant été frappé d'aphasie par sa blessure. Les autres voyaient et parlaient, mais celui-ci paralysé d'un bras, celui-là d'une jambe. Il y en avait un qui, plongé dans un demi-coma, poussait par instant ce cri méningitique dont la stridence ne s'oublie pas, une fois entendue.

— « Une carte d'échantillons complète de la bonté du Dieu auquel croit mon petit cousin Le Gallic, » dit Ortègue, et, montrant le plus malade, celui de la méningite : « S'il y a quelque chose à faire tout de suite, c'est pour cet homme-ci. Portez-le dans la salle d'en haut. »

XI

J'avais vu souvent Ortègue opérer. J'avais participé, comme interne, à ces tours de

force chirurgicaux qu'il exécutait volontiers devant des rivaux étonnés. « Ce ne sont pas des opérations, » disait un jour Poncet, le maître lyonnais, « ce sont des paris. » Et Poncet ajoutait, avec son bon sourire indulgent : « Mais puisqu'il les gagne tous ! » Le secret de cette supériorité quasi thaumaturgique résidait dans une science extraordinaire de l'anatomie, jointe à une justesse de coup d'œil et à une dextérité des doigts non moins extraordinaires. Jamais notre intimité opératoire ne m'avait révélé un Ortègue plus brillant, un virtuose du bistouri plus audacieux et plus heureux qu'auprès de ces premiers blessés et de ceux qui se succédèrent très vite, en trop grand nombre. Huit jours après cette arrivée des premiers, nos quarante lits étaient occupés. Plus se multipliaient ces exemplaires de lésions ressortissantes à sa technique, plus le chirurgien s'animait dans le « Patron. » La ferveur de sa jeunesse scientifique renaissait chez le

condamné à mort. Moi qui savais la vérité, ce renouveau d'ardeur professionnelle, et dans cet état de cachexie débutante, ne me trompait pas. La morphine commençait son œuvre, aussi destructrice que le cancer. Cette euphorie marquait la première période d'intoxication. Le plus poignant était de constater une détente de l'anxiété chez Mme Ortègue. Elle ignorait la funeste habitude que son malheureux mari était en train de se donner. Elle le voyait se passionner, comme jadis, pour de beaux cas, les raconter, les discuter. Elle devait en conclure à une guérison possible, si cette déchéance n'était que de la neurasthénie, et cela d'autant plus que toutes les facultés d'Ortègue s'exaltaient à la fois, son altruisme, par exemple. Il avait toujours prodigué son dévouement au service des malheureux. Quand il demandait cinquante mille francs à un Moreau-Janville pour une intervention, il disait : « Que les riches paient pour

les pauvres ! » Chez lui, cette phrase était strictement vraie. Ses consultations et ses opérations gratuites ne se comptaient pas. Il était donc logique avec son caractère, quand il nous répétait durant cette fin d'août et ce début de septembre :

— « Je ne sais pas ce que je serais devenu, si je n'avais pas pu m'employer durant cette guerre. Nous ne paierons jamais assez notre dette, nous, les civils, envers les soldats. Ces gens meurent pour nous, voilà ce qu'il ne faut pas cesser de nous redire, — pour toi, Catherine, pour vous, Marsal, pour moi, Ortègue. Hier, cet homme, à qui j'ai retiré cette balle derrière l'oreille, et qui vivra, me remerciait en pleurant. « Mais « le merci, mon garçon, c'est moi qui te le « dois, » lui ai-je répondu. Je n'ai pas ajouté qu'il avait eu de la chance d'être envoyé ici. C'est effrayant, les bêtises que je lis dans les journaux médicaux sur la chirurgie nerveuse. Cette guerre finie, vous

verrez, Marsal, quel livre nous écrirons! »

Il était de bonne foi, — après son propre diagnostic! Quel mystère que ces illusions auxquelles notre esprit n'adhère pas réellement, et, pendant une minute, nous parlons comme si nous y croyions! D'ailleurs, ces affirmations, si étranges dans la bouche d'un Savant de cette discipline, et d'un malade de ce dépérissement, n'étaient sans doute qu'un nouvel effet du morphinisme. Quinze jours ne s'étaient pas passés, et à la période heureuse succédait déjà la période de dégradation. Soit qu'Ortègue augmentât la dose, soit que l'intoxication de la maladie commençât de se joindre à celle de la drogue, j'observai avec épouvante les soudains indices d'un changement pénible dans sa personnalité morale. Lui, que j'avais toujours connu si sévère pour les moindres altérations de la vérité, je le surprenais à mentir, et d'un mensonge évidemment pathologique. Il disait par exemple qu'il s'était

promené au jardin, quand il était resté dans son bureau, et *vice versâ*. Il prétendait avoir lu un journal qu'il n'avait pas lu. A cette insignifiante mythomanie s'ajoutaient déjà de véritables paralysies de la volonté, stigmates plus inquiétants de la morphine. Il lui arrivait maintenant, le matin, de passer la blouse, le tablier, et puis de rester étendu sur son canapé en me disant :

— « Marsal, faites la visite. Vous me rendrez compte... »

Et il ne s'excusait même pas sur sa fatigue! Sans cesse, lui, si actif les dix ou douze premiers jours, il prononçait, devant des cas qui nécessitaient une intervention rapide, le dilatoire : « Nous opérerons demain » du chirurgien paresseux. Je n'étais pas seul à constater ces symptômes de décadence. Après la courte période de soulagement que j'ai notée, Mme Ortègue avait de nouveau dans les yeux son anxiété d'auparavant, accrue d'un étonnement. Elle ne

reconnaissait plus l'homme supérieur qu'elle avait aimé en l'admirant. Et moi non plus, je ne le reconnaissais pas. Sachant la double influence qui tarissait heure par heure la source jadis inépuisable de sa généreuse énergie, j'appréhendais quelque catastrophe, sans trop deviner la forme inattendue qu'elle allait prendre, et l'incident d'un ordre tout professionnel qui devait marquer comme le second acte de cette tragédie.

XII

Cet incident eut lieu exactement le lundi 28 septembre. J'ai une raison pour me rappeler la date. La veille, un avion allemand avait jeté quatre bombes sur Paris et frappé une petite fille de treize ans.

— « Comme le hasard est stupide tout de

même! » me dit Ortègue, ce lundi matin, en me montrant dans un journal la nouvelle de cet attentat. « Pourquoi n'étais-je pas avenue du Trocadéro, à la place de cette enfant? »

— « Et Dufour, » répondis-je, « qui l'opérerait? »

Ce Dufour était un capitaine d'artillerie que l'on nous avait amené, la semaine précédente, terriblement blessé d'une balle dans la région de la moelle épinière. Il ne pouvait plus marcher. Après un minutieux examen, Ortègue avait conclu à une paralysie par compression, et qui guérirait, la balle extraite.

— « Vous avez raison, Marsal. Qui l'opérerait? » répéta-t-il. « Non. Je n'ai pas oublié ce malheureux, ni que nous avons fixé ce matin pour essayer de le sauver. Le plus tôt sera le mieux. Nous avons trop tardé. Maintenant, avec son escarre, c'est peut-être une question d'heures. Voulez-

vous donner l'ordre qu'on le transporte dans la salle? » Et quand je revins : « Voilà trois jours que je ne prends plus de morphine, à cause de lui. Je souffre de nouveau, ah! cruellement! Mais il y a pire que cette souffrance. Il y a le trouble, là; » il montrait sa tête : « cette pensée qui va vous fuir, cette épaisseur entre l'action et vous, cette immobilisation intérieure... J'ai eu peur, quand j'ai vu en face la nécessité de cette opération sur Dufour, de n'être plus moi-même, et, dans un cas pareil, ne pas agir, pour un Ortègue, c'est déserter... Alors, je me suis donné ma parole de ne plus me piquer, et j'ai cessé net. Je ne suis pas l'homme des demi-mesures, vous savez... Je me suis rendu compte qu'en diminuant la dose, je n'arriverais pas... Seulement, j'ai les symptômes classiques de l'abstinence subite : de l'insomnie, des fourmillements, du froid, une hyperesthésie extraordinaire. Mais tout, tout plutôt

que ce poids accablant, cette chape de plomb sur la volonté... Marsal, je veux que Dufour marche, et il marchera... Venez, il doit être préparé... »

Quelques minutes après, nous entrions dans la salle d'opération, lui, bien nerveux, bien tendu; moi, bien désireux que l'audacieuse tentative à laquelle il allait se livrer sur l'héroïque et infortuné Dufour fût achevée et qu'elle réussît. Je constatai avec inquiétude que l'excitation grandissait chez Ortègue, à mesure que l'instant d'agir approchait. Jadis, c'était le contraire. Rien que de passer le tablier et les gants de caoutchouc le calmait. Ce matin-là, il avait parlé, parlé, le long des couloirs, avec une volubilité si morbide! Je me rappelle distinctement deux de ses propos, l'un qu'il me tint presque sur le seuil de la salle, en me montrant dans le jardin la silhouette de l'aumônier qui descendait le perron :

— « L'abbé Courmont vient de distribuer

sa morphine, peut-être à notre pauvre Dufour. Elle est encore plus abrutissante que l'autre. » .

Le second propos eut, pour théâtre, la salle elle-même, et, pour auditoire, le groupe des infirmiers et des infirmières, entourant le blessé, que l'on finissait d'endormir sur la table :

— « Vous allez assister à un miracle, » leur dit Ortègue, « mais un vrai, un miracle scientifique. Ce paralysé marchera. Je lui ouvrirai le canal vertébral, et j'aurai la balle. Ah! c'est une magnifique opération. Vous en avez une chance, jeunes gens. Vous aurez assisté en deux mois à trois laminectomies. Demandez à Marsal. Il n'en a pas vu davantage dans tout son internat. »

L'espèce d'allégresse joyeuse avec laquelle il annonçait une des plus sanglantes interventions qui soient justifiait l'injurieuse épigramme de l'humoriste qui prétendait

que nous nous faisons chirurgiens pour satisfaire impunément des instincts de bourreau. Que cette allégresse de mauvais goût lui ressemblait peu et peu la soudaine fixité avec laquelle il me regardait enduire d'iode le dos du blessé, qui reposait, couché sur le ventre! J'observai aussi que ses doigts, d'ordinaire si fermes, tremblaient un peu, tandis qu'armé d'un compas à trois branches et guidé par une plaque radiographique sur laquelle s'entrevoyait la balle, il marquait trois points de repère dans cette peau maintenant toute jaune, — mais pas plus que son masque à lui. Ces préparatifs terminés, il commença de procéder à la dénudation des vertèbres par une profonde incision rectiligne, poussée jusqu'aux os. Était-ce ma propre nervosité? Il me sembla que son coup de bistouri n'avait plus sa décision habituelle. Je n'eus pas le loisir de réfléchir sur cet indice. Cette dénudation s'accompagnait, comme toujours, d'un

écoulement sanguin considérable qui risquait d'obscurcir le champ opératoire. J'avais saisi les deux écarteurs destinés à maintenir les lèvres de la plaie. J'en utilisais un et je tendais l'autre à Ortègue. Je le vis, avec stupeur, ne pas prendre garde à mon geste. Il continuait à travailler dans ce flot de sang, mais d'une main hésitante, incertaine. Tout à coup, il lâche le manche du bistouri. Je le vois qui défaille, les yeux égarés, les traits décomposés. A peine eûmes-nous le temps de le recevoir sur un tabouret où il s'affaissa, en balbutiant, d'une voix rauque :

— « Je n'y vois pas!... Je ne peux pas!... »

Et, dans cet effrayant *collapsus,* l'honneur professionnel survivant seul aux facultés momentanément obscurcies, il eut encore la force de me repousser et de me dire, en me montrant la table où gisait le patient ensanglanté :

— « Lui, Marsal! Occupez-vous de lui. Retirez la balle.... »

XIII

Mon devoir ne faisait pas doute : l'opéré d'abord. Tandis que deux infirmiers emmenaient le chirurgien vaincu, en le soutenant, j'essayais, moi, d'arrêter l'hémorragie. Mais ensuite? Devais-je refermer la plaie, alors que j'avais dans l'oreille la phrase redoutable : « C'est peut-être une question d'heures? » Allais-je continuer l'opération, dans l'inconnu, et m'en rapporter exclusivement au diagnostic indiqué par Ortègue? Je me rangeai à ce second parti, comme suggestionné par ce génie dont je venais pourtant de constater l'éclipse. Je cédais surtout au besoin de lui

procurer le seul soulagement qu'il pût recevoir, dans la détresse où sa défaillance le plongerait. Sa première parole, quand nous nous reverrions, serait pour me demander : « Et Dufour? » Quel réconfort si je pouvais lui répondre : « J'ai la balle. C'était bien une simple compression de la moelle. Il est sauvé! » A travers le tumulte de ces pensées, j'ordonnai à l'anesthésieur, qui s'était levé, lui aussi, de remettre le masque sur la bouche du blessé dont le gémissement annonçait le prochain réveil, et, achevant d'appliquer les écarteurs, je repris l'exploration dans un domaine où une erreur de quelques millimètres risque d'être fatale. Je ne me rappelle pas avoir, durant toute ma vie médicale, exécuté un travail qui m'ait paru plus long. Aucun non plus ne m'a fait éprouver davantage, à travers le pénible détail de ces brisements et de ces ouvertures d'os, cette sensation, dont a si bien parlé un de nos maîtres, Jean-Louis

Faure, dans la belle page de son essai sur l'*Ame du Chirurgien*. Il y montre l'opérateur sentant passer en lui un frisson qui l'exalte, qui l'élève, qui donne à son être une puissance nouvelle. Tout en cheminant de fibre en fibre, à travers cette chair saignante et vivante, j'admirais une fois de plus la sûreté des inductions d'Ortègue, et son coup d'œil divinatoire. Le projectile était exactement où il avait dit. Je le tenais. Je le retirais. La compression sur la moelle allait disparaître, et, avec elle, la paralysie. Le miracle aurait lieu. Le blessé serait sauvé. Entre parenthèses, il était si bien sauvé qu'il a quitté l'hôpital pour prendre un congé de convalescence, l'autre semaine, sans avoir jamais soupçonné à travers quelles péripéties s'est accomplie l'œuvre de sa délivrance. Jean-Louis Faure a dit cela aussi de l'anesthésié, qu'il est le seul indifférent au spectacle qui se joue autour de la table opératoire. Jamais cette

phrase ne m'a paru plus vraie qu'à l'occasion de cet épisode, à l'heureuse issue duquel je n'osais pas croire, tandis que les aides emportaient cet homme toujours endormi, mais rendu à la vie.

A peine pris-je le temps de laver le sang qui couvrait mes mains et mon visage. Le tablier encore souillé, je me précipitai dans la direction du cabinet d'Ortègue, serrant entre mes doigts, comme un trésor, le projectile que je voulais lui tendre, avant même de lui parler :

— « Le Professeur est revenu à lui, » me dit une infirmière que je rencontrai. « On lui a fait, sur sa demande, une piqûre de morphine. Il a voulu que nous le laissions seul. Il repose sur son divan. Mme Ortègue le veille. »

— « Il est retombé, » pensai-je. « C'était fatal. Et c'est mieux. Cette défaillance, au milieu de l'opération, avec ce trouble de la

vue et ce dérobement des jambes, c'est la suppression brusque de la morphine qui l'a causée. Une syncope mortelle aurait pu se produire. Il faut que je me rende compte de son état... Mais s'il dort?... Je vais toujours aller dans la pièce qui précède son cabinet. S'il dort, je me retirerai. Sinon, d'apprendre que l'opération a réussi sera le meilleur des médicaments... »

J'ouvris donc cette première porte aussi doucement qu'il me fut possible, et en marchant sur la pointe des pieds. Je n'eus pas plus tôt franchi le seuil que des éclats de voix m'arrivèrent, de ce cabinet dont cette pièce faisait l'antichambre. J'allai pour frapper à la deuxième porte et avertir de ma présence. Une phrase, entendue distinctement, m'arrêta net, tant elle me saisit, et voici le terrible dialogue que j'écoutai, immobile, frappé d'une véritable sidération. Ortègue, dans cette extrémité de détresse, n'avait plus eu la force de taire son

Mais pourquoi te dire toute cette honte, cette lâcheté?... Je te fais horreur... »

— « C'est toi, qui ne soupçonnes pas combien je t'aime, » répondit-elle.

— « Mais non, » dit-il, « tu ne peux plus m'aimer. On n'aime pas le cadavre que je suis devenu. Quand je me regarde dans la glace, et que je vois ce masque sinistre, ces joues décharnées, ce teint verdâtre, je comprends bien qu'on ne peut plus m'aimer. On ne peut plus. C'est fini... Jusqu'à ce matin, j'avais le droit de penser : « Intelligente « comme elle est, fille du savant qu'était son « père, elle peut encore trouver en moi où se « complaire, mon talent, ma science; en me « voyant travailler dans cet hôpital, y être « admiré, elle peut être fière de moi, fière « de porter mon nom... » Cette idée me soutenait, m'exaltait. A cause d'elle, je m'étais surpassé ici, pendant ces dernières semaines. Laisse-moi me rendre ce témoignage comme je le rendrais à un mort.

Cela aussi est fini, fini!... Après ma défaillance de ce matin, je n'oserai plus toucher à un instrument. J'aurais trop peur d'être un assassin... J'en suis un peut-être, si Marsal n'a pas réussi... Alors toi, la Science, mon art, tout est parti, tout... C'est une chose horrible, vois-tu, quand tout ce que l'on a aimé s'en va, s'écoule, se perd, et de le voir, de le sentir, de s'en aller avec, et dans quelle mort!... »

— « Mais je ne m'en vais pas, Michel, » de quel accent elle jeta ce cri!... « Moi, tu me gardes. Moi, tu ne m'as pas perdue. Je t'aime, entends-tu, je t'aime. »

— « Ne prononce pas ces mots. » De quel accent aussi protestait Ortègue!... « Ils me font trop mal... Mais puisque ce n'est pas possible!... Tu ne m'aimes pas. Tu me plains. Et c'est vrai que je suis bien à plaindre... »

— « Je t'aime, » supplia-t-elle. « J'ai mis toute ma vie sur toi. Je t'aime... Je ne

sais pas si c'est impossible, si c'est insensé. Je sais que cela est. Je t'aime avec la même tendresse passionnée que le jour où tu m'as demandé d'être ta femme et où je t'ai dit oui. C'est ce jour-là que je t'ai donné toute mon âme. Tu l'as, ne sens-tu pas que tu l'as? Je ne t'en ai jamais rien repris, rien. Mais dis-moi que tu comprends que je t'aime, que tu le sens. Dis-le-moi... »

— « Je ne peux pas le sentir, » fit-il. « Ça n'est plus possible... »

— « Parce que tu souffres, parce que tu es malheureux?... Mais tu n'as donc pas compris pourquoi je t'ai aimé, pourquoi j'ai mis toute ma vie sur toi, je te le répète? Oui, toute. Car je n'admets pas qu'on aime deux fois, ni qu'on cesse d'aimer. Je n'admets pas surtout que l'on refasse son existence. C'est ce que je n'ai jamais pardonné à ma mère. Tu étais plus âgé que moi. J'ai toujours su que tu vieillirais avant moi, et cela aussi m'a été une raison de t'aimer

plus. Mon père m'avait élevée dans le culte de la Science. Il m'avait dit ce qu'il pensait de toi, ce que tu valais comme savant. C'est la poésie de ta vie qui m'attirait, de cette vie consacrée à la Vérité, à travers des choses si dures, ce qu'il y a de haut, de bienfaisant dans ce travail qui semble si brutal. Je me suis dit : « Quand « il commencera de vieillir, je l'entoure- « rai. Je serai sa garde-malade, s'il le faut. « Mon être aura eu son plein emploi. » Les autres femmes rêvent d'être mères. Je l'aurais été par toi. J'en aurais été très heureuse. Je ne l'ai pas été. Je ne le regrette pas. Mais si tu ne sens pas cela, justement à l'heure où tu as le plus besoin de le sentir, qu'est-ce que tu veux que je devienne, moi aussi ? Où veux-tu que je trouve de la force ? Si je ne t'aide pas dans cette dernière épreuve, oui, tout est fini. Mais je te soutiendrai, je t'aiderai... » Et de nouveau, sauvage-

ment : « Tu as pensé à me tuer? réponds. »

— « Je te l'ai dit. »

— « Réponds encore. Tu as pensé aussi à te tuer? »

— « J'y ai pensé. »

— « Hé bien! veux-tu que nous mourions ensemble? Croiras-tu que je t'aime, alors?... »

Il y eut un silence.

— « C'est bien vrai? » interrogea-t-il.

— « Si c'est vrai? Mais regarde-moi. »

— « Ah! » fit-il, et je frémis de constater que sa voix changeait et qu'à l'accent désespéré un ton d'extase succédait, d'exaltation, d'enivrement. « Oui, je le crois, que tu m'aimes... Ah! merci! merci! C'est la première fois, depuis des semaines, que je sors de mon cauchemar, que j'ai un peu de douceur à respirer, à sentir. Oui, je sens que tu m'aimes, maintenant. Et que c'est doux! Quel calme en moi! Quelle détente!... Pour que tu

m'aies parlé ainsi, comme tu m'aimes! »

— « Enfin! » gémit-elle. « Oui, je t'aime, passionnément, absolument. Va. Je n'aurai pas besoin d'effort pour quitter un monde où tu ne seras plus. A moi non plus la mort ne fait pas peur. Moi aussi, je sais que c'est le grand sommeil. Quand veux-tu que nous y entrions? Aujourd'hui, pour que tu n'aies plus à tant souffrir dans ta pauvre chair? Tout de suite, à cette minute où nous sommes si unis, si transparents l'un pour l'autre? Veux-tu? Je suis prête. »

— « Pas encore! » répondit-il. Avec quelle angoisse, durant ces terribles minutes, j'attendais de lui, de cet homme que j'étais habitué à tant respecter, un cri de révolte, un geste de refus, devant cette offre d'un dévouement insensé! Ce cri, il ne le poussa pas. Ce geste, je devinai qu'il ne l'esquissa pas. Signe, hélas! que son âme était aussi malade que son corps. Il acceptait le monstrueux projet de ce sui-

cide à deux, sans même le discuter, dans un délire qui prouvait qu'il avait, lui aussi, mis toute sa vie sur cet amour, et il continuait : « Je suis trop heureux en ce moment. Je ne veux pas perdre ça. Tant que j'aurai des yeux pour te voir, des mains pour te prendre les mains, une pensée pour savoir que tu existes, je veux vivre, ne pas perdre de toi une heure, une seconde. La morphine me sauvera de trop souffrir. J'en avais peur, parce que j'observais qu'elle m'empêchait de travailler. Elle ne m'empêchera pas de te regarder, de t'écouter respirer, de te sentir vivre. J'ai encore des semaines, des mois peut-être. Je ne veux pas les perdre. »

— « Moi non plus, » dit-elle. « Mais jure-moi une chose. Jure-le-moi sur notre amour, que ce n'est que remis, que tu ne partiras pas sans moi, que c'est un pacte passé entre nous, comme le jour où tu m'as demandée. Tu te rappelles?... Tu es méde-

cin. Tu sauras bien les symptômes qui annonceront la fin. Quand ils seront là, tu me le diras, et aussi le moyen pour moi. J'aurai du courage. Nous glisserons ensemble dans ce noir, dans ce froid, dans ce vide, comme tu disais. Vois-tu, il y aurait quelque chose de plus noir, de plus froid, de plus vide, notre maison sans toi. Michel, » insista-t-elle solennellement, « je sais que tu n'as jamais manqué à une parole donnée. J'ai ta parole? »

— « Tu as ma parole, » répondit-il.

— « Merci, » fit-elle. Puis, câline et lui parlant comme à un malade : « Essaie de dormir un instant, mon ami. Tu en as besoin. Tu me dois de ménager notre reste, à présent. Étends-toi. Tu vas dormir. »

— « Pas avant que je ne sache l'issue de l'opération, » dit-il, avec une reprise d'anxiété dans la voix. « Je viens

d'être si bouleversé! J'ai oublié ce malheureux Dufour. Pourvu que Marsal l'ait sauvé!... »

— « Je vais m'informer, » répondit-elle, « et je reviens. »

XIV

J'avais le temps, moi-même, de m'en aller, de passer dans le corridor. Là, j'aurais rencontré Mme Ortègue comme par hasard. Elle aurait cru que je rentrais de la salle d'opération. Mon premier mouvement fut, en effet, de me retirer. Et puis je restai. J'avais dans les oreilles ces mots : « Aujourd'hui... Tout de suite... » Si Ortègue les reprenait, à bout de forces et dans le paroxysme d'une nouvelle crise? Si l'horrible projet s'accomplissait ce soir,

demain? Me pardonnerais-je de n'avoir pas poussé aussitôt le cri que j'avais dans la gorge devant ce forfait? Car c'en était un, cet exemple de lâcheté dans la douleur, donné à tous les blessés de cet hôpital, en ce moment. Tandis que j'hésitais, quelques secondes à peine, Mme Ortègue avait ouvert la porte. Elle m'avait vu. Elle recula dans une secousse de saisissement; puis, mettant une main sur ses lèvres, pour m'ordonner de me taire, de l'autre elle me montra la porte refermée, et, me prenant par le bras, elle m'entraîna :

— « Il y a longtemps que vous étiez là? » interrogea-t-elle, quand elle m'eut conduit dans la chambre qui lui était réservée, — si près du malade! Et cela augmentait encore le tragique de cette conversation : la possibilité qu'il apparût, amené par le désir de savoir plus tôt le sort du pauvre capitaine Dufour.

— « Oui, madame, » répondis-je. A

quoi bon essayer de lui mentir? « Je venais annoncer au Professeur que j'ai achevé l'opération, qu'elle a réussi, et lui apporter ce projectile. »

— « Pourquoi n'êtes-vous pas entré alors? » demanda-t-elle, impérieusement. « Pourquoi nous avez-vous écoutés, espionnés? »

— « Madame, » interrompis-je, » je ne peux pas m'excuser. Je devais ou entrer ou me retirer. C'est vrai. J'ai été comme cloué sur place. »

— « Et maintenant, vous allez lui parler, lui dire qu'il n'a pas le droit de m'entraîner dans la mort, tourmenter encore son agonie, lui disputer la dernière joie que j'ai pu lui donner? Hé bien! je ne le veux pas, Marsal. Je ne le veux pas... Mais chut!... » Elle posa de nouveau ses doigts sur sa bouche, en tendant l'oreille. Quelqu'un passait dans le corridor, qui s'éloigna. « Donnez-moi ce projectile, » dit-elle,

« que je le porte à mon mari. Quand il saura son malade tiré d'affaire, il reposera. Pas avant... Et attendez-moi. »

Cinq minutes plus tard, elle était là. J'avais eu le temps de réfléchir, et ce fut moi qui recommençai l'entretien en l'accueillant par ces mots :

— « Madame, je ne parlerai pas à M. Ortègue. Il est si malade. Je ne lui infligerai pas une émotion de plus. Il souffre trop, depuis des mois, vous le savez maintenant. Et, pour couronner le tout, cette opération si péniblement interrompue!... Si nous n'étions pas dans un hôpital de guerre, je quitterais cette maison. Je ne peux pas. Il ne me laisserait pas aller. Ma présence est d'autant plus nécessaire ici, qu'en ma qualité d'élève du Professeur, je suis la main toute désignée pour exécuter ses indications, s'il renonce à opérer, comme il l'a dit. Je ne m'en irai donc pas et je ne lui parlerai pas, je vous le répète.

Mais le silence même que je m'engage à garder vis-à-vis de mon maître, mais mon culte pour lui, mais mon respect à votre égard, me donnent le droit de vous parler à vous. Madame, ce suicide à deux est un crime. Ne le commettez pas et ne le faites pas commettre. »

— « Quel crime? Oui ou non, ma vie m'appartient-elle? »

— « Pas à vous seule, madame. La vie de personne n'est à lui seul. Mais montez donc dans nos salles, dans la chambre du blessé que je viens d'opérer. Regardez-le, et interrogez votre conscience. Tant qu'il existe au monde quelqu'un qui souffre et à qui nous pouvons faire un peu de bien, nous en aller, c'est déserter, et en temps de guerre, dans ce malheur universel, il y a partout des gens qui souffrent... »

— « Et si mon mari a plus besoin de moi que tous les autres? » interrompit-elle. « Si je n'ai pas d'autre moyen de l'aider à mou-

rir? Vous parlez de votre opéré? Supposez-le malade à cette minute d'une maladie certainement contagieuse et mortelle. Je viendrais vous dire : « Il faut une infirmière « pour le soigner, j'y vais. » Ce serait un suicide aussi. Parleriez-vous de crime? Marsal, je ne fais pas autre chose, et ma conscience est parfaitement tranquille. D'ailleurs, ce n'est pas la vôtre qui me parle. Ce sont vos préjugés. Je l'ai remarqué depuis longtemps. Vous n'osez pas penser vrai. Moi, j'ai appris de mon père d'abord, puis de mon mari, à penser vrai. Tenez, voulez-vous que je vous dise sa pensée, à mon mari, sur le suicide? Il y a deux ans, — il n'était pas malade, alors, — une de nos amies s'était tuée. Je ne vous la nommerai pas. On a caché la chose, par préjugé toujours. Quelqu'un s'indignait contre elle. J'entends encore mon mari répondre : « Les raisonnements contre le « suicide ont été imaginés par des repus qui

« aiment la vie et qui voudraient que cha-
« cun l'aimât comme eux. Du plus animal
« des instincts ils ont inventé de faire une
« vertu. »

— « Mais cet instinct même, » répondis-je, « prouve que le suicide est contraire à la nature, contraire à l'ordre, contraire à la loi. »

— « Allez jusqu'au bout, » répliqua-t-elle avec une ironie singulière, « dites qu'il est défendu par Dieu, pendant que vous y êtes. Je vais vous étonner. Ça aurait du sens, au moins. Mais Dieu! S'il y avait un Dieu, est-ce que je vivrais cette heure atroce? Est-ce que je l'ai méritée?... Et puis le Bien, le Mal, qu'est-ce que ces mots signifient? Je suis la fille d'un savant, la femme d'un savant. Je suis habituée à penser ma vie. Je sais qu'il n'y a pas de Dieu. Je sais qu'il n'y a pas d'autre monde. Je sais que le Bien et le Mal sont le résultat d'un long atavisme d'adaptations. Pour les

autres femmes, ces formules n'ont pas de sens. Elles en ont un pour moi. Mon père et mon mari me les ont assez commentées. Quand cette adaptation n'est plus possible, quand une créature humaine souffre trop, au nom de quoi lui défendrez-vous de se délivrer de cette souffrance? C'est mon histoire, Marsal. Je souffre trop. »

— « Et si un soldat dans la tranchée, aujourd'hui, quelqu'un que vous estimez, que vous aimez, votre cousin Le Gallic, par exemple, disait aussi : « Je souffre trop, » et se tuait, qu'est-ce que vous penseriez de lui? »

— « Qu'il est un lâche, s'il peut se battre. Mais s'il ne le peut pas?... Marsal, donnez-le-moi, le moyen de me battre contre cet horrible mal, qui va me prendre mon mari, me l'arracher. Et vous verrez!... Non. Vous savez trop qu'il n'y a rien à faire, que le cancer est là, implacable, incurable, avec son échéance aussi fatale que le retour du

matin et du soir. Vous savez que mon mari est perdu. Je ne lui ai pas menti tout à l'heure. Vous m'avez entendue. J'ai mis toute ma vie sur lui. S'il me manque, je ne peux pas continuer. Je ne veux pas recommencer. Vous me parlez de nature? Pour ma nature, à moi, tout le prix de l'existence, toute sa beauté, c'est la fidélité. Le reste : ces femmes qui aiment après avoir aimé, qui redisent à un homme les paroles qu'elles ont dites à un autre, qui se renient elles-mêmes et leur passé, j'en ai le dégoût, j'en ai l'horreur. Je ne veux pas changer; et le plus affreux, dans le fait de survivre, c'est qu'en vivant, et malgré soi, on change. Déjà, depuis cette année, depuis que mon mari est malade, par instants j'ai peur que mon sentiment pour lui, si complet pourtant, si unique, ne m'échappe. Vous vous rappelez la fiancée de Vincent, de ce malheureux qui a le visage écrasé, et sa fuite épouvantée devant cet aveugle au

masque de sang et de pus, quand elle s'était glissée pour assister au pansement, et son cri dans les couloirs : « Ce n'est plus lui! Ce « n'est plus lui!... » Ce désespoir-là, c'est le mien. A certaines heures, il me semble que je ne retrouve plus mon mari. Je frémis de penser qu'il y a des choses qu'il émouvait en moi et qu'il n'émeut plus. Mais ce frémissement, c'est de l'amour encore. C'est le passionné désir de n'avoir existé que pour lui et par lui. M'en aller avec lui, c'est consommer ce désir. C'est vraiment avoir vécu ma vie. »

Que lui répondre? Au nom de quoi, en effet, lui donner tort? Je la voyais si vraie, et de la sincérité absolue émane une force qui s'impose. Saisir une nature humaine dans sa plus intime logique, c'est l'admettre. C'est légitimer, pour un instant, des façons de penser que nous condamnerions comme abominables, mais isolées de cette personnalité qui gémit, qui souffre. Nous

ne pouvons plus la juger, tant nous la sentons vivante. J'avais bien soupçonné auparavant, chez Mme Ortègue, l'influence des deux hommes supérieurs dans l'atmosphère desquels avait grandi la jeune fille d'abord, puis la femme. Mais sa beauté, son élégance, l'apparente frivolité de son luxe, sa surveillance d'elle-même et son habituelle discrétion ne m'avaient pas permis de pénétrer ce caractère, d'une forte cohérence dans sa complexité. Je constatais maintenant à quel degré la pensée de son père et celle de son mari maîtrisaient la sienne. Elle n'était pas pour rien d'origine bretonne. Elle avait adhéré à leur enseignement comme à une foi. Cette folle résolution de suicide avait jailli de l'arrière-fond de cet être si concentré, si capable des plus violents partis pris avec soi-même. Cette volonté d'un dévouement suprême, toute mêlée d'exaltation et de raisonnement, conçue dans un délire de pitié et justifiée par

des axiomes de nihilisme, c'était l'aboutissement, la somme de toute une existence, à la fois ardemment romanesque et durement systématique. A des frénésies de cette intensité opposer des arguments d'école, autant barrer un torrent avec une digue de petits cailloux. Il les roule en bouillonnant davantage. Des idées purement abstraites ne sauraient arrêter des âmes dans cet état de tension totale où l'intelligence et la passion ne font qu'un. Elles ne plient que sous un pouvoir analogue à celui de l'apostolat, sous l'influx d'autres âmes également tendues. La vie seule lutte contre la vie. Ma faiblesse intérieure, mes propres indécisions intellectuelles m'auraient, en toute occasion, laissé désarmé devant l'énergie d'un pareil déchaînement. Dans l'espèce, une autre circonstance me paralysait. L'intimité conjugale a ses arcanes. Y trop pénétrer est une profanation. Je l'éprouvai à cette minute, et que j'avais écouté, — malgré

moi, — mais écouté tout de même, ce que je n'aurais jamais dû entendre.

Il fallait cependant lui parler, et je lui dis, ne trouvant que les mots de l'humanité la plus simple :

— « Comme vous êtes malheureuse, madame, et que je vous plains ! »

— « Je ne suis pas à plaindre, » répondit-elle, avec une fierté qui me rappela Ortègue, et son secouement de tête, quand je lui avais serré la main après sa confidence. Elle était vraiment, malgré la différence de leurs âges, la femme de cet homme. Elle l'était encore par cette netteté dans la décision qui la fit couper court à une scène en train de tourner à l'émotion inutile. Elle ne m'avait parlé que pour prévenir de nouvelles intrusions dans le tragique tête-à-tête qu'elle entendait maintenir, jusqu'au bout, entre elle et son mari. Elle regrettait déjà que cette explosion eût dépassé sa volonté. Je la vis se raidir, se contracter, et ce fut

d'un ton sec et tranchant qu'elle ajouta : « Tout cela, c'est du temps perdu, pour moi qui ai des comptes à finir avant que mon mari se réveille, pour vous qui devez surveiller votre opéré. Allez-y. »

Je lui obéis, mais, à peine la porte franchie, et le magnétisme de sa présence brisé, je redevins moi-même, et je me répétai en marchant dans les couloirs :

— « J'empêcherai cette horrible chose. Je l'empêcherai. Mais comment? »

XV

C'est une très étrange impression que celle de certains silences après certaines paroles. Lorsque je rencontrai, deux heures plus tard, Mme Ortègue, je sentis que toute allusion à notre entretien était impossible.

Elle s'était reprise. Elle ne me la permettrait pas. Nous nous trouvions en présence d'Ortègue, qui s'était repris aussi. Reposé par ces quelques instants de sommeil, il m'avait demandé pour avoir des détails précis sur l'opération du matin.

— « Je suis content de vous, mon cher Marsal, » me dit-il. « Et c'est un grand réconfort. Il n'est pas probable que j'opère jamais plus. » Il arrêta mon geste de protestation. « Mais si la main défaille, le diagnostic demeure. Je pourrai encore rendre des services, — avec vous. Avouez que je n'avais pas tort, à Beaujon, de vous répéter : « Soyez chirurgien. » C'est si beau, cet Art, appuyé sur la Science! Et quelles émotions d'intelligence quand, le bistouri en main, les plus minutieux détails anatomiques nous revenant, nous greffons littéralement notre action sur celle de la vie! Cette guerre est pour nous une occasion d'expériences extraordinaire, unique. Notez

bien l'affaire d'aujourd'hui et en particulier les signes de localisation. Vous vous les rappelez? »

Tandis qu'il me résumait, en quelques phrases lumineuses, ses motifs, dans le cas présent, pour avoir substitué le diagnostic d'une compression de la moelle à celui d'une section, adopté d'abord, je m'étonnai de la sérénité empreinte maintenant sur son visage. Il y avait dans son être entier une détente, une quiétude, une douceur brisée. Que ce maître du bistouri pût se renoncer avec cette tranquillité, ce prince de la chirurgie abdiquer avec cette résignation, quel indice! Ce projet de suicide à deux, offert dans l'égarement de la pitié, accepté dans l'aberration du désespoir, ce pacte de délire, calmait comme par miracle le violent et convulsif orage de sa rébellion. Le mourant, enragé de sentir tout s'écrouler, tout s'abîmer, en lui et autour de lui, trouvait soudain la force de dire adieu à

une vie où il ne laisserait pas celle qu'il aimait, ah ! de quelle ardeur, de quelle démence ! Cette paix m'épouvanta, plus encore que les éclats de tout à l'heure. Entre cet homme et cette femme, ce monstrueux contrat de mort n'était donc pas un jeu, le caprice d'un instant de folie? Ils l'avaient accepté, aussitôt que conçu, avec une sincérité absolue, totale, irrépressible. A les voir ainsi, lui, si malade, presque extatique par la double ivresse de la morphine et de la passion; elle, avec un regard d'ensorcelée, j'eus l'évidence que j'étais là devant un phénomène de fascination réciproque, contre lequel toute intervention échouerait. J'avais assisté à l'éclosion simultanée de cette volonté de suicide. Ils se l'étaient non pas imposée, mais communiquée l'un à l'autre par une contagion sentimentale qui m'apparut à cette minute comme un destin, comme un *fatum*, et j'en frissonnai de terreur jusqu'au plus intime repli de mon être.

Cette idée de fatalité, le médecin la rencontre sans cesse. Il n'en est aucune que notre métier nous apprenne à regarder plus souvent en face, pour l'accepter quand l'issue est immédiate et foudroyante, pour la combattre quand l'échéance, incertaine ou reculée, nous laisse du temps. — Le temps, c'est notre champ de bataille, à nous. Mieux, c'est notre allié. Que de fois nous avons vu sa lente et sourde action amender l'irréparable, introduire dans la trame logique des faits un élément inattendu et qui bouleverse nos plus sûrs calculs! J'avais du temps. Que ce soit mon excuse pour ne pas avoir tout essayé, et tout de suite, contre le sinistre projet auquel le hasard venait de m'initier. Il ne s'accomplirait ni demain ni après-demain, je le savais, ni avant beaucoup de jours. La fièvre d'amour d'Ortègue m'en était garante : il reculerait jusqu'à la dernière extrémité le geste de l'éternelle séparation. Peut-être, dans l'intervalle, la cons-

cience se réveillerait-elle en lui d'elle-même? Un autre entretien que nous eûmes presque aussitôt me le prouva : dans ce naufrage de son ancienne morale, il conservait le sens de la probité. Il tenait à m'excuser sa rechute dans le morphinisme.

— « Marsal, avouez que vous ne m'estimez pas d'avoir recommencé les piqûres? Vous avez tort. Je n'ai pas manqué à ma parole. J'avais pris vis-à-vis de moi-même l'engagement de souffrir pour rester capable d'opérer et de servir. Mais, puisque je ne peux plus, je me suis rendu ma parole. Opérer? Quand le souvenir de ma défaillance ne me l'interdirait pas, je n'en aurais plus la force... Tenez, à peine si je soulève ce livre... » C'était son grand *Traité clinique de chirurgie nerveuse,* publié l'année précédente. Il l'ouvrit, et, me montrant des notes crayonnées dans les marges : « Je rectifie quelques petits détails. Si on le réimprime jamais, vous y insérerez ces cor-

rections. Marsal, un savant n'est jamais assez méticuleux. »

Ce scrupule, quelle invitation à lui parler! Mais comment avouer que j'avais écouté sa terrible conversation avec sa femme, sans risquer un de ces accès de colère comme il en avait de si violents depuis ces dernières semaines et une rupture entre nous? Qu'il me renvoyât de la rue Saint-Guillaume, — il en était le maître, — impossible de reprendre contact avec les deux complices du crime que je voulais à tout prix empêcher. Oui, il fallait patienter, puisque, encore une fois, j'avais à moi le temps. Ce souverain pouvoir que porte avec elle l'attente, n'en trouvais-je pas un exemple dans cette bataille de la Marne, dont le développement s'était mêlé pour moi à toutes les émotions de ce dur mois de septembre? Ortègue lui-même ne cessait de m'en entretenir.

— « Savez-vous pourquoi Joffre est

grand? » me disait-il. « C'est qu'il fait une guerre scientifique. »

Il évoquait le général à Charleroi, mesurant la poussée de l'avalanche allemande, mathématiquement, calculant que ses propres réserves n'arriveraient pas au front en temps utile et faisant reculer son front vers elles. Il concluait :

— « C'est le simple bon sens et c'est l'observation. *Soumettre son idée aux faits et être prêt à l'abandonner, à la modifier ou à la changer, suivant ce que l'observation des phénomènes enseignera,* cette phrase de Claude Bernard reste aussi vraie de la guerre que du laboratoire. Il n'existe pas deux méthodes différentes pour l'esprit humain. Une seule vaut : observer la réalité telle qu'elle est, pour s'y conformer. On n'agit sur les faits qu'avec des faits. »

Je le regardais raisonner si juste, si droit, et je m'étonnais : tant de sagesse unie, dans le même homme, à tant d'égarement!

Tout le long du jour, à travers ma besogne d'hôpital, je me répétais avec admiration sa formule si précise : « On n'agit sur les faits qu'avec des faits. » Entre deux pansements, j'essayais par l'imagination de l'appliquer au problème qui commençait de m'obséder, qui m'obséderait toute ma vie, je le sentais, si je n'arrivais pas à le résoudre avant la date fixée par Ortègue. Le fait que j'avais surpris : cette abominable volonté du suicide à deux, par quels autres faits l'empêcher? Par des faits psychologiques uniquement, je m'en rendais compte. Les matériels m'échappaient. Il n'y a pas de coercition qui permette de prévenir des attentats de cet ordre, et, modifier l'état de santé d'Ortègue, élément premier et fondamental de ce drame, autant songer à lui rendre l'organisme inentamé de ses vingt-cinq ans. Je reculais devant cet autre fait : une explication avec lui. J'ai dit pourquoi. Un domaine me restait : la dis-

position d'âme de Mme Ortègue. Elle aussi, elle surtout, pouvait changer. L'instinct de vivre est si puissant encore, à son âge! Oui, mais si puissant aussi l'honneur personnel, le besoin de manquer d'autant moins à un engagement qu'il est plus redoutable et plus douloureux! Je l'avais trop constaté dans notre explication : elle était de celles qui ne supportent pas même le soupçon d'une peur et d'un recul. Comment lui parler, avec cette appréhension de la raidir davantage dans l'orgueil de son tragique sacrifice?

Les jours cependant succédaient aux jours, les semaines aux semaines. Après ce lundi 28 septembre, était venu le lundi 5 octobre, puis le lundi 12 octobre. Si j'avais tenu un bulletin quotidien de mes rapports avec le ménage Ortègue, j'aurais dû y écrire, chaque soir, les mots : « situation inchangée, » qui m'accablaient, à les

lire trop souvent sur le *Communiqué*. Car la guerre continuait, si voisine, — à quatre-vingts kilomètres de Paris, — si incertaine encore! J'en suivais les péripéties avec autant d'angoisse que si je n'avais pas été engagé dans ce drame privé, — bien chétif pourtant, bien mince auprès de l'autre! Je le comprenais trop, et que l'immense combat, prolongé en ce moment sur l'Aisne, était, au suicide possible d'un couple égaré, ce qu'un tremblement de terre, comme celui de Lisbonne ou de Messine, est à l'écrasement de deux pauvres fourmis. L'inquiétude nationale n'arrivait pas à paralyser chez moi l'autre inquiétude. Elles se mêlaient en s'avivant. J'ouvrais le journal, le matin, avec une hâtive impatience, pour apprendre où nous en étions de notre avance autour d'Arras, en Woëvre, sur les Hauts-de-Meuse, et je le fermais, sans l'achever, à l'approche d'Ortègue ou de sa femme, pour ne plus épier que leur physionomie.

Où en étaient-ils, eux, du criminel projet? En avaient-ils reparlé? Naturellement, je ne déchiffrais rien que le travail de l'implacable mal sur le masque de mon pauvre maître, et, sur celui de sa compagne, le parti pris de se dérober à mon enquête. Elle s'accablait de besogne maintenant. Son infatigable activité provoquait l'étonnement de tous. Je la voyais, d'un bout à l'autre du jour, faire la navette entre le bureau de son mari et les différentes salles de l'hôpital, lui rapportant les moindres incidents et transmettant les ordres qu'il s'obstinait à donner de son divan. Il y restait étendu de longues heures, fumant cigarette après cigarette. Entre la résolution de mort que la jeune femme cachait derrière son beau visage sérieux et ce labeur assidu de charité auquel je la voyais livrée, il y avait un déroutant contraste. J'y voulais discerner l'indice d'un secret remords. Ce désir presque fiévreux d'être utile à des

malheureux me semblait, par instants, une expiation anticipée. « Il n'est pas possible, » me répétais-je, « qu'elle ne sente pas la vérité de ma parole : que le suicide, en ce moment, est une désertion. Une première fois, je me suis adressé à ce sentiment. Je recommencerai. » J'attendais toujours, avec l'idée de laisser cette évidence grandir encore en elle. De temps à autre, elle émettait des remarques très simples, qui me prouvaient à quelle profondeur les misères de l'hôpital entraient dans son imagination, combien aussi elle appréciait la valeur de l'humble soulagement. Je me souviens, par exemple, qu'une de ses amies étant venue la prier à dîner, une femme de son âge, très jolie et vêtue à la dernière mode, je lui dis :

— « On reste abasourdi de voir des gens qui ne se doutent pas qu'il y a la guerre. »

— « En effet, » répondit-elle. « C'est une très bonne personne, mais elle ne voit pas de blessés. Moi, si j'allais encore dîner en

ville comme elle, ceux d'ici m'apparaîtraient à table, je crois, pour me faire honte. Tant qu'ils souffrent, nous ne devons pas vivre comme avant. »

Une autre fois, et précisément un matin, comme elle me trouvait achevant un jour nal, je le lui tendis :

— « Lisez, » lui dis-je. « Il y a là une page bien éloquente. »

— « Non, » fit-elle dans un geste de refus. « Pour moi, ce qui se dit, ce qui s'écrit, n'a pas d'intérêt. Rien de réel n'existe plus que les souffrances de ces pauvres gens, » — elle montrait des amputés qui traversaient le péristyle, — « et l'aide qu'on peut leur apporter. Je ne comprends pas qu'en France, aujourd'hui, quelqu'un pense à autre chose qu'à se battre ou à soigner. »

Le soir même du jour où elle m'avait ému par cette généreuse profession de foi, une autre vision d'elle acheva de me rendre

l'espoir que le funeste dessein ne s'accomplirait pas. Nous approchions du milieu d'octobre. La bataille faisait rage de Lille à Verdun, et, par suite d'une incroyable incohérence administrative, l'arrivage des blessés était quasi suspendu chez nous. Cinq heures venaient de sonner. Les pansements de l'après-midi avaient été finis plus tôt que d'habitude. Il régnait dans les couloirs le silence d'après les visites. C'était le moment où les convalescents quittaient le jardin, afin d'éviter la surprise des premiers froids d'automne. Je m'étais mis à la fenêtre pour regarder si nos soldats observaient la consigne et si aucun d'eux ne s'attardait. Je vis que Mme Ortègue se promenait seule dans les allées devenues vides. A peine si je la reconnus d'abord, tant sa démarche, ordinairement ferme et vive, se traînait, comme lassée, comme brisée. Elle cheminait, contemplant, à travers le feuillage éclairci et doré des arbres, un admi-

rable ciel du couchant, orangé, avec des reflets d'un vert pâle. Pas un souffle de vent n'ébranlait l'air. L'immobilité de ce coin de verdure, prolongé par d'autres, faisait de cette enclave un petit parc, d'une paix et d'une douceur singulières. Des façades d'hôtels contemporains du nôtre se profilaient au delà. Je voyais, à travers les déchiquetures des feuillages, leurs teintes décolorées et neutres s'éveiller d'espace en espace, et le soleil frapper les vitres de quelques hautes fenêtres. L'extraordinaire tranquillité de cet endroit et de cette heure s'harmonisait avec la silhouette blanche que je regardais aller d'un pas de plus en plus fatigué. Cette atmosphère de repos gagnait-elle le cœur tourmenté de la jeune femme, ou bien souffrait-elle du contraste entre la paix des choses autour d'elle et sa pensée? La pelouse s'émaillait des corbeilles dont Ortègue faisait renouveler les fleurs chaque semaine. C'était une des élé-

gances de sa Clinique, et qu'il continuait, malgré la guerre, par une de ces petites fiertés d'amour-propre dont il était coutumier. Mme Ortègue s'arrêta devant un rosier chargé de roses d'un pourpre sombre. Elle en cueillit une qu'elle approcha de son visage. A cette distance et dans ce commencement de crépuscule, je ne distinguais pas ses traits, mais quel symbole que ce geste, cette attitude, cette fleur, longuement et voluptueusement respirée, devant ce ciel enflammé du couchant, par cette femme que j'avais entendue se vouer à la mort, et qui m'apparut soudain comme la jeune captive de la légende, disant adieu à la vie, la regrettant, se regrettant! Elle qui s'était déjà heurtée plusieurs fois, dans notre hôpital, à la froide et sinistre réalité de l'agonie, reculait-elle d'épouvante, en esprit, devant l'engagement, offert dans un élan de pitié, si tendre, mais si fou? La nature se révoltait-elle dans cette âme trop

volontaire contre cette promesse, jaillie d'un instant de tension surhumaine? Le drame muet que j'imaginais se compléta soudain par l'arrivée d'Ortègue. Je l'aperçus descendant les marches du perron, sans doute à la recherche de sa femme. Il fit quelques pas dans l'allée, sans qu'elle s'interrompît de la rêverie où elle s'immobilisait, appuyant toujours sur son visage la rouge fleur odorante. Il s'arrêta, et, à son tour, il la regarda, comme elle avait tout à l'heure regardé les roses. L'horizon s'était éteint. Les reflets du soleil ne flamboyaient plus aux carreaux. Il semblait qu'avec la présence d'Ortègue la féerie de l'heure paisible se fût évanouie. Que pensait-il lui-même en contemplant la mélancolie de cette femme, si, vraiment, il méditait toujours de l'entraîner avec lui dans la tombe? Brusquement, il s'approcha d'elle et lui mit la main sur l'épaule. Elle se retourna, comme effrayée, puis je les vis qui reve-

naient à pas lents vers la maison, sans se parler, comme si chacun redoutait le son de la voix de l'autre. Pris de pitié pour leur silence, je descendis au-devant d'eux. Je les rencontrai sur le perron, et je commençai de les entretenir d'une question d'ordre intérieur qui servit de prétexte à Mme Ortègue pour nous quitter :

— « Je vais arranger cela, » dit-elle, « et je reviens. »

Elle avait, en s'en allant, posé la belle rose sur une table du péristyle. Ortègue, qui s'était assis, prit cette fleur, et de ses mains, qu'il gardait toujours gantées maintenant pour en dissimuler la coloration de plus en plus sombre, il commença de la déchirer, pétale à pétale, avec une cruelle expression de son maigre visage bronzé, et un éclat de haine dans ses yeux de feu, dont la sclérotique brune était effrayante à voir. Quand tous les pétales furent tombés sur le parquet, il jeta sur la table le triste

débris mutilé qui restait de l'admirable rose, et, avec un rire spasmodique :

— « Voilà où j'en suis, Marsal, à me venger sur des fleurs, moi, Michel Ortègue!... » Il répéta : « Michel Ortègue! » Et il disparut, par la même porte que sa femme, sans que je trouvasse un mot à lui répondre.

XVI

Une demi-heure plus tard, il me faisait appeler dans son bureau. Il tenait à la main une dépêche qu'il me tendit. Un médecin du front, son ancien élève, lui annonçait l'évacuation, sur l'hôpital de la rue Saint-Guillaume, du lieutenant Ernest Le Gallic, gravement blessé à la tête dans un des combats autour d'Albert.

— « Je voudrais que vous prépariez Catherine, » me dit-il. « Je n'ai plus la force de rien. Je vais dormir. »

Il flottait dans ses prunelles une torpeur qui me prouva, comme le tiroir à moitié poussé où il mettait sa morphine, qu'il venait de se faire une piqûre. Ce n'était plus la douleur physique qu'il avait voulu endormir, cette fois. La scène de tout à l'heure le démontrait trop. Quelle descente dans l'abîme! Quelle dégradation depuis le jour, pourtant récent, où il recevait ce même Le Gallic, dans ce même bureau, avec une parole si agressive, mais tant de fermeté encore dans tout son être! Je me le rappelais, en m'engageant dans le couloir, et ses plaisanteries sur les noms des fleurs substitués aux noms des saints. Je me rappelais aussi mes premiers soupçons, très vite combattus, sur Mme Ortègue et l'intérêt que lui inspirait son cousin. J'allais constater combien j'avais vu juste en n'y cédant

pas, et que cette âme de femme était trop loyale pour avoir jamais admis en elle, depuis son mariage, un sentiment dont elle eût à rougir.

— « Mon pauvre Ernest! » dit-elle simplement quand elle eut lu la dépêche, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues. Elle ne s'efforça pas plus de les cacher que l'honnête émotion qui les lui arrachait. « Je m'y attendais, » continua-t-elle. « C'était inévitable. Les meilleurs sont frappés. Ils sont les plus braves, et ils s'exposent pour donner l'exemple. Et mon cousin était si brave! Il l'était déjà tout enfant. Je le revois, à dix ans, pendant les vacances que nous passions ensemble à Tréguier. On réparait le cloître, et il y avait un échafaudage qui montait jusqu'au toit. Un petit garçon de la ville s'était, Dieu sait comme, hissé sur une des poutres du haut pour rattraper son cerf-volant. Arrivé là, il restait à califourchon, pris de terreur, sans avancer ni

reculer. Il n'osait pas. Il nous voit. Il appelle au secours. Avant que la bonne qui nous conduisait eût pu l'arrêter, Ernest s'était élancé, il avait grimpé de planche en planche, il marchait sur la poutre en criant au petit garçon : « Tu vois bien que « ce n'est pas dangereux. » Il lui saisissait la main, le ramenait, retournait ramasser le cerf-volant, toujours sans s'accroupir. Je crois l'entendre me dire : « Tu ne t'imagines « pas, Catherine, comme c'est amusant « d'avoir peur et d'aller tout de même. » Il aimait le danger. Ce que je redoute, Marsal, avec cette blessure à la tête, c'est qu'il n'ait plus sa connaissance, plus ses idées. Quelle tristesse, un homme qui n'est plus lui-même ! »

— « Mais pourquoi cette crainte ? » lui demandai-je.

— « Parce qu'on l'envoie ici, » répondit-elle, et, frémissante : « On s'habitue à tout, dans un hôpital, excepté à cela J'y pen-

sais cette nuit, en veillant, dans le dortoir. Il y a toujours un instant très émouvant pour moi dans ces veilles, celui où le bleu de l'aube entre dans les chambres. Toute la nuit, on a entendu les souffles rudes, les soupirs confus, les plaintes, la douleur enfin. A ce moment, on la voit, mais c'est aussi le moment où, presque toujours, elle s'assoupit, et, devant ces corps souffrants, qui, malgré tout, reposent, on se prend à espérer. On se dit que ce sommeil, c'est déjà un peu de relâche. On les regarde, lit par lit. On connaît leurs blessures. On se dit : « Dans deux mois, dans trois, dans « cinq, ils seront guéris. » Et puis le regard s'arrête sur un de ceux pour qui cette guérison de l'animal ne fera que perpétuer une existence diminuée, détruite, sans mémoire, sans parole. Ceux-là, on souhaiterait qu'ils ne se réveillent jamais. Ah! si je dois voir mon pauvre Ernest ainsi! »

— « Ne prévoyez pas le pire, madame, » suppliai-je, « ce n'est pas bien. »

— « Vous avez raison, » dit-elle. « D'ailleurs, nous ne pourrions pas. » Son regard s'était assombri encore, en prononçant ces mots énigmatiques, si clairs pour moi; et, se dominant : « Il faut préparer la chambre où nous le mettrons. Ce sera celle qui est vide depuis ce matin, la première à droite, vous savez, dans le second corridor. Je devrais dire la chambre des Muguets. Mais ces noms de fleurs appliqués à ces endroits-là, c'est trop sinistre aujourd'hui. »

Il y avait, en effet, un contraste extraordinaire entre les idées de printemps, de fraîcheur, de gaieté légère, évoquées par le rappel du muguet, ce lis des vallées, *lilium convallium,* et l'aspect de l'homme que le service de santé nous amena le lendemain. Quoique Le Gallic pût marcher, il était porté sur une civière, d'après l'indication

du chirurgien qui l'avait soigné le premier, et qui redoutait évidemment les conséquences du moindre mouvement. Plusieurs tours de bandes de gaze enveloppaient sa tête. Elles se continuaient par une mentonnière. Ainsi encadré, son visage énergique se détachait, pâli, creusé, avec des yeux agrandis et qu'emplissait une mélancolie animale, si je peux dire. Deux mois de guerre avaient passé sur le lieutenant enthousiaste et dans la plénitude inentamée de ses forces, qui partait au commencement d'août. Il nous revenait, épuisé à la fois par sa blessure et par trop de fatigues, par trop d'émotions aussi. Du moins la crainte exprimée par Mme Ortègue ne s'était pas réalisée. Dans cette chair profondément atteinte, l'esprit restait intact, le courage pareil, l'espérance égale. Il le prouva par ses premiers mots, à peine installé dans sa chambre et comme il voyait sa cousine avec des larmes aux paupières :

— « Il ne faut pas pleurer, Catherine. Je n'en vaux pas la peine. Il n'y aurait de triste aujourd'hui qu'une seule chose : la victoire des Allemands, et ils sont battus. Pour moi, je n'ai jamais rien tant demandé au bon Dieu que de tomber face à l'ennemi dans une guerre juste. » Et avec un sourire : « Il m'a gâté, puisqu'il m'a accordé, par-dessus le marché, la faveur de le savoir. »

— « Allons, mon petit Ernest, » dit Ortègue qui avait tenu à surveiller le transport du blessé, « ne parlez pas tant. Ce que je veux savoir, moi, c'est la vérité sur ce bobo-là. Défaites son pansement, Marsal, et vous, Ernest, répondez-moi, par monosyllabes pour ne pas vous fatiguer. Et d'abord, depuis combien de jours exactement êtes-vous blessé? »

— « Six. »

— « Et où avez-vous mal? Là?... Là?... Là?... »

Il suivait avec sa main l'anatomie de sa

propre nuque. Le Gallic l'arrêta comme il montrait le trajet des nerfs occipitaux.

— « Oui, là. »

— « Vous souffrez beaucoup? »

— « Oui. »

— « Ce sont les nerfs de la paroi, déchirés ou froissés... Et pas de vertige? »

— « En ce moment, non. »

— « Pas de fièvre?... » Il lui avait mis un thermomètre sous le bras. « Aucune. Vous n'avez pas eu de convulsions? »

— « Non. »

— « Parfait. L'intelligence est entière... Est-ce que vous voyez mes doigts? »

Il avait mis ses deux mains à une petite distance, de chaque côté des tempes du blessé qui répondit :

— « Pas très bien. »

J'avais achevé de développer les bandes de gaze. Nous aperçûmes dans le derrière de la tête un petit trou, d'autant plus discernable que l'on avait pris soin de raser les

cheveux à cette place. Ortègue considéra longtemps la blessure :

— « Je crois pouvoir établir votre diagnostic, » dit-il enfin. « Lésion de l'os occipital. Plaie pénétrante et profonde. La balle est restée. Elle doit être logée dans le lobe occipital droit. Il n'y a pas lieu d'intervenir, du moment que vous n'avez ni vertiges, ni fièvre, ni convulsions. D'après l'aspect de la plaie, il n'y a pas d'esquilles. C'est à vérifier par un trépan discret. Vous pouvez guérir. La balle deviendra un corps étranger bien toléré. Du repos au lit, des piqûres de morphine pour endormir ces mauvaises névralgies, peu de mouvements pour ne pas déplacer le projectile. Vous êtes très jeune. Vous vous en tirerez. Vous aurez encore de beaux jours, mon cher ami. »

— « Pas de plus beaux que ceux que j'ai vécus dans les tranchées ces dernières semaines, » répondit l'officier. « C'est une

chose magnifique d'être là sous le feu et de se dire : D'un moment à l'autre, je peux voir Dieu face à face. »

— « Ce sera pour une autre fois, » repartit Ortègue, sur un ton de gaieté voulue. « Nous autres médecins, notre métier consiste à empêcher ces rendez-vous-là. Marsal va refaire votre pansement. Moi, je vais un peu me reposer. Vous savez, mon pauvre Ernest, j'ai été bien malade depuis que je ne vous ai vu. Je le suis encore. Mais j'ai entendu ne laisser à personne, pas même à lui, » il me montrait, « le soin de vous examiner. Nous vous ferons radiographier demain par Laugel, l'homme le plus habile de Paris pour cette besogne. Je serais bien étonné qu'il ne confirmât point mon diagnostic. »

Il sortit, nous laissant seuls, Mme Ortègue et moi, auprès du blessé. Celui-ci fermait à demi les yeux, la tête à demi bandée et immobile sur l'oreiller.

— « Hé bien! » commença-t-elle, « tu vois que ce n'est pas si grave. Le Professeur ne se trompe pas souvent, et du moment qu'il n'intervient pas... » Et devant le silence du blessé, elle insista. « Tu crois ce qu'il t'a dit, n'est-ce pas? »

— « Je sais ce que je sais, » répondit-il enfin. « J'ai vu, dans une ambulance du front, un de mes camarades frappé juste à la même place. Il était, comme moi, sans température, sans convulsions, sans trouble d'idées. Et puis il est mort subitement. Ce sera mon histoire, mais je suis paré, comme disent les marins de chez nous, tu te rappelles? Ne parlons pas de moi, veux-tu? »

— « Mais si, parlons-en. Dites-lui donc, Marsal, qu'il n'y a pas deux blessures pareilles. Tiens, raconte-nous plutôt comment tu as reçu la tienne, au lieu de *bêtiser*. Encore un mot de chez nous. Tu te rappelles aussi? »

— « Oh! ça n'a rien d'héroïque, »

répondit l'officier, « ni même d'intéressant. La guerre est ainsi. On prend part à vingt combats. Les balles ne veulent pas de vous, et puis on entre, comme j'ai fait, dans un boyau de communication, pour porter un ordre. On est au repos. C'est une journée de calme plat. Juste au moment où l'on est à découvert, un obus arrive, et l'on est pris, comme je l'ai été, je dirais bêtement, si ce n'était pas dans le service, et surtout si je n'avais pas vu tant de simples soldats frappés dans les mêmes conditions, et qui ne se plaignaient pas. Et je ne me plains pas. Depuis le commencement de la guerre, mes camarades et moi n'avons qu'une idée : n'être pas trop indignes de nos hommes. Ils ont été admirables. »

— « Toi aussi, j'en suis sûre, » interrogea Mme Ortègue.

— « J'espère que j'ai fait mon devoir, » reprit-il... « Mais parlons de ton mari. Tout à l'heure, il m'a dit qu'il avait été malade?... »

Je pris les devants.

— « Il va mieux, » dis-je, « et nous espérons... »

— « Nous n'espérons rien, » fit Mme Ortègue. « A quoi bon mentir à mon cousin, Marsal? Ernest ne verrait que trop l'état de mon mari. Il lui demanderait s'il souffre, où il souffre. Il l'irriterait, vous le connaissez, et inutilement. Oui, Ernest, mon pauvre Michel est très malade. Ses jours sont comptés. Un mot te dira tout : il a un cancer. »

Le blessé regarda sa cousine pour la première fois, depuis la sortie d'Ortègue. L'expression d'une immense pitié remplaçait sur son visage celle de la sérénité souffrante. Il murmura comme à part lui :

— « *Vous trouverez toujours la Croix...* » Puis interrogeant : « Un cancer? Il n'y a pas de doute? »

— « Il n'y a pas de doute. »

— « Et il le sait? »

— « Il le sait. »

Le Gallic parut hésiter, et grave :

— « Permets-moi de te poser une question. Au point de vue de ses idées religieuses, où en est-il? »

— « Où veux-tu qu'il en soit? Tu sais bien que ces problèmes n'ont jamais existé pour lui. »

— « Même en face de la mort? »

— « Même en face de la mort, » répondit-elle.

Autre hésitation de Le Gallic, et, anxieux maintenant :

— « Mais toi-même, Catherine? Quand nous étions enfants, tu avais la foi. Il n'y a pas plus de dix ans, aux vacances de Pâques, tu étais presque une jeune fille, je te revois communiant, à côté de moi, dans la vieille cathédrale de Tréguier, où ont communié, pendant des siècles, ceux dont nous descendons, toi et moi. La promesse à laquelle ils ont cru, à laquelle tu as cru, ne

te revient-elle pas, à la veille d'être séparée de ton mari? »

— « Quelle promesse? »

— « Celle de la vie éternelle. »

— « Il n'y a pas de vie éternelle. »

— « Je te répondrai par une phrase de saint Paul qu'un prêtre-soldat, qui s'est fait tuer à Ypres, nous répétait dans les tranchées : Si nous n'avons d'espérance que pour cette vie seulement, nous sommes les plus malheureux des hommes. »

— « Il ne s'agit pas de savoir si nous sommes malheureux, mais si nous sommes dans le vrai. »

— « La vérité ne peut pas être dans des idées avec lesquelles on ne peut ni souffrir ni mourir. »

— « Regarde-moi, Ernest, et regarde mon mari, » dit-elle, avec un étrange accent de défi. « Tu verras si nous ne savons ni souffrir, ni mourir. » Et elle quitta la chambre, à son tour, en ajoutant : « Le

Professeur désire que tu parles peu, et je te fais causer, causer. Je vais te chercher une infirmière à qui Marsal donnera ses instructions. » Puis, avec un sourire, comme pour corriger la sauvagerie de sa fuite : « Adieu, Ernest, mais pas pour longtemps. »

XVII

J'avais tressailli à cette phrase où elle invitait le Chrétien à la regarder souffrir, — et mourir, avait-elle ajouté. Pour Le Gallic, ce mot s'appliquait au seul Ortègue. J'avais compris, moi, qu'elle se l'appliquait à elle-même. Elle venait d'affirmer à nouveau cette volonté de suicide, contre laquelle je demeurais inactif, par une prudence de plus en plus mêlée de remords. J'entrevis soudain dans le blessé l'instru-

ment de cette action dont je ne me sentais pas capable. Il était le plus proche parent de Mme Ortègue, après sa mère, partie de Paris dès le début du mois d'août. J'avais médité une minute d'écrire à l'ex-Mme Malfan-Trévis. Puis j'avais renoncé à introduire dans ce drame conjugal, d'une nature si exceptionnelle, cette femme égoïste et inintelligente. Je me rappelai l'évidence que j'avais eue en écoutant la confession de Mme Ortègue : l'impuissance du raisonnement contre la passion, et qu'il fallait, pour dominer une âme déchaînée, l'influx d'une autre âme, une force d'apostolat. Cette force, je l'avais devant moi. Il me suffisait de regarder le masque si ferme de l'officier, ses yeux d'où rayonnait, à travers la souffrance, l'illumination intérieure, de me rappeler ses discours à son départ et ses propos de tout à l'heure. Croyant ce qu'il croyait et avec cette sincérité, cet homme aurait l'horreur de ce suicide à deux. Que

ne ferait-il pas pour l'empêcher? Hélas! je n'avais pas le droit de l'avertir, pas le droit de trahir un secret surpris par une indiscrétion à demi involontaire, mais dont je ne m'estimais point. Qui sait pourtant s'il ne devinerait pas de lui-même la vérité? Ses quelques mots pour commenter la sortie de sa cousine me révélèrent en effet une connaissance de ce caractère, profonde, presque divinatoire. Je m'en suis moins étonné plus tard, quand j'ai su combien il l'avait aimée.

— « Et vous, docteur Marsal, » me demanda-t-il d'abord, « que pensez-vous? Êtes-vous aussi dans la négation complète? »

— « Non », lui répondis-je, « mais pas davantage dans l'affirmation. Quant à ce qui touche au monde psychique, j'ai pris dès longtemps pour devise l'épitaphe d'un médecin de Padoue au moyen âge. La voici : « J'ai vécu quatre-vingts ans, j'ai « étudié inlassablement, et j'ai du moins

« appris une chose, à ne pas ignorer mon « ignorance... *ignorantiam meam non igno-* « *rare.* »

— « L'humilité », dit Le Gallic, « est la moitié de la foi. Mais ma pauvre cousine, vous l'avez entendue? Elle me demande de la regarder souffrir, et vous avez vu comme elle est sortie en fuyant. Quoi? Sa souffrance, tant elle a peu de force pour la supporter. Il n'y a que l'orgueil qui sache souffrir avec un masque aussi calme que le visage de la foi. Mais ce n'est qu'un masque et qui cache le désespoir. Catherine a des doctrines d'orgueil, et elle n'a pas d'orgueil. Jeune fille, elle adorait son père. Elle a pensé comme lui. Aujourd'hui, elle aime son mari. Elle pense comme son mari. Sa personnalité a toujours eu besoin de s'appuyer sur une autre. C'est une femme. Que deviendra-t-elle, quand Ortègue lui manquera? »

L'entrée de l'infirmière interrompit cette

conversation. Mme Ortègue l'avait amenée. Nous ressortîmes ensemble, elle et moi, cette fois. Sa phrase de tout à l'heure m'avait rendu le trouble éprouvé derrière la porte du cabinet d'Ortègue le jour de la terrible scène. C'était comme si je l'avais entendue renouveler solennellement le pacte de suicide, et, comme alors, il me fut impossible de me taire.

— « Allons dans la salle de radiographie, » m'avait-elle dit, « ranger les plaques. »

Je la suivis, et, brusquement, à peine entrés dans la pièce :

— « Vous avez dit à votre cousin de vous regarder souffrir et mourir. » Je répétai : « Et mourir! Vous êtes donc toujours dans la même affreuse résolution? »

Elle ne me regarda même pas, et, marchant vers une table surchargée de plaques, elle commença de les manier en répondant simplement :

— « Toujours. »

J'observai qu'en dépit de son apparente tranquillité, ses mains tremblaient un peu. Cette émotion m'enhardit à continuer, et surtout qu'elle ne m'eût pas arrêté net.

— « Vous me rendrez cette justice, madame : j'ai tenu ma promesse. Je n'ai jamais parlé au Professeur. Avec vous, je n'ai jamais essayé de reprendre notre conversation d'il y a trois semaines. »

— « C'est vrai, » fit-elle, « vous vous êtes conduit en ami. Je l'ai senti, et je vous en sais gré. »

— « Hé bien! madame, j'en reviens à ce que je vous ai dit alors, qu'en ce moment votre vie n'est pas à vous seule. Vous avez entendu votre cousin Le Gallic. Vous l'avez vu. Vous vous êtes rendu compte par lui, plus encore que par les autres blessés, du sentiment qui anime tous ces gens qui se battent pour nous. Ne sentez-vous pas aussi que votre drame individuel est tout petit à côté de ce grand drame?... »

— « C'est possible, » interrompit-elle, « mais c'est mon drame. »

— « Ah! » continuai-je, « ne sentez-vous pas surtout que vous n'avez pas le droit de penser de la sorte, pas le droit de vous détacher de ce grand drame collectif auquel nous devons tous prendre part jusqu'au bout? Regardez bien en face votre résolution. Vous avez voulu donner un peu de joie à votre mari, parce qu'il était malheureux? »

— « Est-ce que je ne la lui ai pas donnée? » dit-elle.

— « Soit. Tout de même, figurez-vous la ligne de feu qui va de Dunkerque à Belfort. Figurez-vous les centaines de mille hommes qui sont là. Ces hommes ont une femme, comme vous avez un mari. Ils ont des enfants, des mères, des pères. Ils ont un avenir. Ils donnent tout cela. Ils souffrent dans leur chair. Ils couchent dans la boue, sous les obus. Ils souffrent dans leur âme,

pensent aux absents, pleurent en se cachant. Et il faut aller. Rappelez-vous ce mot d'un de nos blessés : « Sortir de la tranchée, sur « l'échelle, c'est monter à l'échafaud. » Ils y montent. Pour qui? Pour la France. Mais la France, c'est la somme des destinées françaises. C'est nous, je vous répète. C'est toutes nos campagnes, toutes nos villes, c'est Paris et toutes les maisons qui composent Paris : cette clinique de la rue Saint-Guillaume, votre hôtel de la place des États-Unis. Tout cela, ces hommes le défendent, au prix de leur sang. Interrogez-vous en toute conscience : est-ce pour rendre possibles des aventures passionnelles, comme un suicide à deux entre ces quatre murs, qu'ils accomplissent cet immense effort héroïque? Nous le détruisons, cet effort, chacun pour notre part, si nous ne valons pas mieux à cause de lui. »

— « Vous auriez cent fois raison, » répondit-elle, « j'ai donné ma parole. »

Elle n'avait pas pu répondre. Comment ne pas penser : si on la lui rendait, cette parole, elle serait sauvée? Qui, *on?* Celui-là même qui la tenait suggestionnée et dont j'entendais, à cette minute, le pas dans le corridor. L'occasion ne s'offrait-elle pas de provoquer entre eux une de ces explications où la présence d'un tiers fait mesure, si l'on peut dire, où le témoin empêche le dérèglement de deux exaltations qui s'exaspéreraient l'une l'autre dans le tête-à-tête? Mais le « Patron » n'eut pas plus tôt ouvert la porte, je devinai à son regard qu'il était dans une de ses mauvaises heures, et je l'écoutai me dire :

— « Marsal, j'ai réfléchi. Je ne crois pas qu'il faille attendre à demain, ni pour la radiographie, — vous téléphonerez à Laugel, — ni pour cette petite exploration des esquilles. Quant à l'opération, je continue à rester en suspens. Un tel délabrement!... Quoique avec un gaillard de cette tranquil-

lité... Ah! il n'a vraiment pas de nerfs. La vie cérébrale n'a pas été éveillée chez lui. Un milieu de famille si calme, si monotone, un collège ecclésiastique, Saint-Cyr, la caserne. Toujours la règle. Aucune initiative. Aucune variété d'impressions. Les hommes de cette espèce sont très propres à maintenir en eux des survivances. Celui-ci nous montre ce curieux exemple : la conservation atavique d'un mode de pensée, stéréotypé en lui, et qu'il adapte à tous les événements. Ça lui sert aujourd'hui. »

— « Mais si ça lui sert cependant, mon cher maître?... » osai-je objecter.

— « Oh! » fit Ortègue, « je me garderais bien de toucher à son appareil mental. D'ailleurs, je serais bien en peine. Impossible de mettre ces cerveaux-là au point de vue scientifique, lequel est essentiellement impersonnel. Pour un Le Gallic, au contraire, la seule question est la destinée de la personne humaine. C'est le pivot de la

pensée Religieuse, cela. Le pivot de la Science : c'est la conception de la loi sans finalité. Pour la Science, nous ne sommes que des épiphénomènes. Pour un Le Gallic, ce qu'il appelle son âme est la réalité essentielle. Aucun moyen de s'entendre. »

— « La créature humaine qui souffre et meurt est bien pourtant une réalité, » dit Mme Ortègue.

— « C'est un moment de l'état de ses organes, » répondit Ortègue, « et ces organes mêmes ne sont qu'une série de petits faits physico-chimiqnes, emportés par un mouvement qui n'a pas eu de commencement, qui n'aura pas de fin... Mais l'hérédité, Marsal, quelle puissance! Regardez ma femme. Elle sait par son père, elle sait par moi qu'il y a deux tableaux de l'Univers physique et moral, celui de la Religion et celui de la Science. De ces deux tableaux, elle sait que l'un est peint d'après des rêves, l'autre d'après la nature, et qu'ils sont in-

conciliables. Si l'un est vrai, l'autre est faux. Elle sait cela, et voici qu'elle retrouve un parent avec qui elle a été élevée. Il est blessé. Elle s'émeut. Ses impressions d'enfance ressuscitent. Pendant un instant, sa personnalité d'il y a quinze ans se superpose à sa personnalité d'aujourd'hui, et elle ne sent plus l'absurdité des idées de ce pauvre garçon, qui s'imagine que le bon Dieu, — il l'appelle bon! — l'a conduit par la main dans ce boyau de communication pour y recevoir une marmite fabriquée à Essen à son intention! Avoue, mon amie, » il s'adressait à sa femme maintenant, « que c'est de la folie, de la pure folie! »

Comme il riait de son rire sarcastique en prononçant ces derniers mots, je vis avec stupeur Mme Ortègue éclater en sanglots.

— « Voyons, Catherine, » s'écria-t-il, « qu'est-ce qui te fait pleurer?... Pardonnez-moi, Marsal, cette petite scène de ménage... Mais qu'est-ce qu'il y a? »

— « Cette vue du monde est trop dure, » dit-elle, « voilà tout. Elle me fait trop mal. »

— « Ma pauvre enfant, c'est justement afin de la rendre un peu moins dure que nous sommes dans cette Clinique... Marsal, téléphonez donc tout suite à Laugel pour cette radiographie. C'est le plus sûr. »

XVIII

Quelle scène, et combien significative! Il m'avait semblé qu'en disant « ma pauvre enfant, » Ortègue avait eu dans la voix un frémissement de pitié. Où les deux époux en étaient-ils réellement de l'affreux projet? En avaient-ils reparlé? Quand? Dans quels termes? Comment le savoir? Deux faits étaient certains. Elle, tout à l'heure, n'avait,

pour répondre à mes objections, trouvé qu'un cri : « la parole donnée. » Lui, devant ses larmes, et quand elle gémissait sur cette vue du monde trop dure, s'était attendri. Il l'avait plainte de défaillir, de céder à la nature. C'était un de ses mots. Que de fois, durant nos visites à travers la Clinique, je l'avais entendu, au chevet des blessés endormis, me répéter : « Comme un être humain qui souffre est émouvant, lorsqu'il cède simplement à la nature!... » Ne suffirait-il pas qu'il vît sa femme avoir peur devant le suicide, et alors ne serait-il pas le premier à la défendre contre la tentation qu'il avait lui-même suscitée en elle, peut-être à son insu, pour l'accepter ensuite dans un horrible délire d'égoïsme et de détresse? Oui, tout cela eût été vrai de l'ancien Ortègue, ce magnifique ouvrier de Science, ce triomphateur de qui ruisselait sans cesse, — je l'ai déjà noté, — une source intarissable, inépuisable, d'al-

truisme. Elle jaillissait de son tempérament. Un de mes camarades d'internat disait de lui : « Le Patron est généreux comme un vin. » Cette phrase m'évoquait l'Ortègue d'hier. Celui d'aujourd'hui, ce moribond décharné, au regard fixe, diminué par la drogue, tantôt somnolent, tantôt colérique et soupçonneux, n'avait de commun avec l'autre que la lucidité intellectuelle, étonnamment persistante. Les portions affectives de sa personne étaient atteintes jusqu'à en être dépravées. Il se refusait à quitter l'hôpital, par une obstination acharnée de son orgueil, qui reculait devant cette démission suprême. Comme l'automobile le fatiguait trop, il couchait rue Saint-Guillaume, maintenant. Cette cohabitation de tous les instants me permettait trop de constater la décomposition morale de son être, plus douloureuse pour moi, son élève, que sa décomposition physique. J'en pouvais suivre la courbe, jour

par jour, et je constatai aussitôt que l'arrivée d'Ernest Le Gallic à la Clinique avait marqué une chute brusque, dans cette ligne continue de déchéance.

J'en eus une première preuve, dans son ironie, — lui qui n'en déployait jamais vis-à-vis d'un malade, — quand je lui apportai, le lendemain, le résultat de la radiographie et de mon exploration :

— « Pas d'esquilles, la plaie régularisée, c'est parfait. La balle, comme je le croyais, dans le lobe occipital droit. Il faut attendre. Le Gallic est dans les meilleures conditions possibles, avec un cerveau qui n'a jamais travaillé. Hein! Si nous allions le faire penser, croyez-vous que ça l'étonnerait? »

Il se mit à ricaner, comme au mois d'août, lors du premier passage de l'officier. Ce n'était alors que l'irritabilité nerveuse d'un malade. Son rictus, aujourd'hui, trahissait une méchanceté voisine de la

haine. Je surpris une haine encore dans son regard, et plus intense, le surlendemain. Nous nous rendions ensemble à la chambre des Muguets. Mme Ortègue se tenait près de la porte. Elle vint à nous :

— « Pas tout de suite, » fit-elle. « Ernest m'a demandé à voir l'abbé Courmont. Je le lui ai amené... »

— « Alors, » dit son mari, « quand je t'ai cherchée tout à l'heure, tu étais là?... »

— « Mais oui... »

Ortègue n'ajouta rien. Debout contre la haute croisée du couloir, il se mit à tambouriner sur la vitre avec une visible impatience.

— « Marsal, » interrogea-t-il, « quand vous l'avez anesthésié pour la petite chose d'avant-hier, Le Gallic avait déjà vu le prêtre? »

— « Oui, » répondis-je.

— « L'abbé doit s'amuser! » reprit-il en haussant les épaules; puis gouailleur : « La

confession d'un soldat qui vient de faire campagne, qu'est-ce que ça doit être? »

— « Pas celui-là, » interrompit Mme Ortègue.

— « Et les autres! » hasardai-je, « mon cher maître, soyez-leur indulgent. Vous le disiez si bien un jour : c'est pour nous qu'ils se font tuer. »

— « Ça n'est pas moi qui leur reprocherai de repeupler la France, » ricana de nouveau Ortègue. « Tout de même, notre Bayard en a long à raconter sur ses fredaines. — Allons, c'est fait. »

La porte des « Muguets » venait de s'ouvrir, donnant passage à l'aumônier. L'abbé Courmont était un homme de soixante ans, très petit et très mince, avec un visage tout frais, tout rose, qu'éclairaient des yeux bleus d'une fraîcheur enfantine derrière des lunettes cerclées d'or. Ses cheveux blonds, à peine grisonnants, couronnaient comme d'une flamme son visage qu'animait un

enthousiasme toujours exalté. La finesse ecclésiastique corrigeait le caractère candide de cette physionomie, par des clignements du coin des paupières et des sourires qui prouvaient un esprit très perspicace, combattu par une immense bonté. Il était connu dans le clergé de Paris pour un libéralisme qui lui avait coûté son poste de vicaire à Notre-Dame-des-Champs. Ortègue l'avait accepté dans sa Clinique pour cette raison. Il avait été un peu déçu de rencontrer tant de foi chez ce prêtre, d'une tolérance extrême, mais c'était celle d'un missionnaire. Nous avions su de lui ce trait d'une charité vraiment apostolique : à l'époque de la mobilisation, il s'était posté devant une de nos grandes gares, causant avec les soldats, et il avait trouvé le moyen d'en confesser ainsi des centaines. D'ordinaire, Ortègue considérait ce personnage d'un autre siècle avec une curiosité amusée. Ce jour-là, une moquerie malveillante flottait

dans ses prunelles et autour de sa bouche, tandis que l'excellent homme disait avec une effusion si chaude :

— « Ah! madame, votre cousin Le Gallic est un Saint. C'est vraiment le soldat selon l'Évangile. »

— « Oh! oh! monsieur l'abbé! » fit Ortègue, « dites que notre cousin est un héros. Ça, c'est juste. Mais l'Évangile à propos de quelqu'un qui revient du champ de bataille! Je ne lis pas souvent ce livre, dans lequel je salue le plus étonnant succès de librairie. Je me rappelle pourtant un certain discours sur la montagne : *Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu!...* Ce n'est pas le texte? »

— « Oui, » dit le prêtre, « mais il y a aussi le Centurion, un lieutenant comme M. Le Gallic, dont Notre-Seigneur guérit le domestique et qu'il admira. Car il l'admira, monsieur le professeur. Il déclara : « Je n'ai «jamais trouvé tant de foi dans Israël. » Re-

marquez bien. Il dit au riche : Quittez vos richesses. Il ne dit pas au Centurion : Quittez votre régiment. Et c'est le Centurion qui a marqué la messe de son : *Domine, non sum dignus*... La parole du militaire, le prêtre la répète tous les jours à l'autel, avant la communion. C'est l'Armée qui a le dernier mot au Saint-Sacrifice. »

— « Voilà l'Évangile militarisé, comme ma clinique, » répondit Ortègue. « C'est égal, si le domestique du Centurion avait eu dans la tête le projectile que notre pauvre cousin promène dans la sienne, le Rebouteux de Nazareth aurait perdu son temps... Sans rancune, monsieur l'abbé. Vous avez fait votre besogne, nous allons faire la nôtre. Entrons chez notre Centurion. Tu viens, Catherine? »

— « Je reconduis M. l'abbé quelques pas, » dit Mme Ortègue. Je lus distinctement sur la bouche du Professeur une phrase qu'il ne se permit pas de pronon-

cer : « Tu ne vas pas m'excuser, n'est-ce pas? » Il se contenta de froncer les sourcils, avec une nervosité que sa femme interpréta sans doute comme un ordre. Elle prit à peine le temps d'échanger deux ou trois mots avec l'aumônier, et elle était avec nous quand nous pénétrâmes dans la chambre.

XIX

Le blessé, couché sur le dos, était occupé à écrire avec un stylographe. Il avait, comme la veille, une expression d'extraordinaire dignité sur son beau visage émacié et une flamme simple dans ses yeux clairs et rêveurs.

— « Je vous y prends, monsieur l'officier, » dit Ortègue. « Ah çà! l'homme de la discipline, la consigne du médecin ne compte donc pas? Oui ou non, vous ai-je

ordonné de vous reposer absolument? Et vous travaillez !... »

— « Ce n'est pas un travail, » fit-il. « Je copiais quelques pensées pour une Image Mortuaire, celle d'un de mes amis d'enfance. Tu te le rappelles peut-être, Catherine, celui qui menait si bien à la voile, François Delanoë? »

— « Si je me le rappelle! Il est mort? »

— « Tué à côté de moi, voici dix-huit jours, héroïquement. J'avais écrit un petit récit de sa mort pour un journal de Rennes. Il était établi dans cette ville comme avocat. Et puis, j'ai trouvé ces pages trop informes, trop crues. Alors, je ne les ai pas envoyées. »

— « Tu les as là? » demanda-t-elle.

— « Oui, » fit-il. « Oh! ce n'est pas grand'chose! »

Il retira quelques feuillets d'un portefeuille posé sur son lit entre un *Nouveau Testament* et un livre de prières.

— « Tu peux même lire ça tout haut, » ajouta-t-il, en tendant les papiers. « Ce récit vous montrera, mon cousin, ce que sont nos hommes, à vous aussi, docteur Marsal. Il faut les aimer, voyez-vous. Leur tâche est dure, vous allez voir, et avec quel cœur ils l'exécutent ! J'en ai entendu un, dans les tranchées, qui disait à un autre : « Si je « retourne au feu, c'est la croix d'honneur. « — Ou la croix de bois, » dit l'autre. Et le premier : — « C'est la même chose. » Mais lis, Catherine. »

Mme Ortègue déplia les feuillets et commença de lire. Je ne crois pas, durant toute cette guerre, avoir éprouvé une sensation plus saisissante que celle de ce sauvage assaut évoqué devant un des combattants, à la veille de mourir, hélas ! par cette douce voix frémissante de femme. Cette voix martelait les termes techniques, employés par l'officier tout naturellement, parce que la vision de l'affaire ressuscitait en lui, bru-

tale et totale. Elle s'attendrissait, s'étouffant aux passages trop durs. Mais voici la page avec le titre que Le Gallic avait écrit en tête, de sa haute écriture d'homme de main qui va droit devant lui.

FRANÇOIS DELANOË

TÉMOIGNAGE

Il est mort héroïquement. Il était mon camarade d'enfance, mon frère, et mon sergent depuis huit jours. Pauvre petit!

Ah! la belle attaque! On avait tout minutieusement préparé.

Les montres des chefs de section avaient été réglées les unes sur les autres. A cinq heures du matin, nous devions sortir de la tranchée sans fusée-signal. Pour les hommes, pas de sac. Deux cents cartouches chacun. Dans la musette, outre une boîte de *singe* et un bout de pain, cinq grenades.

Bidons pleins d'eau et de café. Ficelés dans le dos, cinq sacs à terre vides, pour le barrage des boyaux conquis.

Avant le départ, chacun devait se creuser une marche pour sauter plus vite hors du parapet, en utilisant l'outil fixé au ceinturon. Ensuite, pas un coup de fusil. Tout à la baïonnette. Arrivés là-bas, à la grenade et au poignard.

A cinq heures moins dix, je dis : « Faites passer. Tout est prêt? Attention. »

Alors, une fois de plus, j'ai ressenti ce serrement des entrailles, cette chaleur moite dans tous les membres qui n'est pas un indice de crainte, mais que nulle force humaine ne peut dominer. Nulle force humaine, mais la force divine! Delanoë et moi, nous avions communié la veille. Il était auprès de moi, il me dit tout bas :

— « Je serai tué aujourd'hui, j'en suis sûr. »

— « Tu as peur? » fis-je en riant.

— « Non. Je n'ai jamais mieux connu le prix de la vie. Elle est si belle quand on peut la donner à une sainte cause! Et jamais il ne m'a été plus facile de mourir, parce que je n'ai jamais senti Dieu si présent. »

Tandis qu'il parlait, la clarté pâle, lente, du jour, lui donnait un aspect fantomatique, une beauté d'apparition. Cette clarté chassait devant elle, autour de nous, un brouillard mou et humide qui semblait couler, comme un suaire, des cubes et des piquets de notre réseau de fils de fer. Pendant la nuit, les sapeurs y avaient ménagé des passages que je voyais nettement.

Delanoë me dit tout d'un coup :

— « Écoute, c'est un oiseau de chez nous. »

J'entendis qu'une alouette saluait l'éveil de ce froid matin du premier automne.

Tout m'apparaissait gris, lointain. Je

n'apercevais rien de notre but. A trois cents mètres, je devinais *leur* tranchée, avec ses yeux noirs, béants à ras le sol. Des créneaux serrés et bien gardés trouaient le remblai marneux. J'avais repéré le terrain, la veille, avec ma jumelle. Je connaissais l'emplacement exact de leurs quatre mitrailleuses qui flanquaient leurs défenses et rendaient presque impossible l'approche des courtines et des lignes en retrait.

Si, par malheur, notre *lourde* n'avait pas, à l'heure de l'attaque, fourni son maximum de travail, si leur réseau barbelé tenait encore, c'était mathématique : nous serions tous fauchés.

Delanoë savait cela, aussi bien que moi. Il me dit encore :

— « Trois cents mètres à la baïonnette, c'est une absurdité. Mais, regarde. »

Il me montrait, environ à deux cents mètres, un pli de terrain à peine accentué donnant l'angle mort nécessaire pour abriter

les hommes couchés. C'était le salut possible, le temps de laisser arriver à notre hauteur la deuxième vague de renfort avant de repartir! Il ajouta : — « Nous avons une chance pour nous. »

Cinq heures moins cinq : « Baïonnette au canon!... »

Un long frémissement d'acier, heurté d'éclairs rapides. Les poings serrent le fusil. Delanoë et moi regardons nos hommes.

Ah! nos frères de deux mois de souffrances et d'espoirs, nos humbles frères que nous allons jeter dans la fournaise, d'un geste, comme nous voudrions embrasser vos pauvres visages bronzés, creusés!

Lesquels de ceux-là, pleins d'ardeur et de jeunesse, vont tomber tout à l'heure?

Juste à cette minute, et comme si un courant avait uni nos pensées, je sens sa main prendre la mienne : — « Adieu, Ernest. —

Au revoir, François, » répondis-je. — Mais lui, de nouveau, et si grave : « Adieu. »

Cinq heures! cinq heures! « Mes petits gars, c'est pour la France, en avant! »

D'un seul coup tous les képis, toutes les baïonnettes, toutes les poitrines ont jailli de la tranchée sombre. La ligne serrée s'est ébranlée, couchant l'herbe haute.

Ils nous ont vus!

Tac! tac! tac!... Les mitrailleuses donnent sans trêve. Les balles nous claquent en pleine face.

« Plus vite! » Ah! le son mat de la chair traversée, des os brisés net, le cri étouffé, la suprême injure du voisin qui roule en maudissant le Boche!

« Plus vite! » Voici maintenant leur tir de barrage saccadé, affolé. Les shrapnells cinglent, éclatent à trois mètres des têtes. « Plus vite, les enfants, nous les aurons. »

« Couchez-vous! » C'est l'abri, pour

deux minutes, la crête bénie. Aplatis, silencieux, essoufflés, nous reprenons haleine.

— « Delanoë?... »

Ah! Delanoë saigne. Il est pâle. Le sang tombe de sa joue sur sa capote claire.

— « Touché? »

— « Mâchoire traversée. Ce n'est rien. »

— « Tu vas aller à l'arrière, te faire panser. »

— « A l'arrière? Tu veux rire. Jamais de la vie. »

— « Tu vas y aller. Comme ton lieutenant, je te l'ordonne. »

— « Et moi, comme ton ami, je reste et je ne te quitte pas. »

Déjà! Voici la ligne de renfort qui nous atteint, déferle. Pour la deuxième fois, je me dresse et crie à mes hommes :

— « Debout, mes gars! Hardi! en avant! »

Alors c'est la ruée, la trombe hurlante.

A toute vitesse cent mètres. Quelques secondes. « En avant! En avant! » Le front baissé, le cœur battant, les dents serrées, trébuchant, emportés vers la ligne blanche que je vois maintenant et qui crache la mort sans arrêt. « En avant!... En avant!... En avant!... » Et c'est le heurt des corps qui sautent, s'abîment, s'effondrent, la pointe dans la chair des autres écrasés, implorants, fuyants dans leur tranchée, l'horrible corps à corps, à coups de couteau, les blessés qui s'étranglent.

— « Barrage à gauche, vite, vite!... »

— « Kamerad! Kamerad!... »

— « Assassins! Lâches! Bandits! Louvain! Termonde!... Les sacs de terre! Les créneaux!... Les créneaux!... Vive la France!... »

. . . . . .

Le soleil éclatant, le soleil de Dieu, le soleil des grands jours de paix, de labeur, de Chrétienté montait dans le ciel. On eût

dit qu'il illuminait pour notre victoire. Partout le silence, l'affreux silence d'après, qui ne sera jamais plus rempli du vibrant « Présent! » de tant des nôtres tombés dans la plaine! Dans ce silence, j'ai appelé avec angoisse, la gorge serrée : « Delanoë! Delanoë! Delanoë!... »

Je l'ai trouvé, la face contre la terre. Sur son pauvre et fier visage de soldat, la mort s'était acharnée. C'est là encore qu'une grenade l'avait mutilé, achevé, mais sans toucher au cordon du scapulaire, et il gisait, le Sacré-Cœur de Jésus sur son cœur. *Cor Jesu, spes in te morientium, miserere nobis.* »

— « J'ai eu encore une autre raison pour ne pas publier cela, » dit Le Gallic, quand sa cousine lui eut rendu les papiers. « Je n'ai pas voulu que sa mère sût la défiguration de ce fils qu'elle aimait tant. C'est elle

qui m'a chargé du petit travail que vous me reprochiez, mon cousin. Mais je l'ai fini. Mme Delanoë veut envoyer ce *Memento* à tous les hommes de la section de son fils. Maintenant que tu sais comment il est mort, Catherine, tu me diras si les phrases que j'ai choisies te paraissent convenir... »

Il tendit à Mme Ortègue une autre feuille, isolée. Elle la lut, en silence cette fois. Elle allait la rendre au blessé quand Ortègue intervint :

— « Est-ce que le mécréant peut voir? »

— « Naturellement, » dit l'officier, « et le docteur Marsal aussi. »

Je les ai sous les yeux en ce moment même, ces textes que j'ai copiés le soir même. Je les transcris tels quels. Moi aussi, comme Le Gallic, je rédige un témoignage. J'apporte un document sur deux façons d'interpréter le problème de la mort. Ces textes choisis par l'officier bre-

ton pour l'*Image Mortuaire* de son compagnon d'armes représentent, mieux que tous les commentaires, une de ces deux façons. Juxtaposés à ce récit de bataille, ils l'éclairent et s'en éclairent. Nous tenons là, me semble-t-il, ramassée dans un raccourci révélateur, toute la psychologie des Delanoë et des Le Gallic. Car ils sont légion, dans notre armée, ces « centurions de l'Évangile, » comme les avait appelés le prêtre, et Le Gallic était si sincère, qu'il réalisait dans sa personne le type accompli d'une certaine espèce d'hommes, toute volonté dans l'action, toute foi dans la prière, et l'action les menant à la prière, comme la prière les mène à l'action. Le symbole de cet état d'âme est l'épée, l'outil de bataille, quand vous la prenez par la poignée. Au repos et plantée dans le sol, c'est la croix. De tels individus sont-ils de purs ataviques, comme le prétendait Ortègue? Alors, pourquoi le pays trouve-t-il en eux précisément les

ouvriers qu'il réclame, aux heures du suprême danger? Pourquoi leurs énergies s'accordent-elles avec les nécessités les plus vitales de la Société dont ils sont les membres? Pourquoi leurs manières de sentir et de penser sont-elles celles qui obtiennent de l'organisme national son plus puissant rendement?

En tête du projet de l'*Image Mortuaire*, Le Gallic avait tracé une croix avec la devise légendaire : *In hoc signo...*, puis les phrases suivantes, chacune avec son indication d'origine :

Moriamur in simplicitate nostrâ.
(Les Macchabées.)

*
* *

Moi qui suis soumis à des supérieurs, j'ai des soldats sous mes ordres. Je dis à l'un :

« Va, » et il va. Je dis à l'autre : « Viens, » et il vient, et à mon serviteur : « Fais cela, et il le fait. »

(Saint Mathieu.)

***

Mais lui, il a été transpercé à cause de nos péchés, brisé à cause de nos crimes ; le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui. Par sa meurtrissure, nous avons été guéris.

(Isaïe.)

***

Faites que je trouve beau ce qui paraît mesquin aux autres hommes, Dieu des armées. Ah! si vraiment vous êtes là, dans cette hostie, daignez voir que je ne suis pas mauvais, et que, moi aussi, je suis digne de donner ma vie pour une idée.

(De « l'Appel des armes », le livre de mon

ami, le lieutenant Ernest Psichari, petit-fils de Renan, tué à l'ennemi, son chapelet au bras.)

***

Béni soit Celui qui posa l'Espérance sur les tombes.

(Écrit de la main de la fille de Taine, sur un paroissien.)

***

De même que les souffrances du Christ abondent en nous, de même aussi par le Christ abonde notre consolation.

(Saint Paul.)

***

Jésus-Christ achève sa passion en nous.

(Pascal.)

— « J'ai lu quelque part un compte rendu de l'autopsie du cerveau de Pascal, » dit Ortègue en me passant le *Memento*, « il faudra que je vous le cherche, Ernest. Je vous avoue d'ailleurs ne pas saisir le rapport entre les scènes de carnage, nécessaires, je l'admets, courageuses, je l'admets encore, que vous nous avez décrites, mais féroces, convenez-en, et ces sentences d'un idéalisme transcendantal. »

— « Elles en ont un pourtant, » dit Le Gallic.

— « Lequel ? »

— « Le sacrifice. »

— « Et puis, » fit Ortègue sans répondre, « si Mme Delanoë trouve un peu de consolation à cette lecture, je n'y vois pas d'inconvénients. En revanche, j'en vois beaucoup à ce que vous bouquiniez des livres pour y chercher ces phrases ou d'autres. Ce que je veux, c'est le repos absolu de la tête et son immobilité. Car vous devez cruellement

souffrir, en écrivant, avec une lésion de tout un éventail nerveux dans votre région occipitale. Vous a-t-on fait votre piqûre de morphine, ce matin, et à quelle dose? »

— « Il l'a refusée, » dit Mme Ortègue.

— « Comment, refusée? » interrogea le Professeur.

— « Oui, » répondit Le Gallic. « La douleur est pénible, mais supportable. Elle ne le serait pas, que je la supporterais, plutôt que de la supprimer. Vous vous souvenez, mon cousin, de ce que je vous disais à mon passage ici, qu'il faut payer pour soi-même et, si l'on peut, pour les autres? Voilà pourquoi j'essaie d'avoir la force de souffrir, quand ce ne serait que pour ceux qui ne l'ont pas. »

Une contraction crispa soudain le sombre visage d'Ortègue.

— « Pour qui dites-vous cela? » fit-il d'un ton brusque.

— « Mais pour personne en particulier. »

— « Si, pour moi, pour moi, » reprit Ortègue, âprement. « Et cela, parce qu'on vous a raconté... Mais qui donc vous a parlé ici? » Un véritable accès de fureur s'emparait de lui. Il marcha sur moi... « Est-ce vous, Marsal? » Et avant que je n'eusse même esquissé un geste de dénégation : « Mais non. Vous êtes un dévoué, vous. » — Puis, se retournant vers sa femme : « C'est toi, Catherine. C'est toi. Je ne veux pas que tu restes un instant de plus dans cette chambre. Je ne veux pas que tu y reviennes. Entends-tu, je te le défends. Sors! mais sors donc! »

XX

Mme Ortègue obéit, sans un mot, sans un geste. Nous demeurions tous les trois comme stupéfiés par cet inqualifiable éclat,

dont celui qui l'avait commis sentait déjà la honte. Il s'était assis, encore tout tremblant, et ne nous regardait pas. J'appréhendais que Le Gallic ne se laissât emporter, lui aussi, à quelque violence. Il était devenu très rouge, puis très pâle, comme un homme qu'agite une secousse d'indignation aussitôt réprimée. Ortègue rompit le premier ce cruel mutisme en disant au blessé simplement, comme s'il n'était venu dans cette pièce que pour une besogne médicale :

— « Voulez-vous me donner votre pouls, mon cher Ernest? »

Il avait ôté son gant. Ses doigts, noircis par l'ictère, se posaient sur le poignet blanc du jeune homme.

— « Pas de ralentissement, » continua-t-il, pas d'intermittence. C'est bon signe... Vous n'avez toujours pas de vertiges, couché dans votre lit? Bon encore... Vous m'entendez bien? Oui... Pas d'oppressions? Pas de nausées?... »

Toutes ces questions indiquaient son appréhension secrète, celle qu'un syndrome bulbaire ne vînt soudain juger sévèrement une situation, calme en apparence, mais chargée de redoutables possibilités.

— « État stationnaire, » conclut-il en se tournant vers moi et remettant son gant, « donc favorable. Mon pronostic reste le même : toutes les chances de guérison. Du repos. Encore du repos. Toujours du repos. »

Il s'était levé, parut hésiter une seconde, puis, mordillant sa moustache, et, d'une voix plus basse, que ne soutenait plus l'accent affirmatif et dominateur du maître imposant son avis :

— « Certains silences sont des leçons, Ernest. J'ai compris le vôtre. Je suis très malade, vous savez, et je ne contrôle pas toujours mes nerfs... C'est vrai, je prends de la morphine, moi, et je ne veux pas souffrir. Avec mes idées, j'ai raison, comme vous, avec les vôtres, vous avez

raison de vouloir souffrir. Pour un moniste comme moi, la souffrance est une horreur inutile. Je n'en ai pas peur. Je n'ai peur de rien. Je la trouve absurde, voilà tout. Cela posé, oui ou non, ma femme vous a-t-elle dit que je prenais de la morphine? »

— « Jamais, » répondit Le Gallic. « Je vous en donne ma parole. »

— « La connaissant, j'aurais dû en être sûr, » reprit Ortègue. « Je lui ai fait injure, à elle, » il répéta désespérément : « à elle!... Il y a des instants où je suis un pauvre homme, Ernest, un très pauvre homme. Je n'avais pas besoin de cette preuve pour savoir que notre moral exprime simplement nos dispositions organiques. Je viens d'avoir un véritable *raptus* psychique. Il est passé. Mon ami, soyez bon pour moi. Acceptez que votre cousine soit une de vos infirmières. Je vous le demande. »

— « Mon cousin, » fit Le Gallic, « vous

me permettez d'être absolument franc avec vous? »

— « Certes, » dit Ortègue. Je vis au frémissement de sa bouche que l'irritation de tout à l'heure le reprenait.

— « Hé bien! » répondit l'officier, avec le même accent de réflexion et de scrupule, « je vous demande, moi, de ne pas insister. Ne voyez dans ma prière que ce que j'y mets, mon profond désir que mes derniers jours soient comme une retraite, que d'inutiles anxiétés ne les troublent pas. Car ce sont mes derniers jours, je le sens, et vous-même... » Il interrompit la dénégation d'Ortègue, « vous venez de me prouver, en m'interrogeant, combien votre diagnostic hésite encore. En tout cas, » sur une nouvelle dénégation, « il n'est pas impossible que ce soient mes derniers jours. Cela me suffit pour que j'en veuille employer toutes les minutes à me préparer. Le *Fiat* n'est encore que sur mes lèvres. Il n'est pas

complètement prononcé dans mon cœur. Il me faut ma paix. En ce moment, vous me donnez le noble spectacle d'un homme qui, ayant cédé à une impatience trop explicable, s'en punit par une générosité. J'ai toujours vu, dans ma vie, que ces retournements vers en haut, après une faiblesse, sont, du petit au grand, le propre des belles âmes. Mais pourquoi vous êtes-vous impatienté, irrité? Parce que, ma cousine et moi, étant plus que des parents, des amis de toujours, vous avez supposé qu'elle pouvait m'avoir initié aux épreuves que vous traversez ensemble. Cette susceptibilité du cœur, elle vous reprendra. Elle est si légitime! En tout cas encore, elle peut vous reprendre. Cela suffit pour que je désire n'avoir pas ma cousine comme infirmière. Attendons du moins, » Ortègue s'énervait, visiblement, de plus en plus, « attendons jusqu'à demain. Nous en reparlerons plus froidement. Rien ne presse. »

— « Ernest, vous me faites cruellement sentir que je n'ai pas été moi-même, » dit Ortègue. « Pour un Chrétien, vous manquez un peu de charité. »

Il s'en alla sur cette parole. Je me préparais à le suivre, quand le blessé me retint en me disant :

— « Rendez-moi un service, docteur Marsal. Je sais que M. l'abbé Courmont s'absente cette après-midi. S'il n'a pas encore quitté la Clinique, je désirerais le revoir avant qu'il ne sorte. En me l'envoyant, vous m'obligerez beaucoup. »

XXI

Une infirmière rencontrée sur l'escalier me dit qu'elle venait de croiser l'aumônier dans la cour. Je me hâtai. Il avait déjà

passé la porte. Je ne l'atteignis qu'à l'angle de la rue Saint-Guillaume et de la rue de Grenelle. Le pauvre abbé eut un geste de consternation en me voyant arriver vers lui, la tête nue et dans ma blouse d'hôpital.

— « Le lieutenant est plus mal? » interrogea-t-il, me prouvant ainsi combien il s'intéressait à son « Centurion ».

— « Non, » lui dis-je, « mais il veut vous voir. » Et j'appuyai sur l'insistance presque anxieuse du blessé, sans raconter, bien entendu, le fâcheux épisode qui l'avait précédée, et, je le comprenais, provoquée.

— « J'y vais, » dit simplement le prêtre. Il opposait maintenant à ma curiosité ce visage atone, que je connais si bien, celui que nous prenons dans les consultations, nous autres. Comme je l'accompagnais, il me demanda sans préparation :

— « Croyez-vous, docteur, que le lieutenant pourrait être transporté, sans danger,

dans un autre hôpital? Je veux dire à la campagne, par exemple? »

— « Mais non, monsieur l'abbé. Jamais le Professeur ne le permettrait. Pourquoi, d'ailleurs? »

— « Parce qu'avec des convictions si différentes, et nerveux comme est M. Ortègue, j'appréhende un conflit entre eux. M. Le Gallic est un grand soldat. Malgré cela, ou à cause de cela, peut-être, c'est un cœur si sensible! »

Il me quitta sur ce mot, dont la signification était bien vague. J'y vis l'indice, comme aussi dans cette suggestion d'un transfert, que le séjour à la Clinique n'était pas envisagé sans inquiétude par le confesseur, ni par le jeune homme, lui-même, sans doute. La perspective d'un conflit d'idées avec le mari de sa cousine justifiait-elle cette appréhension chez l'officier, et surtout qu'il l'eût communiquée au prêtre? Pourquoi le faisait-il appeler maintenant,

aussitôt après l'offre d'Ortègue? Sa fervente piété devait le rendre accessible à tous les scrupules. Je revis soudain l'expression si grave de sa physionomie en écoutant cette offre. J'entendis l'accent, presque implorateur, avec lequel il avait parlé du calme nécessaire à ses derniers jours. Non, le croyant ne redoutait pas un conflit d'idées avec l'athée. Il redoutait son propre cœur. Je me rappelai aussi le « certain discours sur la montagne, » comme disait Ortègue. J'avais lu trop souvent, moi-même, ces chapitres V, VI et VII de l'Évangile de Matthieu, le morceau classique de cet « immense succès de librairie, » pour parler de nouveau comme l'ironique Ortègue. Un verset me revint, dont j'avais toujours admiré la psychologie profonde, le trait de lumière projeté sur les rapports de la pensée et de l'action : « Et moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis

l'adultère avec elle dans son cœur. »

— « Mais le voilà, le vrai motif. Il l'aime. »

Cette phrase ne se fut pas plus tôt prononcée dans mon esprit qu'elle fit certitude, et tandis que j'allais de chambre en chambre, — c'était l'après-midi, — pour vérifier l'exécution des ordonnances du matin, mon imagination vagabondait, bien loin des tristesses de la Clinique. Elle me transportait à Tréguier, la vieille cité pieuse, ennoblie par sa cathédrale, et dans cette campagne bretonne où Ernest Le Gallic et Catherine Malfan-Trévis avaient erré ensemble, à quinze ans. Mes anciennes hypothèses sur le passé des deux cousins reprenaient corps. Elles se précisaient. J'entrevoyais une innocente et lointaine idylle, transformée chez elle en un vague souvenir, devenue une passion chez lui. A quinze ans, un adolescent et une jeune fille sont vraiment du même âge. Ils s'aiment ou

ils croient s'aimer. A vingt ans, cette parité d'âge n'est plus que dans les dates. La jeune fille qui peut se marier, fonder un foyer, être mère, atteint déjà une étape de la vie plus avancée que celle où s'attarde le jeune homme à peine sorti de ses études, et dont la carrière n'est pas commencée. L'idylle esquissée apparaît à la jeune fille comme un enfantillage. Elle est attirée maintenant vers l'homme qui peut lui servir d'appui, vers le prestige de la force en pleine maturité. Elle oublie le naïf roman où tout était rêve, où n'a été prononcé aucun mot d'amour et dont les seuls épisodes furent des battements de cœur trop précipités, des promenades trop prolongées, des bouquets acceptés, une robe plus souvent mise, parce qu'elle seyait. Quand elle pense à ces ébauches d'émotion, la jeune femme sourit, sans s'y reconnaître. Le jeune homme, lui, n'oublie pas si vite, et s'il est un Le Gallic, un de ces Bretons constants et

songeurs, timides et repliés, chez qui le temps creuse les impressions, au lieu de les effacer, il continue d'aimer la petite fiancée de sa quinzième année, avec une passion endolorie et grandissante. C'est une plaie qui saigne en lui et qu'il cache, surtout à celle qui l'a causée. Il s'en voudrait d'un reproche, d'une plainte, et il goûte une douloureuse volupté à rester d'autant plus fidèle qu'il a été plus méconnu. Si elle et lui n'étaient pas de la même famille, l'absence le guérirait, mais il la voit sans cesse. S'il se prêtait, comme ses camarades, aux dérivations du plaisir sensuel, cette fleur de romanesque se flétrirait chez lui comme chez eux, mais c'est un Le Gallic et c'est un dévot. Sa pureté nourrit sa ferveur d'amour. Celle qu'il aime est mariée. Il ne se pardonne de continuer à la chérir qu'en s'interdisant même les privautés les plus insignifiantes. Comme tout s'éclairait ainsi dans la conduite de Le Gallic, et tout, parallèle-

ment, dans l'attitude d'Ortègue! Quand on aime une femme aussi ardemment qu'il aimait la sienne, on a comme une divination des sentiments qu'elle inspire. Ortègue savait d'intuition le secret de Le Gallic, que Mme Ortègue ignorait jusqu'ici. Je comprenais cela encore, que cette femme avait toujours considéré son cousin un peu comme un enfant et beaucoup comme un simple d'esprit. Épouse et fille de savants, elle n'avait jamais aperçu ce que j'avais entrevu lors de la première visite de l'officier à la Clinique, ce que je venais de constater au chevet de son lit de blessé, l'amplitude extraordinaire de vie intérieure que lui donnait sa foi religieuse. Commençait-elle de faire cette découverte devant tant d'héroïsme, tant de résignation, tant de charité, tant de certitude? Évidemment, Ortègue le craignait. Son accès de jalousie s'expliquait alors, et aussi le désir exprimé par le blessé que cette épreuve suprême lui fût épargnée.

Quelle tentation, et combien forte, que de se sentir enfin connu, compris, peut-être aimé!

XXII

C'était là une de ces constructions psychologiques comme j'en ai tant bâties dans mon existence. Sans doute, cette misérable infirmité de ma claudication, en me mettant un peu en marge des autres, m'a rendu plutôt spectateur qu'acteur dans la tragicomédie de la vie. J'ai beaucoup regardé. J'ai imaginé beaucoup. Je me suis beaucoup et souvent trompé. Pas cette fois. Ma terreur de voir s'accomplir le forfait, — je continuais d'appeler ainsi le suicide à deux, — tendait toutes mes facultés d'observation; et que j'y visse juste dans l'intérêt

intellectuel soudain provoqué chez Mme Ortègue par l'attitude morale de son cousin, j'en acquis la preuve presque aussitôt.

Comment l'abbé Courmont s'y était-il pris pour dissiper les scrupules de Le Gallic? Les jugeait-il de simples imaginations? Ou bien considérait-il la présence de Mme Ortègue au chevet du blessé comme une possibilité de conversion pour elle, et qui sait, pour le Professeur? Toujours est-il qu'un tacite accord s'établit, et que la jeune femme commença de rendre à son cousin quelques services d'infirmière. Elle aidait à son pansement. Elle veillait à ses repas. Quoiqu'il s'interdît visiblement d'avoir avec elle de longues causeries, les quelques mots qui lui échappaient de temps en temps sur son interprétation de l'existence, les jugements qu'il portait sur les choses et les gens, les livres qu'elle lui voyait lire, toutes les révélations aussi de sa richesse d'âme la préoccupaient. Assez déjà pour qu'après

quarante-huit heures de ces soins, elle me demandât :

— « Marsal, avez-vous connu beaucoup de dévots dans votre vie? »

— « Personne d'autre que ma mère. Je veux dire : vraiment connu. Mais le propre du dévot sincère, c'est qu'il se cache. Encore une règle de l'Évangile et toujours dans le « certain discours » : — *Pour toi, quand tu veux prier, entre dans ta chambre et prie dans le secret.* »

— « Mais ceux que vous avez sus des dévots sincères, même sans bien les connaître, avez-vous observé que leur croyance leur donnât de la force? »

— « Je ne vous comprends pas bien. Croire est une force par soi. »

— « Je vous pose mal la question. Je voudrais savoir ceci : pensez-vous que la force déployée par mon cousin, aujourd'hui devant ses souffrances qui sont très grandes, hier devant la mort qu'il a bravée

si froidement, que cette force, je répète, lui vient de ses idées ou de son caractère? »

— « Des deux, » répondis-je, « car les deux sont liés. »

— « C'est pourtant bien étonnant, » insista-t-elle, « que l'on puisse trouver de la force dans des erreurs complètes. »

Elle n'en était qu'à l'étonnement. Quelques jours plus tard, je l'entendis, très étonné moi-même, soutenir avec son mari une discussion qui dénonçait trop clairement l'évolution en train de s'accomplir dans son esprit.

— « Vous savez ce que Le Gallic m'a dit tout à l'heure? » avait commencé Ortègue. « Je vous le donne en mille, — lui, un officier et qui était là! — que la bataille de la Marne est un miracle... Pourquoi? Parce qu'elle ne s'expliquera jamais stratégiquement, paraît-il. — « Hé bien! » lui ai-je répondu, « dites qu'elle ne s'explique pas,

« que nous n'en connaissons pas les condi-
« tions suffisantes et nécessaires, mais il y
« en a eu. » — « Oui, » a-t-il dit, « de sur-
« naturelles. » — Avouez, Marsal, que penser ainsi, en 1914, c'est étonnant. Mais les stéréotypies séculaires!... »

— « Il y a pourtant de l'inconnu dans le monde, » fit Mme Ortègue.

— « Il n'y a que de ça, » répondit-il.

— « Mais alors... »

Elle hésitait. Il insista :

— « Mais alors, quoi? »

— « Alors, l'hypothèse de Le Gallic pourrait être vraie aussi bien qu'une autre?»

— « Raisonne un peu, » reprit-il. « Tu ignores ce qu'il y a en ce moment dans la chambre à côté? S'ensuit-il que tu aies le droit de penser qu'il y a dans cette chambre un centaure ou une licorne, animaux fabuleux? Nous ne savons pas ce qui est l'inconnu. Nous savons parfaitement ce qu'il ne peut pas être. »

— « Tout de même, » dit-elle, « les ondes hertziennes, le radium, avant qu'on ne les eût découverts... »

— « Où veux-tu en venir? » interrompit Ortègue.

— « A ceci : que des forces peuvent travailler l'univers, dont nous ne soupçonnons même pas l'existence. Quand il parle de surnaturel, Le Gallic n'affirme pas autre chose. »

— « Pardon, il ne dit pas que ces forces sont possibles, il les pose comme réelles. »

— « Mais, » répliqua-t-elle, « s'il n'y avait pas une part de réalité, quelle qu'elle soit, dans ses croyances, comment y puiserait-il de la vigueur? Ce qui agit sur le réel est nécessairement réel. »

— « Ce qui agit sur lui, ce sont ses idées, et une idée fausse détermine une volonté autant et plus quelquefois qu'une idée vraie. »

Ici, je ne pus m'empêcher d'intervenir.

Les objections soulevées par Mme Ortègue offraient trop d'analogie avec celles qui hantaient mon esprit, depuis ces dernières semaines. La discussion m'intéressait maintenant pour mon propre compte :

— « Est-ce bien exact, mon cher maître? Certes, une idée fausse peut nous faire agir, mais très vite notre action se heurte au réel qui nous inflige un démenti. »

— « Et vous trouvez que le réel n'inflige pas un démenti aux fantasmagories mystiques de Le Gallic? Quand ce ne serait que cette affreuse guerre... »

— « Je ne trouve pas, mon cher maître. Il l'interprète et il s'y adapte. »

— « Avais-je assez raison? » s'écria-t-il. « *Primò purgare*. Le virus reparaît chez vous aussi. J'en appelle à votre intelligence à tous deux, non pas à votre sensibilité ou à votre imagination. Ni nos désirs ni nos rêves ne comptent, dans la recherche de la vérité. Il s'agit de nous faire une concep-

tion du monde en accord avec les données de l'expérience scientifique, données que nous devons avoir le courage de considérer comme intangibles. Or, de toutes les conceptions, une seule ne contredit pas ces données : une énergie éternelle, infinie, toujours identique en ses éléments et en ses lois, qui crée, détruit, renouvelle inépuisablement, sans commencement, sans terme, et, par conséquent, sans but. Tout ce qui existe, individu, espèce, planète, surgit de cet abîme indistinct et y retombe. Nous ne connaissons pas de limite à la puissance de cette énergie. Ses lois sont constantes, mais nous ne les connaissons pas toutes. De là, des obscurités que nous appelons des mystères et qui ne sont que des interférences. Nous y logeons des désirs et des songes. Voilà le Surnaturel. Il est vrai que si l'on parlait à Le Gallic d'interférences !... Après tout, il sait peut-être qu'il y a des rayons lumineux, et que leur rencontre produit

une diminution de lumière. Il a dû faire un peu de physique pour entrer à Saint-Cyr. Pour ce que ça lui sert!... »

XXIII

Il avait proféré cette dernière petite phrase avec tant d'âcreté que la conversation tourna court. La jalousie lui mordait de nouveau le cœur. Sa femme s'en était certainement rendu compte comme moi. J'observai que, pendant les jours qui suivirent cet entretien, ses visites à la chambre du blessé commencèrent de se faire moins fréquentes. Elle envoyait une infirmière la remplacer, une fois sur deux. En revanche, son assiduité auprès de son mari augmentait encore. Sans cesse elle revenait dans son bureau, quand il s'y reposait. Était-il

là? Elle ne le quittait pas des yeux, inquiète à sa moindre impatience, empressée à le désarmer en prévenant ses moindres fantaisies. J'observai aussi que ce redoublement d'attentions semblait accroître l'irritabilité d'Ortègue, au lieu de l'adoucir. Il devenait le malade ingrat qui en veut de sa maladie à ceux qui la soignent. « Quelle est la personne qu'Œdipe déteste le plus? » me disait un jour un tabétique de mes clients, auquel je reprochais sa dureté pour une parente qui lui prodiguait son dévouement. « C'est Antigone, parce qu'elle lui prouve à chaque minute qu'il est aveugle. » Malgré moi, devant l'injustice grandissante d'Ortègue pour sa femme, je me rappelais cette cynique déclaration, et je sentais que cette boutade cachait, hélas! une triste vérité humaine.

Mais n'y avait-il chez Ortègue que de l'injustice? Oui, pour quiconque eût regardé aux actes seuls. Quand on connaît

un ménage, comme je connaissais celui-là maintenant, dans ses dessous profonds, les actes ne sont rien. Les sentiments sont tout. Mme Ortègue aurait fui la Clinique, par incapacité de supporter la déchéance de son mari, le malade lui en aurait gardé moins de rancune. Il aurait pu se dire : « Elle souffre trop de me voir ainsi. Elle m'aime encore. » Mais pour lui, comme pour moi, cette multiplication de petits soins matériels trahissait un constant effort volontaire. Surtout cette fuite systématique, cet évitement de son cousin, démontrait qu'elle se débattait. Contre quoi? Contre l'invasion en elle, non pas d'un nouvel amour peut-être, mais d'un nouvel intérêt. Une autre personnalité d'homme devenait vivante pour elle. Le langage est une algèbre si grossière, quand il s'agit de traduire des nuances de sentiments, les formules y flottent dans un tel à peu près, que je ne trouve pas de mots précis pour tra-

duire une situation morale dont j'ai si bien distingué les cruelles étapes, le drame d'une âme arrivée vis-à-vis d'une autre à une espèce de saturation, et découvrant avec un affreux remords cet aboutissement des tendresses d'autrefois. Il est bien technique, ce terme de saturation, bien brutal. Il exprime avec tant d'exactitude cette impossibilité où se trouvait Mme Ortègue d'éprouver par son mari une émotion neuve! Tout était neuf, au contraire, dans les sensations que lui donnait la poésie soudain révélée chez son camarade d'enfance. Elle l'avait connu un enfant sage, un bon jeune homme, un saint-cyrien bien noté, un officier appliqué. Elle retrouvait un Croisé, et cela dans un moment où sa passion pour son mari, toujours plus imaginative que réelle, n'existait plus que dans sa volonté. Quand elle m'avait dit, dans notre entretien tragique, son horreur, son dégoût pour les femmes qui aiment après avoir

aimé, qui se renient elles-mêmes à leur passé, cet aveu lui avait échappé : « Le plus affreux, c'est qu'en vivant, et malgré soi, on change ! » Elle se défendait déjà contre les tarissements de sa sensibilité. La folie de son offre de mort n'avait pas eu seulement pour motif l'irrésistible besoin de consoler une effroyable détresse. Elle avait voulu se donner, à elle-même, une preuve qu'elle demeurait absolument, aveuglément fidèle à son amour. Comment se faire encore cette illusion, maintenant qu'un sentiment grandissait à côté, d'autant plus fort qu'il s'accompagnait d'une reviviscence? La jeune fille pieuse qu'elle était, avant que l'hypnotisme de la pensée paternelle n'en fît une incrédule, renaissait obscurément dans son cœur. Elle y retrouvait, en même temps, les traces de troubles moins ressentis que rêvés, le souvenir, jadis aboli, avivé soudain, du roman silencieux de sa quinzième année. Dans les propos que l'in-

firmière et le blessé échangeaient devant moi, devant Ortègue, au hasard des circonstances, ces mots : « Te rappelles-tu? » passaient, repassaient, sans cesse. Les anciens compagnons de jeu se reportaient à des scènes, insignifiantes pour tous, excepté pour eux. Ortègue en était absent, mais n'était-ce pas, pour sa femme, un des attraits de ces évocations? Elle s'y détendait du cauchemar actuel.

Peut-être aussi, — je ne transcris cette idée qu'à titre d'hypothèse, — y avait-il là un effet de cette ambiance psychique, à laquelle je reviens toujours. A quels signes reconnaissons-nous la présence d'une énergie, l'électricité par exemple? A ceci qu'elle nous impressionne directement, ou bien qu'elle se transforme en une autre énergie qui nous impressionne à son tour. La lumière et la chaleur appartiennent au premier groupe, l'électricité au second. Nous ne la percevons pas directement, et ainsi

s'explique qu'elle ait été ignorée si longtemps. L'existence d'un milieu psychique, indépendant des centres nerveux, et où ceux-ci puiseraient leur force, est donc possible. La formule de Blainville, que le cerveau est le *substratum* et non l'*organe* de la pensée, n'enveloppe-t-elle pas une hypothèse analogue à la mienne? Je m'égare. Je voulais seulement rattacher à une loi plus générale un phénomène, auquel j'ai assisté, de *télépathie* ou plus justement de *télesthésie*. Myers la définissait : « La transmission d'impressions d'un genre quelconque entre un cerveau et l'autre, indépendamment de toute voie sensorielle connue. » Gœthe, qui fut un grand esprit scientifique, disait aussi : « Une âme peut, par sa seule présence, agir fortement sur une autre âme. » Cette prise morale que Le Gallic commençait d'exercer sur Mme Ortègue, n'était-elle pas une action de cet ordre? Il l'avait aimée et il l'aimait passion-

nément, je l'ai su depuis, sans se le permettre. Aucun doute qu'il ne l'associât au continuel dialogue avec Dieu, que ses prières et ses méditations prolongeaient indéfiniment. Tout se passait comme si des radiations émanées de ce foyer d'amour secret enveloppaient, influençaient la jeune femme. Tels deux pôles reliés par un courant magnétique. Mais qui dit courant, dit milieu conducteur. Peut-être enfin, — je passe au point de vue où se serait mis Le Gallic lui-même, — assistais-je simplement à l'un de ces miracles invisibles à l'incroyant, et qui, pour la foi, sont quotidiens? Oui, peut-être l'ardente prière du blessé obtenait-elle l'exorcisme de l'ensorcellement qui pesait sur la malheureuse depuis des semaines? Qui sait?

Ces hypothèses sollicitaient ma pensée dès cette époque. Elles l'intéressent encore. Mais qu'importaient, pour le mari agonisant, les causes de cette évolution de sa

femme et le principe de cette influence, pour cet Ortègue impérieux et passionné, que la maladie faisait irritable et que la jalousie devait rendre cruel? Les troubles de ce cœur de femme, si longtemps à lui, et leur origine, ne pouvaient échapper à sa perspicacité, d'autant plus aiguë que l'émulation sentimentale entre Le Gallic et lui se doublait d'une autre. Ortègue était aussi passionné dans son irréligion que dans son amour. Avoir un croyant de cette ferveur comme rival redoublait son supplice. Quand j'y songe aujourd'hui, et à distance, je frémis à l'idée du martyre que furent ses derniers jours, passés à se taire. J'ai su depuis que sa femme n'arrivait pas à lui arracher un mot, durant des heures et des heures. Comme dans un château écroulé le donjon reste debout, attestant par sa hauteur la magnificence de l'édifice détruit, du triomphant Ortègue que j'avais connu et tant admiré, la fierté seule demeurait. A travers ces

confidences de Mme Ortègue, j'ai compris que la scène de violence dont elle avait été la victime devant moi, au chevet de Le Gallic, ne s'était pas renouvelée. Jamais non plus pendant cette période, qui dura près d'une quinzaine, il ne lui parla de leur pacte de suicide, quoique son amaigrissement, toujours progressif, et l'intensité de plus en plus marquée de l'ictère, annonçassent la marche implacable du mal. Il ne se levait plus que quelques heures, mais il refusait toujours de quitter la Clinique, malgré les objurgations de ceux de ses confrères qui venaient le voir et qui osaient le conseiller. Visiblement, il souffrait de plus en plus, et les piqûres de morphine se multipliaient. Un pareil état ne pouvait pas se prolonger, ni physiquement, ni moralement. Je le comprenais. Mes observations convergeaient pour m'avertir qu'une crise était voisine. Le malade était à bout de force, mais l'homme n'était pas à bout de jalousie. Il allait le prouver.

XXIV

Un matin, comme je me rendais dans sa chambre à coucher, suivant l'habitude, pour lui communiquer les rapports des infirmières de nuit, on me dit qu'il était levé et dans son cabinet. Je l'y trouvai assis à son bureau, en train de vérifier une pile de lettres, déchirant celles-ci, classant celles-là, jetant les autres dans un grand feu. Je m'en rendis compte aussitôt, averti comme j'étais, ces rangements étaient des préparatifs. Je reconnus un long coffret d'acajou massif qui figurait d'ordinaire sur sa table de travail, place des États-Unis. Je savais qu'il y serrait sa correspondance. A peine s'il jeta un regard sur les feuilles que je lui tendais. Il les épluchait de très près, à l'ordinaire.

— « A propos, » me demanda-t-il, « où en êtes-vous de vos notes? »

Il m'avait prié, en effet, de rédiger un journal des cas les plus intéressants rencontrés dans notre Clinique. Il insista :

— « J'y tiens beaucoup, je vous l'ai dit, mon travail ici n'a pas été ce que je voulais, matériellement, s'entend. J'ai tout de même, » il rectifia, « nous avons fait de bonne besogne. Il faut qu'elle serve à la Science. Combien d'observations le tout représente-t-il? »

— « Une cinquantaine. »

— « Et il vous en reste à mettre au net? »

— « Onze ou douze. »

— « Parfait! » dit-il. « Vous m'aurez été d'un bien grand secours, dans des moments bien durs, mon cher Marsal. Voulez-vous être tout à fait gentil pour votre pauvre maître? Ces onze ou douze dernières observations, finissez de les transcrire d'ici à demain matin... »

— « C'est que le service... »

— « Quénaut et Renard suffiront à tout. Je leur donnerai des ordres. »

Quénaut était le chirurgien qu'il s'était adjoint depuis sa défaillance, très bon opérateur et qui, d'ailleurs, ne cessait de me tourmenter pour que je parlasse à Ortègue d'une intervention. Devant le Maître, il devenait aussi petit garçon que moi-même. Renard était l'étudiant insuffisant qui nous servait et nous sert encore d'interne.

— « Alors, d'ici à demain, le tout sera rédigé, » répondis-je.

— « Merci. Je désire que ces notes soient communiquées à la plus prochaine séance de l'Académie de médecine, et j'ai besoin de les revoir. On ne sait ni qui vit ni qui meurt, et, dans mon état... »

Il avait eu, pour prononcer ces mots, un sourire qui acheva de me convaincre, tant il y tenait d'amertume et d'impatience. En le quittant, j'avais froid, et mes jambes

tremblaient. Je venais d'avoir l'évidence qu'il était *décidé*. Je l'eus davantage encore en rencontrant Mme Ortègue. Elle était très pâle, avec une expression comme figée, et un battement presque convulsif de ses paupières sur ses yeux, qui semblaient ne plus rien voir qu'une image d'horreur interposée entre elle et les objets. S'il en était ainsi et que l'échéance fût arrivée, l'hésitation ne m'était plus permise; et que cette échéance fût arrivée, j'en eus une troisième et irréfutable preuve dans un incident très simple. Sa coïncidence avec la demande d'Ortègue sur la rédaction de mes notes finit de dissiper mes doutes. Vers dix heures et demie, le Professeur me faisait appeler de nouveau. Il était avec un personnage de mine solennelle, que j'avais déjà rencontré chez lui, et qui n'était autre que son notaire.

— « J'avais oublié de vous dire, mon cher Marsal, » commença-t-il, « que maître

Métivier venait aujourd'hui pour la signature de l'acte qui réglera votre situation ici, quand je n'y serai plus. »

— « Encore vos idées! » protesta le gros notaire, dont l'aspect étoffé, surnourri, de sexagénaire solidement établi, faisait un contraste extraordinaire avec l'agonisant qu'il prétendait réconforter : « Vous avez une mine bien meilleure, » insistait-il. « D'ailleurs nous avons toujours observé à l'étude, mes clercs et moi, que cela ressuscite, de faire son testament, et vous n'en aviez pas besoin... »

— « Voulez-vous donner connaissance de l'acte au docteur Marsal? » dit Ortègue sans relever ces propos consolateurs, d'une ironie cruellement involontaire dans leur banalité. Maître Métivier me remit la feuille de papier timbré, sur laquelle je jetai les yeux pour la forme. « Il a fait venir son notaire pour revoir son testament, » pensai-je, « l'autre l'a déclaré. Qu'est-ce que

j'attends encore? » Et, ma signature à peine apposée au bas du dernier article, je pris hâtivement congé. J'allai droit à la chambre de Mme Ortègue. Celle-ci n'était pas chez elle. Je la cherchai à travers tout l'hôpital, sans la trouver nulle part. De guerre lasse, je m'adressai au secrétaire chargé du registre de la porte. Il m'apprit qu'elle était sortie. Dans un raisonnement instinctif et immédiat je me dis : — « Si le suicide est décidé, elle a dû aller place des États-Unis mettre en ordre ses papiers intimes, comme Ortègue les siens tout à l'heure. Comment le savoir? Téléphoner? Pour qu'elle ne me reçoive pas si elle est là! Y aller? La surprendre? Essayons... »

Le temps de dépouiller ma blouse de service, de passer ma jaquette, de héler un taxi-auto, et je roulais par le boulevard Saint-Germain, les quais, l'avenue Marceau et la rue Bizet, vers cet hôtel où j'avais si souvent rendu visite au chirurgien

à la mode, dans des jours plus heureux. Quel tumulte de mes pensées durant ce trajet, puis quel saisissement quand le concierge eut répondu à ma question :

— « Madame est là, depuis une heure. Je vais annoncer Monsieur. »

— « Ce n'est pas la peine, » dis-je, pour écarter cet homme. « Elle m'attend. »

Je m'élançai dans l'escalier, certain, si elle était occupée à des rangements intimes, de la trouver dans son petit salon du second étage. Ceux du premier étaient réservés à la clientèle et aux réceptions. L'aspect des choses, autour de moi, me rappelait, tandis que je gravissais les marches, l'Ortègue d'avant la maladie. Il avait disputé au feu des enchères, dans une vente retentissante, la statue de la Renaissance italienne qui gardait le vestibule. Les tapisseries espagnoles, tendues le long des murs, avaient figuré sous son nom de collectionneur dans une grande exposition rétrospective. La

gratitude d'un millionnaire américain, sauvé par lui, se manifestait par un vase de faïence, spécimen colossal d'art nouveau, que supportait un socle de bois sculpté, non moins colossal, dans l'angle du palier. Des vitraux anciens baignaient d'une lumière chaude et douce le silence de cette demeure, abandonnée pour toujours par celui dont elle racontait les orgueils. Cette cage d'escalier, vide et muette, augmentait encore ma tristesse. J'avais comme la sensation physique de visiter un tombeau, et qu'Ortègue était déjà mort!... Mais quelqu'un vivait et devait vivre, la malheureuse femme qui, elle aussi, avait monté ces deux étages parmi les fantômes des heures triomphales. J'étais devant la porte du petit salon. Je frappai, en proie à une indicible émotion. Une voix me répondit : «Entrez.» La sienne!

Comme son mari tout à l'heure, preuve évidente que je ne m'étais pas trompé, elle

était assise à son bureau, entourée de lettres qu'elle avait commencé de classer. Puis elle avait interrompu ce travail pour écrire. Croyant parler au concierge, elle dit simplement : « C'est vous, Joseph?... » et sa plume continuait de courir. Elle se retourna, me vit, et se redressant dans un cri :

— « Vous, Marsal? Que se passe-t-il? Mon mari m'appelle? Il est plus mal? »

C'était la première fois, depuis des jours, que je la voyais vêtue autrement qu'en costume d'infirmière. Elle était toujours la belle Mme Ortègue d'autrefois, mais combien changée! Ces semaines d'angoisse avaient donné à ses traits si nobles un dessin plus fin, plus serré, plus creusé, comme une ciselure cruelle.

— « Non, madame, » lui répondis-je, « et il ne sait pas que vous êtes sortie. Je l'ai laissé avec maître Métivier, son notaire. »

— « Et alors vous avez compris? » dit-elle. De ses mains placées derrière son dos,

elle s'appuyait contre la table, la tête retombée et ballante. Le sursaut de surprise une fois passé, ma présence ne l'étonnait plus. Comment et pourquoi j'étais venu place des États-Unis, attiré par quel pressentiment, elle ne se le demandait pas. J'étais là. Je faisais partie du rêve éveillé où elle se débattait, et, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, elle disait :

— « Oui, c'est pour demain. J'ai promis, et le courage me manque... »

Elle avait prononcé ces mots, à voix basse, pour elle seule, et, me regardant :

— « Marsal, je ne peux pas parler à mon mari. Je ne peux pas affronter son mépris ! Tenez... » Elle se retourna, et, de sa main vacillante, elle montre la page interrompue à mon entrée : « J'écrivais là ce que je n'ai pas la force de lui dire. Prenez cette feuille, Marsal, prenez-la... »

Elle s'affaissa sur la chaise, et comme accablée, elle laissa lentement aller ses bras

sur la table, sa tête sur ses bras, et elle se mit à pleurer sans plus prononcer une parole. Je pris la feuille de papier et je lus :

« J'ai sincèrement cru que l'aimer, c'était toute ma vie, tout mon être. Je le lui ai dit, et ce n'est pas vrai.

« J'ai cru que, s'il mourait, c'était pour moi la chose naturelle, la chose inévitable, que de mourir avec lui. Il me semblait que, s'il m'était enlevé, je n'existais plus. C'était mon âme arrachée à mon corps. Je n'imaginais pas la douleur de le perdre. Elle était trop atroce. Je ne pouvais pas. J'imaginais le vide, l'inanité de mon être séparé du sien, des yeux privés de lumière, un cœur vidé de sang. Il m'avait tellement pénétrée, tellement dominée! Sa voix, son regard, son esprit s'étaient infusés en moi, avaient fait de moi une créature nouvelle. Ce regard si chaud, si tressaillant, plein de

lueurs, — cette voix un peu amère qui me semblait la voix même de l'intelligence et de la passion, — cet esprit infatigable dont l'audace m'emportait, enivrée de confiance, — mais il n'y avait rien d'autre en moi que cela! Je n'étais qu'empreinte et reflet de toi! Jamais je ne pensais, comme tant d'autres femmes, à mon visage, à mes membres, que tu aimais tant. Quand je fermais mes yeux, tes yeux brillaient encore sous mes paupières et me possédaient. Michel, Michel, est-ce que notre amour se défait? J'ai peur de toi maintenant. Je souffre d'une honte et d'une angoisse indicibles. De jour en jour, d'heure en heure, il me semble que tu m'échappes, que tu te retires de moi, que mon existence séparée se reforme. Je désire des choses qui ne sont pas toi. Je désire l'air et la lumière et l'espace, où c'est si bon de marcher! Je désire communier à l'ardeur de ce peuple qui se bat. Je désire le merci des blessés à qui je

fais du bien. Oh! Michel! Tout cela, même sans toi, je le désire.

« Michel!... Mais jamais je n'oserai lui parler. Comme il me mépriserait! M'aurait-il jamais abandonnée, lui, dans un danger, dans une souffrance?

« Et si je vis, moi, je l'abandonne... L'horrible chemin où je défaille, il y avance d'heure en heure. Il faut qu'il avance. Il ne peut pas s'arrêter, le malheureux! Il n'y a que moi au monde qui puisse le secourir, en marchant avec lui, en me couchant près de lui dans le tombeau.

« Ah! Michel, je ne peux pas! J'ai trop promis, délivre-moi! Si tu l'exiges, nos corps seront liés dans le cercueil, mais nos âmes se seront déliées avant de mourir. L'épreuve est trop effrayante. Elle me brise. Elle brise mon amour. Laisse-moi vivre. Même déchirée, même meurtrie, je voudrais vivre. Je sais bien que je serai toujours misérable après les années splendides que j'ai

connues par toi. Ah! si je pouvais espérer franchir, avec toi, le seuil d'un autre monde, si nous pouvions continuer notre amour dans un ciel ou dans un enfer! Mais la mort, c'est la fin de tout. Je t'en supplie, Michel, la fleur que tu aimais, laisse-la... »

Un trait spasmodique achevait cette phrase brusquement interrompue, où l'encre fraîche encore n'était pas tout à fait séchée. Je n'aurai pas deux fois, dans mon existence, une telle sensation d'avoir regardé, d'avoir touché une âme au plus saignant de son intime blessure.

XXV

Je n'avais pas le temps de m'attarder à cet attendrissement. Je le tenais, cet unique

moyen d'agir sur Ortègue, cherché depuis des semaines. Cet appel d'agonie, il l'entendrait, et tout de suite. Si altérée que fût sa personnalité, si diminuée par la maladie, le poison et le désespoir, les touches en restaient trop grandes pour qu'il passât outre à cette imploration d'une âme à l'agonie. Je regardais Mme Ortègue. Elle continuait de pleurer, les bras, la tête, le buste comme écrasés contre la table, où elle avait écrit cette lamentable confession. Elle ne me voyait plus. Elle ne savait plus, ni que j'étais là, ni où elle était elle-même. Essayer de la consoler, à quoi bon? C'était la sauver qu'il fallait. Je sortis du petit salon, en étouffant mon pas. Puis, aussi vite que ma misérable jambe me le permettait, je me précipitai dans l'escalier, hors de la maison, dans le taxi. Je criai au chauffeur l'adresse de la rue Saint-Guillaume. Je tremblais que Mme Ortègue, revenue à elle, ne me suivît pour me reprendre cette feuille de papier,

son salut ! — J'en relisais les phrases déchirantes, m'interrompant sans cesse pour épier, par le carreau de la capote, si aucune voiture ne courait après la mienne. Mais non. Une fois arrivé à la Clinique et tandis que je payais le chauffeur, je constatai que la rue Saint-Guillaume restait déserte. Mme Ortègue ne m'avait pas suivi, du moins pas aussitôt. J'avais la pleine liberté d'agir.

Je me heurtai dans la cour à maître Métivier. Le cérémonieux notaire, qui, tout à l'heure encore, dans le bureau, m'accueillait avec une affabilité distante, m'aborda le premier. Il avait été si étonné par sa conversation avec son célèbre client qu'il m'en parla, au risque de manquer à la discrétion professionnelle :

— « Je suis heureux de vous rencontrer, docteur Marsal. Je sais combien M. Ortègue vous aime. Je viens d'en avoir la preuve. » J'ai compris, depuis, cette allusion au testament de mon pauvre maître,

qui, dans sa généreuse affection, m'avait légué sa Clinique, en cas de mort de sa femme. « Et vous aussi, » continua Métivier, « vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas? »

— « Certes. »

— « Alors, surveillez-le. Je ne serais pas étonné qu'il méditât une résolution fatale. J'ai même cru devoir prévenir M. l'aumônier. Car vous savez, moi, je ne suis pas un esprit fort. J'ai la foi du charbonnier, et j'aimerais bien retrouver là-haut mes fidèles clients, surtout ceux qui font la gloire d'une Étude, comme M. Ortègue. »

Tout dévoré que je fusse d'anxiété, j'admirai comment les mêmes idées, réfractées dans des esprits différents, revêtent des aspects contradictoires. Au regard du digne notaire parisien, l'autre monde, c'était pour les gens de bien, — qu'il confondait avec les gens bien, — la grosse fortune continuée. Ce rêve paradisiaque d'un confortable posthume ne ressemblait pas plus à la

religion de la douleur professée par le Breton Le Gallic que ce bourgeois considérable ne ressemblait lui-même à l'officier. Pourtant, par cet optimisme assez plat, Métivier reconnaissait l'existence d'un monde spirituel. Ortègue aussi, malgré lui, par son pessimisme révolté. Sa frénésie, ses spasmes de passion, la fièvre de son nihilisme, son désespoir devant la mort considérée comme une chute dans le néant, ses fureurs, c'était le sang qui dégoutte des membres coupés sur le lit de Procuste. Sa doctrine mutilait son âme. Toutes ces pensées me viennent à distance. Sur le moment je n'eus qu'une idée : « Maître Métivier a parlé à l'abbé Courmont. Pourvu que l'abbé n'ait pas déjà parlé à Ortègue et que je ne trouve pas celui-ci trop irrité ! Si c'est possible, prenons les devants. » Et je me hâtais vers le bureau, quand, presque à la porte et au détour d'un corridor, je rencontrai précisément le prêtre.

— « Vous cherchez le Professeur? » me dit-il aussitôt. « Il est chez M. Le Gallic. Moi, je cherche Mme Ortègue. »

— « Je la quitte. Le Professeur s'inquiète d'elle? »

— « S'il s'en inquiète! » répondit l'abbé Courmont. « Il vient d'entrer chez M. Le Gallic, dans un état! Il ne se possédait plus. Il nous a fait une véritable scène. Pour un peu, il nous rendait responsables de l'absence de Mme Ortègue. Alors, j'ai dit que j'allais m'enquérir. Je l'ai laissé écroulé sur un fauteuil. Ah! il est bien malade! Dieu a quelquefois la main si dure, après l'avoir eue si indulgente, si ouverte. Et le corps, ça n'est rien. Mais l'âme!... »

— « Une question, monsieur l'abbé. Le notaire vous a parlé de ses craintes à l'endroit du Professeur, je le sais. Il tremble que mon pauvre maître n'ait des idées de suicide. Vous n'avez pas abordé ce sujet avec M. Ortègue? »

— « Non, » dit le prêtre. « Mais cette conversation m'a tellement impressionné que j'étais monté en parler avec M. Le Gallic, comme à un parent très proche. »

— « Vous avez communiqué à M. Le Gallic l'idée de Métivier? » demandai-je.

— « Il avait la même déjà. »

— « Ils en parlent peut-être en ce moment, » m'écriai-je, « et que se disent-ils? Laissez-moi aller auprès d'eux, monsieur l'abbé... mais seul. Ce sera plus sage. Je rassurerai le Professeur sur l'absence de sa femme. Elle est sortie de la Clinique pour une course, et s'il y a une discussion entre son cousin et lui, j'interviendrai avec plus d'autorité. Rien que votre habit risquerait d'exaspérer M. Ortègue. »

« — Je vous laisse, docteur Marsal, » répondit M. Courmont. « Du moment que M. Le Gallic est là, je suis bien inutile, religieusement parlant. Je prêche l'Évangile, moi. Lui fait mieux : il le vit, il le souffre. Si

M. Ortègue ne voit pas la vérité religieuse à travers cette grande âme, c'est qu'il ne peut pas la voir, c'est qu'il a, comme nous disons, nous autres théologiens, l'ignorance invincible. La parabole des talents nous l'enseigne : Dieu ne réclame qu'à ceux auxquels il a donné... Et puis, les pauvres que le Professeur a soignés par charité prieront pour lui. Je l'ai dit à maître Métivier. Devinez ce qu'il m'a répondu : « Ce sont les plus sûrs « honoraires. » Oh ! ce n'est pas du François de Sales. Tout de même, pour un bourgeois, ce n'est pas trop mal. Mais je vous retiens... Allez... allez... »

XXVI

Je trouvai Ortègue au chevet du lit de l'officier. Les paupières de Le Gallic étaient

baissées sur ses yeux, comme s'il dormait, tandis que les prunelles inquiètes de l'autre dardaient la colère. Tous deux restaient silencieux. Le Gallic ne se permettait pas d'exprimer, et sans doute se reprochait-il de sentir, la révolte que soulevait en lui l'évidente et injustifiable jalousie du mari de sa cousine. Ortègue étouffait de se taire. Mais il ne pouvait pas découvrir au jeune homme, qu'il considérait comme son rival dans le cœur de sa femme, son martyre intime. La fierté lui commandait de cacher l'effroyable crise qu'il traversait et qui l'avait décidé tout d'un coup à fixer au lendemain l'échéance fatale. Torturé de voir celle qu'il aimait, jusqu'au délire, lui échapper moralement, supplicié par cette fièvre d'un soupçon d'autant plus impossible à calmer qu'il portait, non sur des faits, mais sur des sentiments, il avait voulu tenter un pari de désespoir : ou sa femme l'aimait toujours et le pacte du suicide à deux tiendrait,

ou bien, ne l'aimant plus, elle reculerait, et il saurait! Elle n'avait pas reculé, et il ne savait pas. Un autre doute avait surgi de cette acceptation, du « oui » prononcé par Mme Ortègue sans une hésitation et qu'elle exécuterait de même, mais poussée par quoi? Allait-elle mourir avec lui, par amour ou par point d'honneur? Cette douloureuse question se dressait devant Ortègue. Elle lui était insupportable. L'absence inexpliquée de sa femme achevait, en redoublant l'énigme, d'exaspérer sa fureur, peut-être son remords. Quelle férocité dans cette mise en demeure imposée ainsi à une créature dont il avait tant éprouvé le dévouement! L'ancien Ortègue, si noble, si généreux, reprochait cette cruauté à l'Ortègue égaré d'aujourd'hui. Et puis, quel contraste entre ce déchaînement presque bestial de passion et la maîtrise de soi dont Le Gallic donnait, en ce moment même, au forcené, un sévère, un humiliant exemple! Cette supériorité de

caractère était un outrage, et qu'Ortègue ne pouvait pas supporter non plus, avec les sentiments qu'il nourrissait maintenant pour l'officier. Que sa femme aimât Le Gallic, il l'appréhendait avec épouvante, avec horreur. Il en doutait encore. Il ne doutait pas que Le Gallic n'aimât sa femme. Au fond, je l'ai marqué déjà, il l'avait toujours su. La sympathie, indulgemment railleuse, qu'il avait si longtemps montrée au cousin de Mme Ortègue était une forme de la complaisance qu'éprouve un homme, avancé dans la vie, pour un homme plus jeune auquel il est préféré, — irrésistible caresse au plus vif de notre amour-propre. Une réaction en sens inverse s'était produite, dès qu'Ortègue n'avait plus cru absolument à cette préférence. La passion contenue de Le Gallic pour sa cousine avait flatté l'époux triomphant. Le moribond s'en irritait, s'en offensait. J'ai marqué cela encore : il le haïssait.

Ces réflexions s'étalent aujourd'hui dans ma pensée. Sur le moment, je les perçus toutes, dans un éclair, par un phénomène de simultanéité mentale, analogue à cette première ivresse de l'anesthésie que tant de mes malades m'ont décrite. On voit tout le détail de sa vie surgir devant soi ; d'un coup d'œil, on embrasse des séries d'années ; et l'inhalation de l'éther ou du chloroforme n'a duré qu'un instant.

— « Mon lieutenant, » dis-je à Le Gallic, du seuil de la porte, « vous m'excuserez. J'aurais à parler au Professeur, en particulier. »

Je me rendis compte moi-même que ma voix tremblait un peu. Sans doute mon visage était-il altéré. Ces signes d'émotion n'échappèrent pas à Ortègue, qui m'interrogea brusquement :

— « Il s'agit de ma femme ? Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? »

Sa voix s'étouffait, à lui aussi. Je lus dis-

tinctement dans ses yeux l'horrible vision qui surgissait : sa victime affolée devançant l'heure et se tuant la première.

— « Tranquillisez-vous, mon cher maître, » répondis-je, « il ne se passe rien. Je quitte Mme Ortègue. »

— « Elle est donc rentrée? Elle doit savoir que je la cherche. Pourquoi n'est-elle pas avec vous? »

— « Mais parce qu'elle n'est pas rentrée. »

— « Vous dites que vous la quittez. Où l'avez-vous laissée? »

— « Chez elle, place des États-Unis. »

— « Elle est place des États-Unis? Elle vous y a fait venir? »

— « Elle ne m'y a pas fait venir, mon cher maître. J'y suis allé de moi-même. »

— « Comment saviez-vous qu'elle y était? »

— « Je l'ai supposé. »

— « Sur quel indice? Pourquoi la cherchiez-vous? »

— « Parce que le docteur Marsal était inquiet d'elle, mon cousin. Il n'ose pas vous le dire, mais je le devine. »

C'était Le Gallic qui intervenait maintenant. Pour la première fois depuis son arrivée dans la Clinique, un accent d'autorité vibrait dans sa voix d'ordinaire si résignée, si détachée.

— « Oui, » ajouta-t-il, « et moi aussi j'étais inquiet d'elle, après sa visite de ce matin. »

— « Elle vous a donc parlé? » fit Ortègue, en se penchant en avant. Il me regarda, regarda Le Gallic, et, à nous deux : « Que signifie cette conjuration autour de moi? » Puis à Le Gallic seul, avec violence : « Qu'est-ce qu'elle vous a dit? »

— « Rien. Mais je l'ai vue si troublée, si anxieuse, comme une personne qui se débat dans l'étreinte d'une angoisse accablante. Le motif de son angoisse, j'ai peur de le savoir. »

— « Mais dites... dites donc! » insista Ortègue plus violemment encore.

— « C'est bien grave, » répondit Le Gallic avec un visible effort, « et pourtant... Mon cousin, si la mère de Catherine était ici, ou, à son défaut, notre tante qui est, après sa mère, sa plus proche parente, je les adjurerais de vous poser une question. Dans leur absence et me trouvant le seul représentant de la famille, vous ne vous offenserez pas si je vous la pose, moi, cette question. Il s'agit en effet, si ma crainte est vraie, — et je ne suis pas seul à l'avoir, — du plus cruel chagrin que Catherine puisse éprouver par vous. Mon cousin, donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne pensez pas à vous tuer. »

En l'écoutant adresser une pareille demande à un pareil homme dans un pareil moment, je frémis, et plus davantage en regardant Ortègue l'écouter, les mâchoires serrées, les yeux étincelants, les mains cris-

pées sur les bras du fauteuil. J'ai souvent pensé que le malheureux, sous la double influence de la jalousie et de la morphine, avait eu là, devant nous, l'ébauche d'un véritable accès de délire. Sans quoi, aurait-il jamais répondu à cette question, évidemment inacceptable, par une autre, plus inacceptable encore, et qui risquait de provoquer une émotion fatale chez un blessé confié à ses soins? Surtout aurait-il continué par un aveu qui achevait de le mettre, vis-à-vis du jeune homme, dans un tel état d'infériorité morale?

— « Puisque nous en sommes à nous demander des paroles d'honneur, » commença-t-il, « je répondrai à votre question, mon cher Ernest, après que vous aurez vous-même répondu à ma question, à moi. Ah! c'est comme représentant de la famille de Mme Ortègue que vous prétendez contrôler mon ménage? Hé bien! donnez-moi votre parole d'honneur, à votre tour, que

vous n'êtes pas amoureux de ma femme. »

— « Mon cousin ! » s'écria Le Gallic que la surprise et l'indignation avaient fait se dresser. Il répéta : « Mon cousin ! »

— « Ha ! ha ! » continua Ortègue, dans un éclat de rire farouche, et avec un accent de cruel triomphe. « Vous ne me la donnez pas, cette parole ! Vous ne pouvez pas !... Alors, vous l'aimez !... »

— « Mon cousin ! » dit Le Gallic pour la troisième fois, et sur quel ton !

— « Vous l'aimez ! » reprit l'autre, complètement hors de lui. « Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sais, allez. C'est depuis toujours. Il y a une différence. Autrefois, vous n'espériez rien. Vous vous sentiez un petit garçon à côté de l'homme que j'étais... que j'étais ! » répéta-t-il. « C'est il y a deux mois, à votre visite, ici, que vous avez commencé de vous dire, — j'ai lu cette honte dans votre pensée : « Si elle devenait « libre ! » Et puis vous avez été blessé, vous

vous êtes fait envoyer chez moi, pour la revoir. Je vous ai dit ce que je crois, que vous pouvez vivre, vous, au lieu que moi... Moi, vous n'aviez pas besoin d'être médecin pour savoir que je vais mourir, et alors... Alors, vous m'entendez, cela ne sera pas. Ma femme ne vous aime pas. C'est moi qu'elle aime, et elle va partir, avec moi, pour toujours. Elle me l'a offert. J'ai accepté. Vous ne me la prendrez pas. Je la garde... Ah! vraiment! vous prétendez la défendre contre moi? Quand elle rentrera, demandez-lui de venir. Racontez-lui que je vais me tuer, que je vous l'ai dit, que je vous ai dit aussi qu'elle voulait mourir avec moi, que nous avons passé ce pacte ensemble. Faites-la changer d'idée. Essayez. Je vous y autorise. Je ne sais pas où j'avais la tête tout à l'heure, quand je m'étonnais qu'elle ne fût pas là. Elle est allée place des États-Unis, faire ce que j'ai fait ici, ce matin, tout mettre en ordre comme pour un

voyage... C'en est un, mais sans retour... Seulement, puisque vous l'aimiez et que j'avais toujours été bon pour vous, Ernest, vous auriez bien pu ne pas venir ici, nous gâter nos dernières heures. »

— « Je ne suis pas venu ici, mon cousin, » répondit Le Gallic, « on m'y a envoyé sans que je l'aie demandé. Je l'avais regretté, je peux vous le dire, jusqu'à maintenant. »

Et, se tournant vers moi : « Docteur Marsal, voulez-vous me donner ce crucifix ? »

Il me montrait un Christ d'ivoire, de travail moderne et très simple, qu'il avait fait accrocher au mur, en face de son lit, afin de l'avoir toujours devant les yeux. Je le lui donnai. Ses mains prirent le bois noir de la petite croix en se joignant. Il la porta lentement jusqu'à ses lèvres, baisa le clou qui transperçait les pieds et me dit :

— « Merci, docteur. Je suis content de

vous avoir là et que vous assistiez au serment que je vais faire... Michel, » il s'adressait à Ortègue maintenant, avec une appellation fraternelle dont la douceur inattendue étonna le furieux, qui releva la tête. « Michel, sur cette image du Sauveur, je vous jure que je n'ai, de ma vie, dit à Catherine une parole, une seule que vous n'eussiez pu entendre. Si la pensée a jamais traversé mon esprit qu'elle pût être libre un jour et devenir ma femme, je jure que cette pensée a été involontaire, et que je l'ai chassée comme une tentation criminelle, vous vivant. Ce Christ de ma première Communion m'est témoin que je lui ai demandé la force d'y résister, et qu'il me l'a donnée. Auparavant, je lui avais demandé la force d'être heureux du bonheur de Catherine, alors que ce bonheur lui venait de vous, et que je l'aimais passionnément. Car c'est vrai, je l'ai aimée passionnément, uniquement. Oui, j'ai prié pour qu'elle fût heu-

reuse par vous dans ce monde, et, en mourant, j'offrirai mon sacrifice pour qu'elle soit heureuse dans l'autre, auquel je crois. Voilà comment je l'ai aimée, comment je l'aime. Et vous, Michel, regardez maintenant comment vous l'aimez, vous, et l'acte que vous allez lui faire commettre. Vous dites qu'elle vous a offert de se tuer avec vous. Cette offre, vous ne deviez pas l'accepter. Nous n'en sommes plus à ménager les mots. C'est à un abominable égoïsme que vous la sacrifiez. Vous ne croyez qu'à cette vie, et vous lui enlevez les joies qu'elle peut encore y avoir, parce qu'elle ne les aurait pas avec vous!... Et puis, cette vie!... Quand il n'y aurait qu'une chance sur mille, sur dix mille, sur un million, qu'il y en ait une autre, vous avez le droit, pour vous, de braver cette unique chance, mais pour vous seul. Vous pouvez vous dire : « Je me tue, je cours le risque. Je crois « que la mort, c'est le néant. S'il y a un

porte refermée. « Qu'il s'installe auprès de Le Gallic. J'espère que ce vertige n'est rien, mais avec ces blessures dans la tête, on a quelquefois de vilaines surprises, des infections latentes qui se portent sur la base. Et quand le bulbe est pris!... Enfin, il est plus prudent de le mettre en observation. Faites vite et rejoignez-moi dans mon bureau. »

Le temps de trouver l'étudiant, de le conduire auprès du blessé avec les instructions nécessaires, et je frappais de nouveau à la porte du cabinet. Le délire de jalousie n'était pas entièrement passé. Ortègue allait reprendre son enquête. En m'attendant, il s'était remis à ranger ses papiers. J'ai remarqué souvent que l'automatisme fonctionne ainsi dans les crises, d'autant plus machinal qu'elles sont plus violentes. Ne serait-ce pas une défense de la nature qui maintient un équilibre dans notre psychisme inférieur, pour compenser le désar-

roi du psychisme supérieur? Un bouleversement total aboutirait aussitôt à la mort ou à l'aliénation. Ses mains gantées continuaient le classement, tandis qu'il m'interrogeait :

— « Marsal, pourquoi êtes-vous allé place des États-Unis? »

— « Parce que je savais tout, mon cher maître... »

Je lui fis alors ma confession complète : l'entretien avec sa femme entendu derrière la porte; — le silence exigé par Mme Ortègue; — mes sentiments depuis lors; — comment j'avais espéré qu'il renoncerait de lui-même à l'horrible projet; — mon éveil quand il m'avait pressé de rédiger en quelques heures ses dernières notes de clinique; — mon soupçon grandissant, avec la visite du notaire et devant l'absence de Mme Ortègue... Et je conclus :

— « Je me suis dit : Si la chose est vraie, elle est chez elle. J'y suis allé, tout simple-

ment. Je ne me suis entendu avec personne. Je n'ai consulté personne. Il n'y a pas de conjuration autour de vous. Il n'y en a jamais eu. »

— « Pas de conjuration? » exclama-t-il. « Et ce silence, exigé par elle? Vous l'avez dit. » Puis, avec une amertume infinie : « Comme on est seul! »

Il arrêta ma protestation, et de nouveau inquisiteur :

— « Alors, » demanda-t-il, « quand vous êtes arrivé place des États-Unis, elle y était? »

— « Oui, dans le petit salon d'en haut. Elle écrivait. »

— « Elle vous a remis une lettre pour moi? Donnez, mais donnez... »

— « Mon cher maître, ce n'est pas une lettre qu'elle écrivait. Elle ne m'a rien remis pour vous. »

— « Mais enfin, vous avez causé. Vous l'avez questionnée. Elle vous a répondu.

Vous l'avez quittée. Vous êtes revenu ici, et vous m'avez cherché. Oui, ou non, vous a-t-elle chargé d'un message pour moi? Lequel? Je veux le savoir. »

— « Elle ne m'a chargé de rien. A peine si elle m'a dit deux ou trois mots. Elle était dans l'accablement. Elle avait, comme il arrive dans ces moments de grande détresse, jeté sur le papier quelques phrases. Elle me les a montrées, parce qu'elle ne pouvait pas parler. J'ai lu ce papier. Je me suis sauvé avec. Je vous l'apporte. Mais, encore une fois, ce n'est pas elle qui vous l'envoie. Elle me l'aurait redemandé, si elle en avait eu la force. Elle ne l'avait pas. Il y a là un cri, son cri, et il faut que vous l'ayez entendu. »

J'avais tiré de ma poche la feuille de papier. Ortègue me l'arracha des mains, et il commença de la lire en disant sauvagement :

— « Enfin, je vais savoir. »

Il m'est arrivé, dans ma vie, d'avoir l'affreuse curiosité d'une exécution capitale. Je m'y suis rendu. Je n'y ai pas assisté. Je n'ai vu ni le couteau descendre, ni la tête tomber. Je n'ai pas pu. Mes yeux se sont fermés à cette seconde-là. Une horreur semblable me saisit devant Ortègue lisant ces pages de désespoir écrites par sa femme, et je détournais mon regard. Lui porter ce coup, je l'avais dû. Le regarder, pendant qu'il le recevait, je ne pouvais pas. J'avais tort. Rien n'était à perdre de cette dernière leçon que me donnait, après tant d'autres, cet homme extraordinaire : celle d'un cœur magnanime, se jugeant, se condamnant, et affirmant ainsi, par sa noble réaction, tout un ordre de réalités niées par son intelligence. Oui. C'était vraiment un pathétique commentaire au mot célèbre : « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. » Ce déterministe absolu, en se blâmant de certains actes, reconnaissait, —

et il ne s'en rendait pas compte, — l'obligation et la liberté. Ce phénoméniste, pour qui la pensée et le sentiment n'étaient que des accidents, proclamait, — et il ne comprenait pas, — le respect dû par la personne à la personne. Ce négateur de l'univers spirituel s'y mouvait uniquement, à cette minute, malgré le poids de sa chair douloureuse, malgré l'esclavage de sa longue intoxication.

Je m'attendais, de sa part, à une révolte, à une colère, à des violences comme celle dont il venait de donner, au chevet de Le Gallic, le déplorable spectacle. Je l'écoutai, en proie à la stupeur, me parler avec un calme extraordinaire et d'une voix où le souvenir de sa femme ne mettait plus que de la tendresse, une tendresse désintéressée, j'allais dire désincarnée. Car c'était bien une voix d'outre-tombe et qui m'émeut tant, à me la rappeler! Sur le point de rapporter ces *novissima verba,* son vrai testament, et

crime, c'est d'avoir, pressentant qu'elle ne m'aimait plus d'amour, réclamé l'exécution de cette promesse. Pourquoi? Pour l'éprouver. Et ça, voyez-vous, c'était hideux, c'était abominable. Accepter sa mort, y aider même, pour nous en aller ensemble, en nous aimant, c'était la suprême extase de notre bonheur. Risquer ce que j'ai risqué, Marsal, qu'elle se tuât par pitié pour moi, dans un mensonge que ma défiance lui aurait imposé, c'était de l'assassinat. »

— « Alors, mon cher maître, » insinuai-je, « soyez logique. Vous n'admettez plus l'idée qu'elle meure avec vous?... »

— « Vous ne m'avez donc pas compris? » interrompit-il.

— « Si, mon cher maître, et justement parce que je vous ai compris, je viens vous dire : Faites mieux que de la délier d'une promesse insensée. Aidez-la, vous le pouvez, à rentrer dans la santé morale, en y rentrant vous-même. »

— « Vous pensez à cette scène de jalousie que j'ai faite à Le Gallic, à lui, mon blessé, moi son médecin? Croyez que je la regrette amèrement. J'étais fou... »

— « Il ne s'agit pas de Le Gallic. Il s'agit de vous seul. Avouez qu'un malade comme vous, malade de corps, mais à l'état de santé morale, aurait cherché depuis longtemps un remède à sa maladie? »

— « Il n'y en a pas. Vous le savez bien. »

— « Il y a un palliatif. Vous l'auriez conseillé, ordonné aussitôt à un client sur qui vous auriez porté le diagnostic que vous avez porté sur vous-même. »

— « L'intervention? » interrogea-t-il, en haussant les épaules.

— « Oui, l'intervention. Vous m'en avez parlé, une fois, pour la rejeter, et dans des termes tels que je n'ai plus osé aborder ce sujet. Aujourd'hui, j'ose tout. Elle est efficace, cette intervention, quoi que vous pré-

tendiez. Rappelez-vous les deux belles leçons de Dieulafoy sur le cancer du pancréas et l'histoire de son Portugais, qui a dû à l'opération des mois et des mois de parfaite santé. Promettez-moi que vous consulterez, et si nos confrères, — vous les choisirez vous-même, — sont d'avis qu'il faut opérer, vous vous laisserez opérer? »

— « Je ne dis plus non, » répondit-il. « Pourquoi pas, en effet?... Mais il y a une opération plus pressée, Marsal, c'est de rassurer ma pauvre femme. Je pense à l'agonie qu'elle traverse en ce moment. Elle ne revient pas. Il faut que vous alliez la chercher. D'ailleurs, il est préférable que vous la voyiez avant moi, que vous lui parliez. Moi, tout de suite et sous le coup de tant d'émotions, je ne pourrais pas... Marsal, où avons-nous la tête? Sachons d'abord si elle est encore là-bas. »

Déjà, il avait pris en main le téléphone mobile posé sur son bureau, et il deman-

dait au concierge de la place des États-Unis si Mme Ortègue était encore là.

— « Elle n'est pas partie, » dit-il. « Mettez-vous à l'appareil, Marsal, » et il me tendait l'un des récepteurs. « Appelez-la. Elle a un appareil dans son petit salon. Vous la rassurerez tout de suite. Vous lui épargnerez un surcroît d'angoisse. Dites-lui que vous m'avez remis sa lettre, car c'était bien une lettre qu'elle n'avait pas le courage d'envoyer. Dites-lui que je suis très calme, que je l'attends, et que vous allez la chercher pour lui raconter tout, sur ma demande. »

— « Pourrai-je lui dire ainsi que vous vous décidez à l'intervention, si elle est reconnue possible? »

— « Oui, si vous voulez. Mais rassurez-la. »

Pendant que nous échangions ces quelques mots, le concierge avait transmis la communication à l'intérieur de l'hôtel. Une

voix me répondait, que je reconnus, celle de Mme Ortègue. « La voilà, » allais-je dire à Ortègue, quand je vis qu'il avait saisi l'autre récepteur. « Pourvu qu'elle ne réponde rien qui lui fasse du mal, » pensai-je, « et je ne peux pas l'arrêter! » Et, tout haut :

— « C'est vous, madame? J'ai parlé au Professeur. Je lui ai donné ce que vous avez écrit. Il l'a lu et il vous demande d'être calme... Il m'envoie vous chercher. J'arrive tout de suite. Je vous dirai notre conversation. Elle vous fera du bien... D'ici là, encore une fois, soyez tranquille... »

— « Mais lui, comment est-il? » demanda la voix, étouffée d'émotion.

— « Il est mieux. Cette lecture l'a délivré. C'est son mot. Il sera si heureux de vous voir! »

— « Faites-la parler une autre fois, » me dit tout bas Ortègue, « pour que j'entende encore sa voix. Expliquez-lui pourquoi je

ne lui parle pas moi-même. Trouvez une raison. »

— « Vous êtes toujours là, madame? Le Professeur demande si vous êtes plus tranquille? »

— « Oui, oui. Mais lui? »

— « Lui voudrait vous parler dans l'appareil. Il me charge de vous dire qu'il n'en a pas la force. Il est trop ému. Il demande que vous ne vous tourmentiez pas, ni de cela, ni du reste. »

— « Ah! Remerciez-le, et venez vite. »

— « Que de fois, Marsal, » me dit Ortègue en raccrochant le récepteur, « je suis venu ici, à ce téléphone, entre deux opérations, l'appeler, écouter sa voix comme à l'instant, sentir qu'elle était chez nous, heureuse, et qu'elle m'espérait! Deux mots de sa bouche, quel rafraîchissement! Mais allez, Marsal. Quand on attend, les secondes sont des années, et quand on se

Vous savez qu'il n'acceptait même pas l'idée d'une opération. »

— « Il s'y décide? »

— « Oui. Vous voyez bien que vous l'avez changé. »

— « Une opération! C'est vrai. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt?... » dit-elle en joignant les mains. « Pourquoi ne lui en ai-je pas parlé? Que de temps perdu! Nous vivions dans un cauchemar, dans une folie. Qui sait maintenant si ce n'est pas trop tard? Mais non, n'est-ce pas? Ah! comment n'est-ce pas déjà fait? Quand il m'a tout dit, le jour de l'affaire de Dufour, il avait encore tant de force. Il en aurait toujours sans la morphine. C'est ce poison qui le détruit. On l'en guérira aussi. On me le rendra, pour quelque temps, pour un long temps peut-être, et je lui montrerai bien que je n'ai pas cessé de l'aimer. Seulement, je ne suis qu'une femme. Je n'ai pas sa grandeur d'âme. Il a trop attendu de moi. C'est

ma faute. J'en ai trop attendu moi-même. C'est comme pour les idées. Vous vous souvenez quand j'ai pleuré. Je ne sais plus ce que je pense, ce que je crois. Il y a des moments où l'on se sent roulé par quelque chose de plus puissant que soi. On est comme sous une grande vague. On n'a qu'à fermer les yeux et à se laisser aller. »

Elle parlait ainsi, et j'avais l'impression de n'avoir plus auprès de moi qu'une petite enfant, et j'aimais cela, cette faiblesse, ce désarroi d'une volonté que j'avais connue si tendue, cet abandon à l'instinct. J'étais si sûr que cette présence d'un pauvre être incertain et désemparé serait souverain sur Ortègue. Il en aurait pitié, et cette pitié achèverait de dissiper le mauvais rêve de son orgueil et de son désespoir. Hélas! la double vue de sa victime avait raison. C'était trop tard.

Nous arrivions rue Saint-Guillaume.

Comme je poussais le battant de la grande porte cochère, pour introduire Mme Ortègue, trois infirmières, qui discutaient vivement dans la cour de l'hôtel, s'arrêtèrent tout d'un coup de parler, en nous voyant. Elles s'écartèrent et suivirent ma compagne d'un regard qui me fit peur. Je ne pouvais pas les interroger, ne voulant pas quitter d'une seconde la pauvre femme, qui courait presque, sans prendre garde à ce petit incident. Le spectacle qu'offrait le corridor d'entrée était trop extraordinaire pour qu'elle ne demandât pas aussitôt : « Mais qu'est-il arrivé ? » Des blessés, des infirmières, des visiteurs étaient là, causant entre eux, avec cette espèce d'animation consternée qui s'émeut autour des catastrophes subites. Eux aussi s'écartèrent sans répondre. Elle continua de courir, et elle arriva dans la petite chambre qui précédait le cabinet d'Ortègue. Elle se heurta au docteur Quénaut, qui sortait de

cette pièce, et qui l'arrêta en lui disant :

— « N'entrez pas, madame. Le Professeur vient d'avoir un évanouissement. Renard le soigne. Il va revenir à lui. Mais, n'entrez pas. Marsal, empêchez Madame d'entrer. »

Elle jeta un cri perçant : « Il est mort ! » Et, nous écartant, Quénaut et moi, avec une force irrésistible, elle se précipita dans le cabinet.

Ortègue était étendu sur le divan, où je me rappelais l'avoir ausculté deux mois auparavant, — la bouche entr'ouverte, et plus un souffle n'y passait, — les paupières à demi fermées, et aucun regard n'éclairait plus ses prunelles vitreuses. Mme Ortègue poussa un second cri, plus déchirant encore, et, se jetant sur son mari, elle commença de l'étreindre, en couvrant de baisers et de larmes ce visage immobile et ravagé dont ses caresses ne pouvaient plus dissiper l'infinie tristesse.

— « Il vaut mieux la laisser seule, » dis-je à Quénaut et à Renard, qui restaient là, hésitants. Les autres personnes s'étaient retirées. Je les poussai tous deux dans l'antichambre et demandai à voix basse :

— « Comment la chose s'est-elle produite?

— « Nous n'en savons pas beaucoup plus que vous, » dit Quénaut. « Nous étions là-haut, Renard et moi, auprès du lieutenant Le Gallic, qui, entre parenthèses, file un mauvais coton. Il faut même que vous y montiez tout de suite, Renard. Je vous rejoins. Un garçon se précipite, affolé, nous dire qu'en passant sous la fenêtre d'Ortègue, il a entendu des gémissements, qu'il est entré, qu'il a trouvé le Professeur sans connaissance. Nous descendons. Le malheureux homme était déjà dans le coma. Il est mort presque tout de suite. Vous savez qu'il abusait de la morphine. Il se sera fait une

piqûre trop forte. Ça arrive, ces choses-là... Mais, la pauvre femme! »

Un sanglot nous arrivait de la chambre voisine, si violent que je m'en inquiétai :

— « Retournez aussi auprès du lieutenant, mon cher confrère, » dis-je à Quénaut. « Je vais essayer de la calmer. »

J'avais mon motif pour éloigner ce témoin. Je tremblais que Mme Ortègue, dans le délire de la douleur, ne laissât échapper quelque parole révélatrice. Ce douloureux drame conjugal était dénoué par cette mort. Pour l'honneur de la mémoire d'Ortègue, il fallait qu'un secret éternel en enveloppât les cruelles péripéties. Heureusement le sens du devoir professionnel l'emporta chez Quénaut sur la curiosité ·

— « Je vous quitte donc, » dit-il. « D'autant que la situation est grave là-haut : ralentissement du pouls, anxiété, vertiges, pâleur, respiration de Cheyne-Stokes, enfin le syndrome bulbaire dans toute sa netteté.

phone, pour entendre cette voix adorée encore une fois, me revenait à la mémoire, et me navrait le cœur, tandis que je continuais mon inutile imposture :

— « Raisonnez, madame. S'il s'était tué, il vous aurait laissé un mot, là, en évidence... » Je lui montrais la table, et, déplaçant les papiers : « Vous voyez qu'il n'y a rien. »

— « Pourquoi m'aurait-il écrit? Qu'est-ce qu'il avait à me dire? »

— « Mais il aurait voulu vous revoir, » insistais-je.

— « Il n'a pas pu le supporter. Je l'avais trop blessé. Ah! pourquoi lui avez-vous montré ces pages? »

— « Trop blessé? Mais si vous l'aviez entendu parler de vous après cette lecture, avec quelle tendresse, avec quelle impatience de vous avoir là, de vous rassurer! » En rappelant cette attitude d'indulgente douceur qu'avait eue en effet Ortègue, com-

bien j'en sentais l'héroïsme et le martyre! Je sentais aussi que je ne trompais pas cette femme, qui m'écoutait, les yeux toujours fixés sur le mort. Pourtant j'insistais : « Non. Il ne s'est pas tué. Ni Quénaut ni moi ne savons encore comment il est mort. Mais que ce soit un épisode de sa maladie, c'est évident. Embolie, congestion cérébrale, arrêt du cœur, il y a vingt explications possibles... »

— « Je vais bien le savoir, » dit-elle, et, m'échappant, elle alla vers le tiroir du bureau, que je connaissais bien, où Ortègue serrait sa morphine. Une clef y restait, attachée à un trousseau. « Vous voyez, » s'écria-t-elle, « il a ouvert ce tiroir. Notre poison était là. »

Violemment, elle tira sur la clef. Dans un des casiers, elle avisa un petit flacon qu'elle saisit et qui contenait une poudre blanche. Elle l'éleva contre la lumière qui venait de la fenêtre. Je pus lire sur l'étiquette la re-

— « Madame, il faut me remettre ce flacon. Je vous le demande au nom de votre mari, dont la dernière volonté, exprimée devant moi, ici même, il y a une heure, a été que vous viviez. »

Elle se leva d'un bond, mit le fauteuil entre elle et moi, et, serrant le flacon plus fortement encore, elle me dit :

— « Vous ne me le prendrez pas de force, je pense. »

XXIX

Cette scène si courte, et pour moi terrible, fut interrompue par l'arrivée du seul personnage devant qui elle pût continuer, étant donné son caractère de prêtre, l'abbé Courmont, envoyé, ses premiers mots me l'apprirent, par Le Gallic mourant qu'il

venait d'assister. Il entra, et vit tout de suite ce tableau, trop significatif après les révélations que lui avait certainement faites son pénitent : — le mort sur le divan; moi, éperdu, dans une attitude implorante; Mme Ortègue, réfugiée derrière le fauteuil et serrant contre elle le flacon de poison, dans une attitude sauvage de défense.

— « Puisque vous êtes là, monsieur l'abbé », m'écriai-je. « Aidez-moi... »

Le geste de mes mains tendues indiquait assez la nature du secours que je réclamais. C'était le flacon que je voulais reprendre, et tout de suite, dans mon épouvante que la malheureuse ne brisât le cachet et ne se tuât devant nous : — une pincée de cette poudre mangée à même la main, et c'était fini. J'employais, — j'en frissonne encore à distance, — le plus sûr moyen de précipiter la catastrophe que je voulais à tout prix empêcher. Dans une âme en frénésie, la violence n'a jamais suscité que la vio-

lence. Le prêtre, lui, n'avait pas perdu son sang-froid. Il comprit tout et vit le péril. Comme je répétais : « Aidez-moi... » il dit, s'adressant à Mme Ortègue, et sans me répondre :

— « Madame, j'ai appris l'affreux malheur. Je suis venu faire une prière auprès de votre cher mort. Vous me le permettez, n'est-ce pas? » Elle fit un signe d'assentiment. Il demanda : « Est-ce que vous ne voulez pas prier aussi, avec moi? »

Elle refusa, en secouant farouchement la tête. L'abbé Courmont n'insista point. Il alla s'agenouiller au pied du divan, esquissa le signe de croix et commença de prier. Je continuais d'observer Mme Ortègue. Les phrases du *Pater*, récitées par le prêtre, lui arrivaient, comme à moi, par fragments : « ... *Que votre volonté soit faite...* — *Pardonnez-nous nos offenses...* — *Ne nous laissez pas succomber à la tentation...* » Je vis que ses mains desserraient un peu leur

étreinte, et que deux grosses larmes roulaient le long de ses joues. Quelle force agissait sur elle? Je n'en sais rien. Une énergie émanée d'un foyer spirituel, extérieur à elle? Peut-être. J'admets cette influence comme possible. Une suggestion venue du prêtre? Je l'admets aussi. Un nouveau et puissant rappel de ses lointaines impressions d'enfance, devant cet agenouillement et ce murmure d'oraison auprès du mort? Je l'admets encore. Une fois de plus, je constate le fait sans l'expliquer. Ce fait me prouve en outre qu'une intelligence formée par la discipline religieuse peut se montrer singulièrement apte à la connaissance et au maniement direct du réel. L'abbé Courmont avait trouvé le seul moyen de briser l'élan de la malheureuse femme vers le suicide. Pour combien de temps?

Il se releva de sa prière, et, de sa voix doucement grave :

— « J'ai demandé pour lui la paix, ma-

dame. Il a tant travaillé, tant souffert, tant aimé. Dieu est bon. Il voit ce que nous ne voyons pas. Il lui donnera la paix. Pourvu que... » Il s'arrêta, et, d'un ton plus doux encore, presque suppliant : « Madame, j'étais venu pour autre chose. Faites appel à votre courage. Votre cousin Ernest est bien mal, bien mal... Ses heures sont comptées, peut-être ses minutes. Il voudrait vous voir... »

Elle secoua la tête, comme tout à l'heure, dans le même mouvement de refus sauvage.

— « Ne dites pas non, madame, » interjeta le prêtre, et montrant le mort : « Quand ce ne serait qu'à cause de lui. C'est de lui, je le sais, que M. Le Gallic veut vous parler. »

Elle répéta : « De lui? » puis, se tournant vers moi :

— « Marsal, ils se sont vus aujourd'hui? »

Ce fut le prêtre qui répondit :

— « Oui, madame. »

— « Longtemps? »

— « Longtemps. Allez là-haut, madame. Je resterai, moi, à veiller ici. »

— « J'y vais, » dit-elle après un silence.

Elle avait pris son mouchoir pour essuyer ses larmes. Je remarquai, continuant à ne pas la perdre des yeux, qu'elle y roulait le flacon de cyanure. Ce geste fit que je la suivis dans l'escalier. Elle entra dans la chambre, et je me préparais à rester dans le corridor, pour respecter le secret de cette dernière entrevue : « Elle ne se tuera pas devant Le Gallic, » pensai-je. Ce fut lui qui, m'ayant aperçu par derrière Mme Ortègue, me rappela d'un signe. Déjà sa respiration irrégulière ne lui permettait plus un discours suivi. Elle s'accélérait, puis se ralentissait, jusqu'à s'arrêter presque à de certains moments. Dans l'intervalle, il pouvait articuler :

vivre... Si c'est vrai, pas une des minutes que tu vivras dans la patience, l'humilité, la charité, ne sera perdue pour ton mari. Rien n'est perdu quand on l'offre. Ce que je souffre en ce moment, ce que je vais souffrir n'est pas perdu, parce que je l'offre. J'offre ma mort pour toi, pour que tu sois éclairée et purifiée, pour que tu vives... »

Il dit encore :

— « Pauvre Catherine! Moi qui m'en vais, je comprends que ton devoir est plus lourd et plus difficile que le mien. C'est si simple de tout donner d'un seul coup... Mais, vois-tu, j'ai souffert beaucoup avant d'arriver à cette heure. Je sais qu'il y a une grande consolation cachée au plus intime d'une souffrance qu'on accepte... Adieu, Catherine, je ne te demande pas de promesse. Tu ne voudras pas que mon sacrifice ait été inutile pour toi. Adieu, laisse-moi avec Lui, avec l'Homme de douleur... »

Il serra le crucifix sur sa poitrine, du

même geste de suprême recours qu'elle avait eu, elle, tout à l'heure, pour serrer le poison.

— « Adieu, » dit-elle, et, se penchant sur le front du blessé, elle y posa un baiser. Il la regarda d'un regard de reconnaissance et de supplication. Ses lèvres balbutièrent un « merci » qui n'était plus qu'un souffle. Devant l'imminence d'une syncope, je courus à la porte, appeler Quénaut et Renard :

— « Occupez-vous de lui, » leur dis-je. « Il faut tenter une ponction lombaire. Je remonte tout de suite la faire avec vous. Renard, préparez les instruments. »

Tout en parlant, j'entraînais Mme Ortègue, qui me suivait d'un pas quasi automatique. Arrivés dans le cabinet de son mari, où l'abbé Courmont était toujours en prière auprès du mort, je pris sa main, qui continuait de serrer le flacon enveloppé dans le mouchoir. Ses doigts cédèrent. Je tenais le poison.

— « Vous vivrez? » lui demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

XXX

Elle vit. Des semaines et des semaines ont passé : six longs mois, depuis le jour où, toute frémissante encore de l'adjuration de l'agonisant, je lui ai arraché le flacon de poison. J'ai compris qu'elle tiendrait sa promesse de vivre, quand elle a voulu assister jusqu'au bout à l'ensevelissement d'Ortègue. Trois jours après, elle assistait au service funèbre de Le Gallic. Ces deux cérémonies ne se ressemblèrent que par sa présence. Ortègue, dans un dernier codicille de son testament, qui m'expliqua la consternation du notaire dévot, avait exigé des obsèques civiles. Son aversion pour Le Gallic ne fut

sans doute pas étrangère à cette volonté. Oh! la triste après-midi du commencement de novembre où nous le conduisîmes au cimetière de Passy! Il s'y était fait construire autrefois, fastueux même par delà la mort, un monument en marbre et en mosaïques. La foule se pressait derrière la dépouille du chirurgien illustre. Quel contraste, et de toutes manières, avec l'humble convoi du lieutenant obscur! Après une messe basse, dite à huit heures à Saint-Thomas-d'Aquin, nous menâmes le corps à la gare Montparnasse, d'où il partit pour Tréguier. Le soldat breton allait dormir là-bas, dans le sol natal, celui où étaient couchés son père, sa mère, tous les aïeux qui s'étaient répétés en lui et dont il avait partagé la foi. En comparant ces deux enterrements, j'y vois un symbole. L'officier a vécu dans la communion. Il est mort dans la communion. Il repose dans la communion. Mon pauvre maître reste solitaire dans la mort,

comme il l'a été dans la tragique dernière heure de sa vie. J'entends encore sa voix me disant, si près de sa fin et d'un accent poignant : « Comme on est seul! » Quand je passe devant ce cimetière de Passy, avec quelle émotion je contemple l'énorme mur de soutènement qui surplombe l'avenue Henri-Martin! Je perce le haut remblai par la pensée, je vais, je vais, et je rencontre le caveau où achève de se dissoudre, dans le froid, dans le silence, dans la mort, cet homme consumé de génie et de passion qui fut Ortègue. J'ai pitié de lui. Je voudrais l'aider, et puis je me dis que, s'il souffre encore, ce n'est pas là.

Une autre personne se le dit comme moi. C'est sa femme. En ce moment même, je regarde, par la fenêtre, la pelouse qui verdoie sous les beaux vieux arbres du jardin de la Clinique. Sur une chaise longue de malade, un soldat est étendu. Il a auprès de lui deux béquilles. Un bandeau lui cou-

vre les yeux. Il nous est arrivé aveugle et la cuisse fracassée. Nous avons sauvé sa jambe. Nous ne pouvons pas lui rendre la vue. Auprès de lui, Mme Ortègue est assise, qui lui fait la lecture. Qu'elle est amaigrie et défaite! Son existence, depuis ces six mois, explique trop ce dépérissement. Elle a vécu, oui, et elle vit, mais dans l'usure quotidienne d'une activité dépensée sans mesure au service de nos blessés. Avec la guerre qui se prolonge, nos salles, hélas! ne désemplissent pas. Beaucoup d'entre nous se lassent. Mme Ortègue, non. Son dévouement des premières semaines faisait déjà notre étonnement et notre admiration. Il fait, depuis la mort de son mari, notre admiration et notre effroi. Nous la voyons passer les nuits après les nuits, s'offrir pour les besognes les plus dures, les plus répugnantes, les plus dangereuses. Au moindre soupçon d'une maladie contagieuse, elle est là. Elle donne ses jours. Elle donne ses

veilles. Elle donne sa vie. Pour moi qui connais son secret, j'ai souvent l'impression qu'il y a du suicide dans sa charité. On dirait qu'elle s'efforce de satisfaire à la fois la volonté contradictoire des deux hommes qui l'ont tant aimée : de vivre comme le lui a demandé Le Gallic, de mourir comme elle l'avait promis à Ortègue. Pour obtenir d'elle un peu de repos, je l'ai priée de s'occuper en particulier de nos aveugles. Humble tâche! « Mais, » comme lui a dit l'abbé Courmont qui s'inquiète, lui aussi, de cette santé menacée par un tel abus de ses forces, « il n'y a pas d'humble tâche de consolation. » C'est le prêtre qui a décidé son consentement. Le fait qu'il ait eu cette influence prouve qu'un travail s'accomplit en elle. La nostalgie religieuse la tourmente. C'est la personnalité de Le Gallic qui continue d'agir sur la sienne, et cette belle âme, — comme il la désignait, — demeure si fidèle, si loyale, qu'Ortègue même, subite-

ment rappelé à la vie, ne pourrait pas être jaloux de cette action. La noble femme ne désire si passionnément croire, que pour lui. Encore hier, — car elle cause avec moi à cœur plus ouvert, — elle m'avouait :

— « Vous me reprochez de trop travailler dans l'hôpital, mon ami. Je n'ai pas d'autre apaisement. Quand je suis trop accablée de fatigue, après avoir fait la journée et la nuit, je me dis : « Si la croyance de « Le Gallic est vraie, s'il existe un autre « monde, si l'âme de mon mari n'est pas « éteinte, si elle est quelque part où elle « souffre, peut-être un peu du secours que « j'ai donné aux autres retombe-t-il sur « lui. » Ce n'est qu'un souhait, et rempli de doute. Quand je m'y abandonne, il se fait en moi un calme inexprimable, comme si un merci m'était venu de quelque part... Mais d'où? »

Cette simple question de femme ne vise à

rien moins qu'à poser l'angoissant et inévitable problème de la mort. Que se demande la veuve du malheureux Ortègue, en effet? S'il y a une rupture éternelle ou un rapport mystérieux entre les morts et les vivants; si notre activité présente s'épuise en elle-même, ou bien si elle a un prolongement ailleurs dans un univers spirituel, principe premier et suprême explication de l'univers visible? Que ce prolongement existe, et la mort prend un autre sens, ou, plutôt, elle n'a de sens que si ce prolongement existe. Sinon, elle n'est qu'une fin, et quelle différence y a-t-il, en dehors de la douleur, entre une mort et une autre? Toutes se valent pour celui qui meurt, puisqu'elles l'anéantissent également. Ce problème, pourtant essentiel et que nous devrions tous avoir résolu, ou, du moins, médité, nous l'oublions dans le train ordinaire de la vie. Aujourd'hui, comment ne pas en être obsédé, quand un cataclysme

universel, cette immense et terrible guerre, se pose tous les jours, toutes les heures, et pour combien de temps, d'un bout à l'autre de l'Europe, à des millions d'êtres, à ceux qui se battent et à ceux qui restent, à ceux qui succombent et à ceux qui survivent, aux individus, aux familles, aux pays, à notre humanité tout entière? Tant de sang, tant de pleurs versés ont-ils une signification ailleurs? Ou bien ce conflit mondial n'est-il qu'un frénétique accès de délire collectif, dont l'unique résultat serait la rentrée prématurée d'innombrables organismes humains dans le cycle des décompositions et des recompositions physico-chimiques? Au terme de ce long récit, c'est le problème aussi qui surgit. C'est à son étude que j'ai voulu apporter une contribution. Elle est apportée. Que vaut-elle?

J'ai dit, en commençant ces pages, que je les rédigerais comme un « mémoire, » comme une « observation. » La qualité

maîtresse d'un mémoire est d'être exact. Ces pages la possèdent. Je peux leur rendre cette justice. Mais je n'ai pu m'empêcher de les écrire dans un trouble grandissant, à mesure que les épisodes ressuscitaient devant mon souvenir, et le trouble n'est pas une attitude scientifique. Pleurer dans un microscope n'a jamais été une bonne condition pour y voir clair. Sur le point de conclure, je m'essaierai à reprendre cette froideur intellectuelle, condition de toute objectivité.

Résumons donc les faits dont le constat résulte de cette observation. Ils se groupent sous deux chefs. — Je vois, d'un côté, un homme supérieur, Ortègue, muni de toutes les armes intellectuelles, comblé de toutes les faveurs de la destinée. La mort se dresse soudain devant lui. Il l'affronte avec une certaine doctrine. Il ne peut pas s'y adapter. La mort lui représente l'annulation de tout son psychisme sentimental, et les profondes

énergies de sa vie affective se révoltent là contre. Elle lui représente l'annulation de son psychisme intellectuel. Ses élèves sans doute continueront son activité. Les malades qu'il a opérés lui survivront. Sa mémoire ne périra pas, mais la plus précieuse acquisition de son travail, sa pensée, avec le trésor accumulé de ses réflexions, cette puissance d'associer sa personne, par la connaissance, aux lois éternelles, tout cela va s'abîmer dans le néant. Cet écroulement total de son être, il finit par l'accepter avec une grandeur pathétique, mais c'est la grandeur d'une résignation foudroyée. C'est l'esprit se courbant, dans un geste d'impuissance désespérée, sous la pression de forces irrésistibles, souveraines, pour lui monstrueuses, puisqu'elles ne l'ont produit qu'afin de l'écraser. Tel est le premier des cas considérés ici. — Je vois, de l'autre côté, c'est le second cas, un homme très simple, Le Gallic, homme d'action, mais

d'une action si modeste. Sa représentation intellectuelle du monde semble bien modeste également. Il ne s'est pas formé sa doctrine, il l'a reçue. Un Ortègue l'en méprise. A-t-il raison? Un Le Gallic n'apporte-t-il pas, sans le savoir, à l'interprétation de la vie, le résidu d'un long empirisme séculaire? Devant lui aussi, la mort se dresse. Cette doctrine traditionnelle lui permet de l'accepter aussitôt, d'en faire la matière de son effort, une occasion d'enrichissement pour lui-même et pour les autres. Son psychisme sentimental s'y adapte, puisqu'il peut, d'après cette doctrine, offrir sa souffrance, offrir son agonie, avec la conviction d'une réversibilité de son holocauste sur ceux qu'il aime. Son psychisme intellectuel s'y adapte pareillement. Lui-même l'affirme, quand il parle de « son salut. » Le salut, c'est de garder vivant le meilleur de son être. Sa résignation est un enthousiasme, une joie, un amour. Où

l'autre défaille, il triomphe. Où l'autre se renonce, il s'affirme. Pour un Ortègue, la mort est un phénomène catastrophique, qui tient du guet-apens et de l'absurdité. Pour un Le Gallic, c'est une consommation, un accomplissement. Que conclure? Que des deux hypothèses sur la mort dont j'ai pu contempler la mise en œuvre chez ces deux hommes, l'une est *utilisable*, l'autre non. Je m'en rends bien compte, cette formule est simple jusqu'à sembler puérile. Pour moi, avec mon tour d'intelligence particulier, j'en conviens, elle est chargée de telles conséquences! Mon éducation clinique veut que l'application soit, à mes yeux, l'épreuve définitive des théories. En médecine, je n'admets que la vérité vérifiée, c'est-à-dire agissante, donc expérimentale. De ce point de vue, si étrange que soit ce déplacement de position, un Le Gallic me paraît plus scientifique qu'un Ortègue, plus près d'un Magendie montrant une expérience à Tiede-

mann, et comme celui-ci lui objectait : « Et la loi de Bichat? » — « Je n'ai pas à me préoccuper de cette loi, » répondait Magendie. « C'est elle qui a tort, si mon expérience la contredit. »

Je reprends, pour préciser encore, l'analyse des résultats de mon expérience, à moi, et j'en dégage cette autre formule : la mort n'a pas de sens si elle n'est qu'une fin ; elle en a un, si elle est un sacrifice. — Entre parenthèses, que le langage a de richesses cachées, et que ce mot *sens* est profond, avec sa double valeur de *signification* et de *direction!* — Mais le sacrifice lui-même doit avoir un sens. Nous croyons saisir ce sens très clairement dans certains cas : un Delanoë, un Dufour, offrent leur vie dans la tranchée, pour leur pays. La somme de ces dévouements constitue l'armée. Elle sauve ce pays. Rien à dire sinon que c'est le présent s'immolant à l'avenir, et l'on ne

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03317 1870

~~Four days~~
BOOK CARD

CALL NO.
S48
B77se
copy 2

AUTHOR Bourget, P.C.J.

TITLE Le sens de la mort cop. 2

SIGNATURE	DUE	RET
906 E. Huron	JUL 28 1928	
Frank L Hoyer		
H H Geller - 119 N. Adams	AUG 19	
Ypsilanti		
R C Stewart		